

Jean
Guittou

Portrait de
**MARTHE
ROBIN**

Grasset

Jean Guilton

Portrait de

**MARTHE
ROBIN**

Grasset

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

© 1985, *Éditions Grasset & Fasquelle.*

DU MÊME AUTEUR

Aux éditions Grasset :

DIALOGUES AVEC MONSIEUR POUGET. ACTUALITÉ DE SAINT AUGUSTIN. JÉSUS. LE CARDINAL SALIÈGE. L'ÉGLISE ET L'ÉVANGILE. VERS L'UNITÉ DANS L'AMOUR. CE QUE JE CROIS. DIEU ET LA SCIENCE

Aux éditions Gallimard :

PORTRAIT DE MONSIEUR POUGET.

Aux éditions Desclée de Brouwer :

ŒUVRES COMPLÈTES : Portraits. Critique religieuse. Sagesse. Philosophie. Journal. Œcuménisme. L'ABSURDE ET LE MYSTÈRE. SILENCE SUR L'ESSENTIEL. LE NOUVEAU TESTAMENT.

Aux Éditions Laffont :

UN SIÈCLE, UNE VIE.

Au père Finet

Table des Matières

Préface

1. Présentation

2. Le visiteur du soir

3. La fille de la plaine

4. L'holocauste

5. Une femme dans sa maison

6. Entretien sur diverses questions

7. Les dictées

Pentecôte

La trinité

Vision de la vierge

La prière de Marthe

8. L'expérience mystique située dans l'évolution

**Bergson
Görres
L'anormal et le normal
Bilocation
Après Hiroshima
Le mystère du temps
Le problème du miracle**

9. Le mystère du sang

10. Entretien sur les stigmates

**Réflexions
L'heure**

11. Exploration de l'au-delà

**Le purgatoire
Le condamné à mort
L'avortement**

12. Lucifer

13. La mort

14. Perspectives ultimes

Comparaisons ultimes

Préface

Qui était la femme inconnue dont je fais le portrait ?

– Une paysanne de France qui *recevait dans sa maison* ; qui pendant trente années n'a pris aucune nourriture, aucune boisson ; qui était stigmatisée, souffrant chaque vendredi les douleurs de la Passion ; qui fonda sur toute la terre soixante « foyers de charité » ; qui fut sans doute l'être le plus étrange, le plus extraordinaire, le plus déconcertant de notre époque ; qui, en ce siècle de télévision, demeura inconnue du public (sauf le jour de sa mort), ensevelie dans un profond silence.

Et pourquoi donc, à la fin de ma vie, ai-je été tenté d'écrire ce *portrait* ?

Contre mon gré, comme je vais le raconter, je fus projeté dans sa chambre noire. J'étais introduit par un des esprits les plus négateurs de ce temps, le médecin d'Anatole France, le disciple d'Alfred Loisy, le directeur d'une collection antichrétienne. Dès ma première rencontre avec Marthe Robin j'ai conçu qu'elle serait à jamais pour moi une « sœur de charité », comme elle le fut pour des milliers de visiteurs. Et j'eus le pressentiment que je serais un jour conduit à la faire connaître au monde, attiré par son génie.

Elle me faisait penser à Catherine Emmerich. On connaît les écrits composés sous son influence par Clemens Brentano, l'ami de Goethe, qui avait préféré à la cour de Weimar la chambre de Catherine et qui demeura pendant six ans son secrétaire, mettant en forme ses « visions », surtout celles qui avaient la Passion pour objet. Marthe elle aussi avait eu des visions de la Passion. Par pudeur elle ne m'en a jamais parlé, sauf pour me dire qu'elle avait « connu cela et qu'elle l'avait dépassé ». Ce qui m'a le plus surpris chez Marthe Robin, c'est la distance qu'elle prenait par rapport à ces états extraordinaires dans lesquels elle était immergée. Elle dépassait les accidents pour aller à l'essence, à ce qu'elle appelait « l'intérieur ».

Je pourrais contresigner ce qu'avait écrit sur Catherine Emmerich l'ami de Goethe : « Ce qu'elle dit est bref mais simple, plein de profondeur, de chaleur et de vie. Je comprenais tout. Elle était la fleur des champs et l'oiseau des bois. Tantôt bienheureuse, aimante, digne, merveilleuse; tantôt rustique, naïve, enjouée, toujours malade, agonisante, mais délicate et fraîche, chaste, éprouvée, saine, et avec cela toute campagnarde. Etre assis près d'elle était le plus beau siège du monde. »

Ceux qui écriront sur Marthe ne manqueront pas de faire connaître abondamment les côtés invraisemblables de son existence. Sans mépriser l'aspect « paranormal » de sa vie, je me propose d'appliquer la méthode prudente qui a toujours guidé mes études et qui conseille de limiter l'éloge, de ne tirer d'un texte, d'une expression, d'une admiration que le *minimum* de son contenu. J'aurai recours le moins souvent possible au témoignage des autres. C'est mon propre témoignage que je veux donner. Il est limité

dans le temps, je n'ai passé avec Marthe Robin que quarante heures, en vingt-cinq années. Comme chez moi la mémoire ne se sépare pas de la pensée, j'ai mêlé mes réflexions à mon récit. Ce livre de la fin de ma vie est un dernier fragment de ce *Journal*, rarement interrompu, que je tiens depuis ma seizième année, qui est la source de mes autres ouvrages et comme leur cendre, leur « retombée ».

Je dirai enfin que ce livre appartient à ce genre littéraire, imité de la peinture, où il existe une action réciproque de l'auteur et de son modèle. Jean Paulhan, voulant me pousser à écrire des *portraits*, me citait cette phrase de Schneider : « Je vois l'homme au lieu où l'essence et le destin coïncident : et ceci est le critère de l'art du portrait. »

J'avais écrit avant la dernière guerre un *Portrait de Monsieur Pouget*, mon maître. Voici le *Portrait de Marthe Robin*. Quarante ans les séparent. Mais, dans mon esprit, ces deux portraits d'êtres « incomparables » se complètent et se répondent. Si ces deux portraits se ressemblent, cela tient à leur origine : l'obligation que l'on sent de porter témoignage sur un être exceptionnel que l'on a vu vivre et qui demeure inconnu ou méconnu.

Ces deux portraits diffèrent par leur volume. Lorsque j'étais jeune, mon travail consistait à développer des idées ou des souvenirs, à les accroître comme fait la nature au printemps : ainsi l'enseignent les maîtres d'école. A l'automne de la vie, il est préférable me semble-t-il de faire l'exercice inverse : ôter les branches inutiles, émonder afin de garder l'essence, la ligne, le seul serpentement.

Nul ne saura jamais tout ce que j'ai dû retrancher, omettre, détruire. Ce livre est semblable à un arbre d'hiver, lourd d'omissions, de sacrifices et de silences.

18 août 1985.

Chapitre premier

Présentation

Marthe Robin est née le 13 mars 1902 dans le département de la Drôme, à Châteauneuf-de-Galaure. Elle n'a jamais quitté sa maison paternelle, où elle est morte le 6 février 1981. Qui était-elle ?

Je voudrais tenter de la définir, allant du visible à l'Invisible.

C'était une paysanne française. Tout simplement : « une femme qui recevait dans sa maison », comme dit un texte de l'ancienne Égypte, plusieurs siècles avant notre ère. *Ô bel ami, ce que mon cœur conçoit, c'est de posséder tes biens comme ta maîtresse de maison, ton bras posé sur mon bras.*

Dans nos campagnes d'Europe, il se cache de ces êtres simples, sans culture, sans prétention, nés pour aider les autres et dont la vie s'écoule à recevoir les gens qui viennent demander du secours : une guérison, une recette, une simple parole mystérieuse qui leur donne de l'espérance. Ce sont des sourciers, des sorciers ; on sait les trouver dans leur retraite. De loin, on vient les voir, comme Socrate allait voir la pythie. D'emblée, on les nomme par leur prénom. La femme est là, dans sa maison. On frappe. On entre. Elle est là. Elle vous attend. Ainsi était celle que l'on ne pouvait appeler que *Marthe*.

Mais, il faut aller plus haut, beaucoup plus haut, pour la définir.

Marthe fut une mystique, une mystique de première grandeur. Les mystiques diffèrent par la grandeur comme les étoiles. Je prends ici le mot *mystique* dans sa signification technique. Le mysticisme est un contact immédiat avec la réalité. Le mystique a l'impression d'avoir non pas moins, mais plus de connaissance et de lumière, de communiquer avec l'être infini. Ce que Beethoven disait de la musique : qu'elle est une révélation plus haute que la sagesse, le mystique pourrait le penser de ses états. Le plus remarquable est *l'extase*, où les liens sont rompus avec le monde. Il en existe beaucoup d'autres, que les docteurs, dans toutes les grandes religions, ont désignés, distingués, catalogués. Marthe avait connu tous ces états mystiques. Elle les avait même dépassés, comme je le dirai souvent dans cet ouvrage.

Marthe Robin a vécu, la première, à la charnière des temps historiques : avant, après *Hiroshima*, que je considère comme une date solennelle, divisant à jamais l'aventure humaine. Nous commençons à en prendre conscience, comme des aveugles soudain éblouis. Hiroshima est une nouvelle origine, qui rejette l'époque antérieure dans un passé absolu. Bien peu de penseurs, de héros ou de saints ont pu passer ce seuil fatal, et comparer les deux pentes de l'histoire. C'est trop tôt. Mais, dans la profondeur ultime, il m'a semblé que Marthe avait pour ainsi dire *prévécu* ce passage. Il faut ajouter que la vie de Marthe s'est déroulée dans un siècle critique, scientifique, informé, où le phénomène mystique était analysé, dissé-

qué, expliqué, et réduit, comme il arrive à tout ce qui jusqu'alors était « merveilleux » ou « légendaire ». Marx, Freud demeurent les maîtres des analyses réductrices, de ces explications du haut par le bas. Foucault, Althusser, Lacan sont nos maîtres. Et pour tous, le mystique est un suspect. Marthe est en procès : elle le sera sans doute toujours.

Mais je n'ai pas encore dit ce qui fut le propre de Marthe, ce qui la définit essentiellement. Marthe fut une *stigmatisée*.

Les stigmatisés parmi les mystiques forment une catégorie limitée : songeons aux cosmonautes. Leur caractéristique est de reproduire dans leur corps certaines blessures que, selon les Évangiles, Jésus a connues sur sa croix. Aussi, à notre époque plus encore qu'autrefois, la prudence conseille de supposer d'abord que ce phénomène sanguin s'explique par la puissance de la suggestion, par l'hystérie, la maladie mentale, et non par une cause noble et transcendante. Au reste, comme je le dirai dans cette étude, les causalités peuvent être effectives, à des niveaux différents, l'inférieure étant sublimée dans la supérieure. Reste qu'un stigmatisé est un mystique d'un genre très rare, où les traits du mysticisme se trouvent portés à l'intensité, presque au scandale.

Mais, dans ce siècle savant, où l'observation, l'information, la critique ont fait des progrès considérables, le cas que je propose est une sorte de provocation. Il interpelle, comme un défi, tous ceux qui ont encore de la curiosité. Il interpelle les croyants, les incroyants, tous ceux qui, dans les diverses religions et surtout dans le christianisme,

cherchent les signes de l'Esprit.

Le Dr Imbert-Gousbeyre, dans un ouvrage célèbre, comptait au Moyen Âge 321 stigmatisés connus historiquement, hors des légendes. Peut-être faut-il doubler le nombre : il restera infime. Et sans doute on n'aurait jamais réfléchi sur le paradoxe des stigmates sans l'histoire incontestée d'un saint exceptionnel : François d'Assise. Chez lui apparaît l'énigme que pose à nos intelligences l'histoire des grands stigmatisés catholiques, qui est la disproportion de la cause et de l'effet. Qui fut plus poétique, plus cosmique, plus ami de la vie, de la nature, plus joyeux que le *poverello* ? Qui ressemble davantage à Jésus ? Nul ne nie que sur l'Alverne un séraphin ait imprimé sur lui les signes sacrés. Comment se fit la symbiose de la mort et de la vie Nous ne le savons pas.

J'ajoute que, parmi tous les êtres que j'ai fréquentés dans une longue vie, Marthe est celui qui m'a le plus donné cette impression si rare, faite de curiosité, d'envie et de surprise, que tout esprit ressent devant le « génie ».

Je prends le mot « génie » dans l'acception la plus simple : tout enfant donne à l'adulte l'impression de cela. Le génie est tout différent du talent qui, par effort et tactique, cherche à imiter le génie sans jamais le pouvoir. Marthe ressemblait à l'enfant, même par la voix. Elle n'avait aucun talent, sauf celui de broder. Elle n'avait pas suivi de cours de religion ; sa catéchèse était élémentaire. Elle était au-delà de toute culture. Au-delà de la pauvreté, puisqu'elle ne consommait rien, se nourrissant de l'air du temps et de l'éternité. Au-delà de la douleur, réduite au minimum vital. Et pourtant, présente d'emblée à tout, à

tous, donnant réponse à toute incertitude, *soufflant* pour ainsi dire sur les problèmes pour se porter à la solution. Elle recevait des hommes d'État, des évêques, des spécialistes en tout genre, des voisins campagnards qui lui parlaient des bestiaux, des récoltes; ses amis, ses parents, les enfants qui grimpaient sur son lit, mais aussi les bannis, les réprouvés, les marginaux : on lira ses relations avec les condamnés à mort, avec une amie mourant très loin d'elle.

Lorsqu'une personne, par de simples paroles, excite en nous une de ces émotions rares, soudaines, douces, un peu mélancoliques et radieuses pourtant, qui vous font prendre conscience du mystère de votre destinée ; lorsque cela réveille en vous le désir dont parle Nietzsche de devenir ce que vous êtes d'une manière plus noble, alors on se dit qu'un ange a passé. La visite de l'ange est furtive, pleine d'humour et d'amour, incomprise au moment, bizarrement interrompue, crépusculaire comme celle du voyageur d'Emmaüs ; on ne s'aperçoit qu'il était là que lorsqu'il disparaît et que l'on se retrouve seul dans sa nuit.

Ici je veux dire un mot d'un problème insoluble, qui sera souvent abordé dans ces pages. Lorsqu'on lit la vie de certains grands artistes, surtout parmi les musiciens, ou les poètes, on observe que les plus hautes manifestations de génie semblent avoir eu pour condition des états maldifs, comme une exténuation du corps, une panne du système nerveux. Virgile s'était déjà posé la question, sans la résoudre. Quel est donc le lien de ces déficiences avec le génie ? Celui qui le dirait éclairerait le mystère humain. Et il nous apprendrait peut-être comment on peut tirer

parti d'un trouble du corps ou de l'esprit pour atteindre un équilibre supérieur.

Je n'ai pas encore proposé la définition, la plus profonde et la plus vraie, de Marthe Robin. Je ne suis pas entré dans son secret. J'étais dans la zone visible, publique, explorable de son être. Quel sens donnait-elle aux phénomènes étranges qui se passaient en elle ? Bien sûr, elle avait accepté son destin de malade, qui n'était pas en son pouvoir, avec le courage que conseillent toutes les sagesse. Mais il y avait bien davantage dans le secret de son cœur. Car elle avait conçu un projet presque indicible, insensé : celui de s'attaquer au problème de la *misère*. Sur ce point, c'est la relecture de Péguy et de ses deux poèmes dramatiques sur Jeanne d'Arc qui m'ont permis de la mieux comprendre. Elle allait beaucoup plus loin que Victor Hugo dans *les Misérables*.

Quelle misère ? D'abord la douleur humaine, la faim, la pauvreté, l'inégalité des conditions, tout ce qui est « l'enfer » de ce monde et que le progrès technique n'a pas aboli. Mais, aux yeux de Marthe, il y avait un autre enfer. Elle avait cru au drame du salut. L'existence nous propose un choix entre la vie et la mort. L'homme a péché. Mais il existe une loi de substitution qui permet que l'innocent rachète le pécheur. Le Christ, innocent absolu, est le premier, *le seul*.

Elle se tenait aux portes de l'*enfer* pour que l'enfer soit vide. Elle imaginait que c'était là son office principal, sa tâche, son métier. Faire face à la misère. Et, s'il en était besoin, y faire face *seule*. Je me rends compte que ce livre sur Marthe est déconcertant, irritant pour plusieurs qui

vont me quitter bien vite, doutant de la vérité de ce que je dis. Et je veux répondre à leurs objections sur la vraisemblance de ce récit et sur son opportunité.

Car la première pensée qui se présente est celle de l'impossibilité. On se dit qu'au siècle de l'information, si un être humain était longtemps *inédique*, cela intéresserait tous les savants, autant qu'un voyage dans la lune. Cela se saurait. Les journalistes, dont c'est le métier de traquer ce qui se dissimule, en auraient parlé bien des fois. Puis, chacun sait que le dogme fondamental des sciences est l'impossibilité du miracle. Il faut donc nécessairement conclure, sous peine de déraison, que consciemment ou inconsciemment, par supercherie ou stratagème on nourrissait Marthe. Et que les « témoins » sont ou bien trompeurs, ou plus probablement trompés.

Ce débat inévitable est toujours sous-entendu dans ce livre. Je veux marquer les difficultés de la négation. Marthe a reçu des milliers de visiteurs en trente ans et qui étaient souvent des esprits défiants : il y avait des gens de loi, des psychiatres, des ecclésiastiques formés à suspecter les mystiques et volontiers incrédules en matière de merveille. Tous ont cherché à expliquer le phénomène par quelque supercherie. Je me demandai comme eux : qui donc la ravitailla clandestinement ? J'observai, comme un détective, les regards, les démarches, les rares paroles des « mères tranquilles » qui vivaient dans sa maison. La fraude n'était pas seulement improbable, mais impossible. Supposer que Marthe ait pu abuser d'enquêteurs si différents est plus improbable que l'absence de nourriture.

Il m'est arrivé de l'interroger sur ce sujet. Ses réponses étaient doucement ironiques. « Que je ne mange pas n'a pas d'intérêt. Après tout je suis dans ma maison. J'ai mes vaches et mon lait. Qui m'empêche de boire ? Ne vous attachez pas à ces choses. » Elle les avait elle-même surmontées, dépassées. « Mais pourquoi, Marthe, avez-vous refusé d'être transportée dans une clinique, où on vous aurait pendant des mois observée sans interruption, afin que la preuve de votre jeûne soit faite ? – Je suis chez moi, répondait-elle. Et croyez-vous que cela convaincrerait les gens ? Ceux qui n'admettent pas, n'admettraient pas davantage. Et je suis maîtresse de mon corps. Je reste chez moi. Je mourrai là où j'ai vécu. »

Dans l'examen du « phénomène Marthe » (comme dans celui du Saint Suaire) j'ai trouvé des incroyants favorables et des théologiens sceptiques. Les premiers sont des esprits avides de nouveauté ; Marthe est une sorte de lin-cueil vivant et la NASA aurait pu l'explorer.

Et, d'autre part, plusieurs théologiens m'ont exprimé leurs réserves : « Votre livre ne sera pas conforme à l'esprit de Vatican II. Le Concile a restreint le domaine du merveilleux. Il a remplacé la crainte servile de l'enfer par l'amour miséricordieux. Il a fait évanouir la croix dans la Résurrection. » A quoi j'ai répondu que ce concile (auquel j'ai assisté) n'a jamais évacué les textes de l'Evangile, où le « feu éternel » est désigné, où Satan intervient, où le Jugement s'annonce, où l'idée d'une substitution rédemptrice de l'innocent au pécheur pour racheter le peuple, demeure le fond du drame.

On m'a demandé ce que l'Eglise catholique pensait au su-

jet de Marthe Robin. Je sais que l'Eglise est lente à donner des couronnes : elle n'aime pas promouvoir trop tôt un de ses enfants, de peur de décourager les autres dans une famille où tous sont égaux, tous pécheurs. Vis-à-vis des stigmatisés l'Eglise de notre temps, surtout après le dernier concile, est prudente.

Comme toujours et plus que jamais, elle sait qu'il y a des contrefaçons du sublime ; que le Malin se déguise, que Satan peut apparaître en ange de lumière. Plus que jamais, en notre temps d'ambiguïté, la frontière du naturel, du préternaturel et du surnaturel est délicate à tracer. Il y faut beaucoup de temps. Mais, avant que se tiennent ces procès difficiles, il existe un critère de bon sens que le peuple chrétien et les élites savantes emploient d'emblée et sans contestation. C'est qu'on peut juger *l'arbre à ses fruits*.

Or, dans le cas de Marthe, les fruits sont bons. Il est ici facile de suivre la règle qu'appliquait Paul en face des « charismes » de son temps : *N'éteignez pas. Passez tout au crible. Retenez ce qui est bon*. Marthe, critique pour elle-même, comme les mystiques authentiques formés à l'école de saint Jean de la Croix, plaçait la privation des faveurs au-dessus des faveurs. Un jour où je lui parlais de « l'anneau mystique », le cercle d'or nuptial que certains voient à l'annulaire et que de grands peintres ont figuré, elle me dit : « C'est le signe d'une éternelle alliance. Je crois l'avoir vu une douzaine de fois. Mais il est meilleur de ne pas le voir. » En tout, son procédé était de dépasser les accidents pour aller à l'essence, au-delà des images. A tous elle donnait rendez-vous selon les expressions de sa grande Prière : *dans l'éternel Amour et dans l'Unité*.

En la voyant si ignorée, si inconnue en notre siècle de science, également suspectée des savants et des clercs, il m'est arrivé de me dire : comme il est curieux que l'humanité, en cette fin d'un siècle incomparable, dépense des milliards pour lancer des fusées dans un espace vide, pour explorer des astres sépulcraux, pour mieux connaître le cerveau, l'embryon, les relations de l'esprit et de la matière, pour guérir le cancer, et qu'on néglige l'examen de ce cas unique en son genre qui pourrait accroître nos connaissances et nos pouvoirs !

Comment vivre en état d'apesanteur, d'hibernation ou de disette? Comment survivre dans des catacombes atomiques ? Plus encore, comment désassombrir la mort ; explorer l'au-delà de la mort ? Et c'est pourquoi j'ai envisagé de composer ce livre quelques années après la mort de Marthe, pensant que je n'avais pas le droit de me taire, qu'il fallait dans ce procès apporter un témoignage longuement réfléchi.

Pour mieux comprendre une destinée, il convient de reculer de trois pas, comme le lion, et de se placer d'abord le plus loin possible. J'ai choisi d'introduire ce portrait par un témoignage paradoxal : celui d'un philosophe incroyant, médecin d'Anatole France – et le plus étranger qui soit au christianisme (puisqu'il niait l'existence historique de Jésus). Le docteur Couchoud était l'ami de Marthe; et c'est ce Méphistophélès qui me mena contre mon gré dans sa maison. Je vais le raconter. Puis nous la visiterons. Peu à peu nous nous élèverons vers son mystère qui est aussi le nôtre, en ce seuil d'un troisième millénaire, où nous entrons dans l'Inconnu.

II

LE VISITEUR DU SOIR

Sur Marthe Robin j'ai eu d'abord une opinion confuse, pleine de soupçons. J'avais lu George Sand et *la Petite Fadette*. *Fadet, fadet petit fadet ! Prends ta chandelle et ton cornet, j'ai pris ma cape et mon capet : Toute follette a son follet.*

Je ne désirais pas devenir le follet de cette follette.

Je fus longtemps prisonnier, sans gloire. Et, dans l'oflag où je languissais, vers le mois de mars 1944, arriva un de mes cousins, Claude Staron. Il avait une humeur désespérée. Chaque soir il me répétait : « Nous n'en sortirons pas. » Mais il ajoutait à voix basse : « Ma femme connaît une fille qui lui a dit que je ne crèverai pas ici. »

Lorsqu'il fallut quitter le IV D, partir, avec les chiens de la Gestapo, dans une direction inconnue, je retrouvai mon cousin sur les routes ; il me répétait la phrase énigmatique : « *Elle* a dit qu'on ne crèverait pas. » Comme j'étais tombé dans un fossé sur la route de Colditz, Lucien Pouëssel m'avait dit lui aussi : « Dieu ne vous a pas fait pour périr dans un fossé de la basse Lusace. »

En rentrant à Saint-Étienne, je visitai la femme de Claude, ma cousine Élisabeth, celle qui avait recueilli

l'oracle. Elle m'offrit de me conduire à Châteauneuf-de-Galaure. Mais la citadelle était gardée par un cerbère, le père Finet, qui jugea ma présence indésirable.

Le destin veillait, ou plutôt *elle* veillait sur mon destin, ayant cette faculté d'aimantation qui permet à des privilégiés (les inspirés, les politiques, les grands amoureux) d'attirer vers eux les êtres dont ils ont besoin. Il m'arrive parfois maintenant de penser qu'elle songeait obscurément à revivre après sa mort par un récit qu'on ferait d'elle, et que le livre que j'écris en ce moment était présent obscurément dans ses songes.

Il y avait alors en France le plus libre des libres penseurs, un incroyant radical, un négateur doux et paisible, absolument sûr de son hypothèse, disciple de Spinoza, sur lequel il avait écrit. Paul-Louis Couchoud, philosophe, exégète, médecin, avait étudié avec rigueur la *logique* immanente aux problèmes que l'intelligence pose sur Jésus. Il est connu pour avoir été le conseiller d'Anatole France, le fondateur d'une collection « antichrétienne » chez Rieder, l'organisateur au Collège de France du jubilé en l'honneur de Monsieur Loisy. Son originalité était de n'avoir jamais admis l'existence *historique* du Nazaréen.

Que de fois m'a-t-il dit avec son doux sourire de sphinx : « J'admets tout dans le *Credo*... sauf *sub Pontio Pilato*. » En même temps, il me disait avec un air grave, profondément attentif, presque douloureux : « *Jésus est le plus grand existant de la terre*. Que de gens, depuis deux mille ans, sont morts pour lui ! En ce moment, que d'âmes ne vivent que par lui ! » Sans nous être jamais rencontrés, notre *logique* au sujet de Jésus était ana-

logue. La raison critique le faisait osciller entre deux hypothèses dont l'une était celle de Renan selon laquelle Jésus est un homme presque divin, exalté par l'imagination. L'autre hypothèse était la solution de Strauss et des hégéliens (elle inspire de nos jours les disciples de Bultmann) : Jésus est un dieu mythique, mais que l'on a pourvu d'une histoire vraisemblable pour le faire accepter par le peuple. Dans le premier cas, Jésus est pour ainsi dire *un homme fait Dieu*.

Dans le second cas, Jésus est *un Dieu fait homme*. Mais, dans ces deux cas, on ne peut admettre la vérité du témoignage évangélique. Et Couchoud disait que seuls les catholiques peuvent prendre l'Évangile « dans son sens plein sans y faire un périlleux triage ¹ ». C'eût été la solution la plus « scientifique ». Mais, disait encore Couchoud, « pour adhérer aux Évangiles dans leur sens historique, il faut avoir la foi, et celle-ci n'est pas en mon pouvoir ». Couchoud faisait toucher ce paradoxe que seuls les croyants peuvent accepter Jésus comme historique et être fidèles à l'expérience totale. Mais il eût fallu admettre l'Incarnation, qui pour lui était un mystère impénétrable. Peut-être espérait-il trouver un jour dans sa nuit quelque étoile qui l'en rapprochât ?

A cet esprit hypercritique se superposait un sentiment aigu des souffrances humaines. Couchoud cherchait les peintres qui avaient représenté le Crucifié. Il avait écrit une étude érudite sur un Christ conservé à Saint-Antoine-en-Viennois, dans un paysage qui domine la basse vallée de l'Isère. « Ce petit bourg sans renom conserve un ivoire d'une beauté insigne, et je vais vous le décrire, me di-

sait-il : le bras tordu est disloqué; la paume s'ouvre sous la douleur; le médus s'étend; les autres doigts fléchissent ; l'aisselle est creuse ; le grand pectoral tiré; le thorax ardent; le ventre effondré ; les cuisses exténuées, la face émaciée ; les rotules proéminentes; les jambes coupantes; les jumeaux contractés ; les pieds gonflés et déformés par le coin qui les troue. Voilà ce qu'une main habile a palpé, manié, pensé, avant de le recomposer dans une compassion infinie pour le corps du Crucifié. » Et, porté par la précision du médecin en même temps que par la tendresse, Couchoud me décrivait l'ivoire : « Le sculpteur a sans doute approfondi le psaume XXII, que vous connaissez sans doute, où toutes les souffrances de Jésus sont décrites et pour ainsi dire criées sur la harpe par un malade couché sur une dalle du temple de Jérusalem. »

Il me parlait de la prophétie d'Isaïe qui annonce l'homme des douleurs. Il supposait que le sculpteur inconnu avait écouté le récit de la Passion. « Ce sculpteur devait être à la fois un médecin *et* un mystique, expert en anatomie en même temps que favorisé d'une inspiration.

Comment se composaient chez l'inconnu ces deux contraires ? » Chose curieuse, Paul VI m'a fait les mêmes remarques : il désirait un crucifix fait par un peintre anatomiste, informé des souffrances d'un crucifié. Il demanda ce crucifix à son ami Scorcelli. Et c'est ce crucifix (*le front penché, les bras portant le poids du corps*, comme l'imagine V. Hugo) que les papes portent à la place d'une crosse ; on le voit sur les écrans, dans les voyages de Jean-Paul II. Couchoud était agrégé de philosophie, ancien élève de Normale, docteur en médecine. C'est lui qui,

vers l'an 1950, attira mon attention sur les écrits de Bultmann, dont il prophétisait qu'ils inspireraient l'exégèse du XX^e siècle. Quelle est l'idée de Bultmann ? Que l'image de Jésus écrite dans les Évangiles est la projection d'une première tradition des communautés. Mais Bultmann, pénétré de la philosophie de Heidegger, avait quitté *l'essence* pour *l'existence* : il retrouvait dans l'Évangile les angoisses de l'homme contemporain. Des œuvres de Bultmann se dégage l'idée que, pour bien comprendre l'Évangile, il faut le *revivre*, en réincarnant Jésus dans les expériences de sa propre vie. Peut-être aurait-il ajouté qu'il faut fréquenter des êtres qui, par quelque côté, ressemblent à Jésus ?

Ce qui est certain, c'est que chez le Dr Couchoud le *oui* et le *non* étaient présents à la fois. Comment l'affirmation et la négation se ravitaillaient-elles ? Je ne le sais. Ce que je sais, c'est que l'une avait besoin de l'autre. C'était là le tourment de sa vie. Et ce qui le conduisit en titubant, comme un aveugle ou un somnambule, vers la chambre de Marthe Robin.

Plusieurs fois je l'avais visité à Vienne. J'avais contemplé son visage lisse, un peu bouddhique, un peu désabusé, le regard éteint, avide pourtant. Couchoud avait été séduit par le bouddhisme, dont il avait senti au Japon la douce puissance. Il me disait qu'au VII^e siècle de notre ère, alors que les rois mérovingiens erraient dans les campagnes, traînés par des bœufs, les arts étaient florissants au Japon, où le raffinement des mœurs était celui de la France de Louis XV. Il me disait encore que le bouddhisme était une métaphysique profonde, qui alliait l'idée

de renoncement à une bonté universelle. Mais il pensait que la mystique chrétienne était supérieure, à cause de son attention à la souffrance humaine. Il me citait cet adage : *Si ta souffrance est trop dure, Le Christ avec toi l'endure*

Hélas ! Ce Christ *historique* n'avait pas existé !

Tels étaient mes rapports avec Couchoud, lorsque je reçus une lettre me demandant d'intervenir auprès des autorités religieuses pour qu'il pût visiter une personne appelée « Marthe Robin », habitant un village de la Drôme. Couchoud s'était toujours intéressé au problème de la première origine d'une religion. Il pensait que cette origine était un phénomène réel, quoique « paranormal », qui avait frappé l'imagination. Il habitait Vienne. Marthe lui apparaissait comme la personne la plus proche selon la géographie pour l'aider à comprendre comment commence un mouvement religieux. Il n'avait pas plus réussi que moi à atteindre Marthe. Le père Finet se défiait de Couchoud comme de Guitton, et sans doute pour des raisons analogues.

Couchoud était persuadé que, si j'intervenais en sa faveur auprès de l'archevêque de Lyon, la barrière serait ouverte. Je me décidai pour le satisfaire à écrire au cardinal Gerlier; celui-ci donna l'ordre au père Finet de recevoir Couchoud et de le présenter à Marthe Robin. Alors entre Marthe et Paul-Louis se tissa lentement une amitié très tendre, celle qui liait sans doute le plus grand athée de l'exégèse avec la mystique la plus singulière.

Je vais tenter de reproduire la conversation que j'ai eue

avec Couchoud au sujet de Marthe, telle que je l'ai fixée le soir même. « Toutes les portes de ce château inaccessible se sont ouvertes grâce à votre intervention. Et je veux vous remercier, en vous disant comment je me représente l'aventure de Marthe Robin. Il a toujours existé dans l'Église chrétienne des stigmatisés, comme il y a toujours eu des malades mentaux. Les uns étaient laissés en liberté ; les autres étaient enfermés dans des asiles. Du point de vue médical, un stigmatisé est un sujet qui, à cause de la fragilité des vaisseaux sanguins, présente des phénomènes analogues à ceux de la sueur ou aux règles des femmes. La peau de ces individus saigne. Lorsque ces sujets sont chrétiens, lorsqu'ils sont pénétrés par le désir de porter en eux l'image du Sauveur, alors cette image opère sur leur corps des phénomènes de sugillation. Si l'on réfléchit sur la Passion de Jésus, on voit qu'elle semble avoir affecté tous les lieux où peut se loger la souffrance.

On se contente souvent de penser au couronnement d'épines, à la flagellation, à la blessure du cœur ; mais l'attention peut se porter sur l'épaule, et sur la trace qu'a pu laisser à l'épaule le poids de la croix. De même, si l'on réfléchit à la main de Jésus ou à ses pieds, l'on en arrive à évoquer des trous. Mais revenons à Marthe. A seize ans, puis à vingt-six ans, puis à trente-six ans, si j'ai bien compris, elle a connu des crises de paralysie et des phénomènes de catalepsie. Sa paralysie, loin d'être une paralysie partielle, affectait tous ses membres. J'ai cru comprendre qu'elle avait été très tôt dans l'impossibilité presque absolue de faire un mouvement.

En particulier, elle ne pouvait pas avaler, car les muscles de la déglutition étaient bloqués. J'ai remarqué que ces

muscles semblaient s'entrouvrir soudain, lorsqu'elle recevait l'hostie – à moins, toutefois, que l'hostie passât à travers ses lèvres closes et son larynx fermé, comme le dit le père Finet (ce que je n'ai pas constaté pour ma part). Ce qui est certain, c'est que Marthe fait un effort extraordinaire pour parler. Et comme tout effort d'expression distincte est payant (je l'avais constaté en écoutant Bergson), elle parle fort bien. La lumière lui étant insupportable, Marthe doit vivre dans une nuit absolue.

Evidemment, elle ne peut prendre aucune nourriture. Elle est un cas unique, dans mon expérience de médecin et de psychanalyste, de ce que j'appellerais volontiers le " minimum vital ". Il faut noter que cette capacité de ne pas se nourrir a un avantage : comme elle ne mange pas, comme elle ne boit pas, comme elle n'exerce pas ses sens, en particulier le sens de la vue, elle fait une grande économie de forces nerveuses, et en particulier de cette énergie qui s'épanche à travers la rétine, lorsque nous captons la lumière.

Voilà le premier aspect de mes réflexions concernant Marthe. Je passe maintenant, si vous le permettez, à un second aspect, qui est plus important. Cette petite paysanne est une femme supérieure. Cela m'a frappé dès notre première rencontre, et plus encore à ma seconde visite. La maladie a concentré Marthe. Il faut que je vous rappelle un détail que j'avais omis : c'est que Marthe ne dort pas. Elle pense donc, sans arrêt. Elle est un cerveau – peut-être un des cerveaux les plus exercés de notre planète. Elle n'est que cerveau, mais c'est un cerveau réfléchi.

Quand je dis qu'elle " réfléchit " ou qu'elle " médite ", je prends ce mot dans le sens le plus originel. La plupart d'entre nous disent qu'ils réfléchissent ou qu'ils pensent, ou encore qu'ils prient, mais leur pensée est un vague rêve; leur prière n'est pas une méditation : c'est un ronronnement. Marthe approfondissait. Et cette petite paysanne française a longuement réfléchi aux moyens qu'elle pouvait avoir, malgré son immobilité, d'agir sur la planète. Alors, elle a compris qu'elle ne pouvait pas être seule, qu'elle avait besoin d'un compagnon qui lui apporterait non pas tant un secours matériel que la culture, qu'elle n'avait pas. Par cet ange, elle a pu acquérir peu à peu un langage remarquable par sa netteté, sa fermeté, sa densité, son exactitude.

Je vais vous étonner : savez-vous à qui je pense quand je suis avec elle ? J'ose à peine le dire ; je pense à Pascal. Elle est un esprit du même type, avec plus de simplicité. Ce qu'elle dit est net de contours, sobre, juste ; *frappé*. Avec cela, une mémoire d'éléphant sur les petits détails. Et toujours ce qu'en France nous appelons l' " esprit ", et qui n'est pas amer, mais épicé d'humour et d'enjouement. Marthe a une extrême défiance pour ce qu'on peut appeler le " merveilleux ". Et pourtant ce merveilleux pousse autour d'elle comme une herbe folle, qu'elle voudrait couper. Elle ne peut l'empêcher de pousser : ceux qui sont autour d'elle cultivent cette ivraie.

Mais, à mon point de vue, le merveilleux chez Marthe est précisément qu'il n'y a pas de " merveilleux ", au sens propre du terme. Ou plutôt, je puis, comme le conseille Husserl, mettre ce " merveilleux " *entre parenthèses*. Je ne retiens chez Marthe que sa pensée. Or, celle-ci est rai-

sonnable. Elle est ingénieuse ; elle est efficace ; elle cherche le vrai bien des hommes. Car cette femme qui n'est qu'un cadavre, cette agonisante, veut avoir une action planétaire : je vous dirai tout à l'heure comment. Beaucoup de mystiques, beaucoup de saints ont eu l'idée d'une action universelle, mais souvent ils ne l'imaginaient pas distinctement. Ou ils la laissaient à leurs successeurs. Ils veulent que " l'amour règne sur la terre ", mais ils ne nous disent pas comment. Il n'en est pas de même pour Marthe. Elle a une imagination de stratège, et de stratège efficace. Son idée est que, pour que l'amour, à la fin du XX^e siècle, règne sur cette terre, il faut rapprocher les classes sociales; il faut supprimer les conflits des classes.

En particulier, il faut mettre ensemble patrons et ouvriers, prêtres *et* laïcs, hommes *et* femmes, évêques *et* fidèles ; – les brasser dans une même casserole, les projeter dans un même creuset, les faire vivre ensemble, comme dans les premières communautés chrétiennes. Et pour cela, comment faire ? C'est très simple.

On prendra le système inventé par Ignace de Loyola, système des " retraites fermées ". Mais on fera que dans cette retraite dite " fermée " tout le monde soit mêlé ; et l'on imposera le silence. L'on multipliera ces retraites (qu'on appellera des *foyers d'amour*) sur la terre entière. Et, à partir de ces étincelles, on pourra peut-être un jour faire naître un brasier. Voilà l'idée principale de Marthe. Elle a d'autres idées, accessoires, qu'elle m'a dites. Par exemple, elle propose de faire bâtir une usine qui, à cause d'une architecture qu'il faudrait réinventer, permettrait la communion des classes.

Or, pour l'assister dans cette œuvre, il lui fallait trouver un guide doué de qualités presque contradictoires. Il fallait qu'il fût cultivé, pieux, très au courant de la spiritualité ; il fallait surtout qu'il fût un brasseur d'affaires, un personnage balzacien. Elle pensait même que ce caractère d'homme pratique était primordial : pour la piété, la culture religieuse, les bons conseils, Marthe pensait qu'elle n'avait pas à chercher loin de son village : la plupart des prêtres de campagne pouvaient l'aider. Pendant plusieurs années, son curé lui suffit. On la visitait. Les prêtres voisins venaient avec les visiteurs. L'évêque de Valence ne se prononçait pas. Un évêque ne peut pas aimer qu'un fidèle se dise en communion immédiate avec le ciel. L'Église d'ailleurs est sage : elle attend la mort des saints pour les honorer.

Or donc, vivait à Lyon en ce temps-là un prêtre né dans une famille bourgeoise (son père, m'a-t-on dit, était orfèvre). C'était un homme carré (je dirais plutôt un homme rond), doué d'un grand talent pour les affaires, pour les quêtes. Marthe avait entendu sans doute parler de lui. Ce qui est sûr, c'est qu'ils se rencontrèrent et que, comme dit Saint-Simon, " leurs deux sublimes s'amalgamèrent ". Les rencontres de ce genre abondent dans l'histoire des êtres exceptionnels, qui semblent s'attirer par une force de gravitation. Songez à Jeanne d'Arc et Charles VII ; mais songez aussi à Bonaparte et Talleyrand. Et nous deux, nous nous sommes croisés, moi qui ne crois pas à l'historicité de Jésus et vous qui avez tant écrit pour la faire admettre.

A partir de cette rencontre, l'abbé Finet quitta tout pour

s'installer à Châteauneuf. Il commença à faire ses constructions sans avoir aucun argent; l'argent lui arriva au-delà de ses espoirs. J'ai causé avec son architecte, qui m'a raconté un trait pris entre beaucoup d'autres. C'était en 1936 : on allait déposer le bilan de faillite. Il manquait 170 000 francs. L'architecte dit au père Finet : " Mon Père, ce qui nous attend, c'est la prison. " Le père sourit. Il décacheta son courrier; il ouvrit les premières des lettres qui s'étaient accumulées pendant une longue absence. On trouva les 170 000 francs, plus encore. Ce que je vous raconte est commun chez les grands promoteurs de la charité. L'or tombe du haut du ciel comme la manne, à condition qu'ils ne l'aient pas cherché d'avance et qu'ils aient tout confié à Dieu seul. C'est ce que Jésus avait enseigné, lorsqu'il avait dit : " Cherchez le Royaume de Dieu. Et tout vous sera donné par surcroît. "

J'arrive maintenant au récit de ma visite à Marthe et je reporte à la fin de notre entretien les considérations médicales et mystiques. Je vais vous donner une idée de la maison de Marthe. C'est une maison très simple : celle de ses parents, une petite ferme. Pour y parvenir, pendant deux kilomètres, j'ai contemplé un paysage qui est un plateau, encadré d'un côté par les Cévennes, de l'autre par le Vercors. Je vous signale au passage que les paysans de ces pays ne sont pas pratiquants. Il y a même des villages sans religion, où les enfants ne sont pas baptisés.

Nous arrivons à la maison de Marthe. Nous sommes reçus dans une salle paysanne. Une pendule, dans un coin, bat. Je traverse un corridor noir; je me trouve dans l'obscurité totale. Le père allume une lampe électrique. Il me désigne une chaise. Peu à peu, je discerne une forme

blême, qui troue la ténèbre : le visage de Marthe. Tout se passait comme si ce visage existait seul ; il en émanait quelques paroles. Je m'aperçois que Marthe est dans un lit de forme carrée, que l'une de ses jambes est pliée en arc, et l'autre pardessus la première. La voix est fine, douce, nette, parfois chaude. Elle me conseillait pour écrire mon livre sur la guerre et la paix de mettre mes fiches les unes à côté des autres " jusqu'à ce qu'elles soient traversées par une immense espérance ". Ces mots : " traversées par une immense espérance ", étaient prononcés avec une voix plus forte, qui contenait pour ainsi dire l'espérance déjà réalisée.

Tel est d'ailleurs le don des prophètes : nous donner l'impression que l'avenir existe et qu'il est plein de bonheur. Après avoir parlé de mes difficultés d'écrivain, j'entrai dans une affaire plus intime. Je lui dis : " *Marthe, je n'ai pas la foi.* " Alors elle me répondit : " Eh bien, je vous porterai. Mais Dieu ne veut pas qu'on frappe à côté, quand il y a une grande porte ouverte ", ajouta-t-elle. Un silence.

Puis elle me dit : " D'ailleurs vous ne *le* chercheriez pas, s'il ne vous avait déjà trouvé. " Ce furent là ses paroles; je crus comprendre qu'elle citait Pascal... Elle me demanda quel était le sujet du livre que j'étais en train d'écrire. Je lui dis : " C'est un livre qui concerne la *paix*. – Ah, me dit-elle, comme vous avez bien fait ! Faites ce livre. Et faites-le vite. " Je lui parlai alors de ma fille qui est pharmacienne et qui fait des recherches sur les antibiotiques. Ma fille voudrait trouver un champignon capable, comme la pénicilline, de combattre la grippe. Elle a pris pour sujet d'étude la clématite sauvage. Marthe me parla longue-

ment, alors, des fleurs sauvages qui sont dans son pays et qu'elle connaît par leurs noms.

Au mois de novembre suivant, je revins la voir. Je restai seul avec elle pendant une heure. Elle se rappelait toute notre conversation du mois dernier, m'interrogeant d'abord sur la clématite sauvage et sur les antibiotiques. Puis je m'enhardis à lui dire : " Savez-vous, Marthe, que vous m'avez aidé à rectifier une pensée de Pascal ? Vous avez cité, à propos de mes difficultés à croire, une pensée célèbre de Pascal, et vous m'avez dit : vous ne *le* cherchiez pas s'il ne vous avait déjà trouvé. Mais, Marthe, ce que vous ne savez pas, c'est que vous avez cité Pascal à tort. Pascal avait écrit : *Tu ne me chercherais pas, si tu ne m'avais déjà trouvé*. Vous avez corrigé Pascal ! Il est possible que Pascal ait fait là un lapsus. J'ai remarqué, en éditant ses *Pensées*, qu'il mettait souvent un mot pour un autre, quand il allait vite. "

Alors Marthe me dit : " Pascal n'a pas pu écrire : *Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais déjà trouvé*, parce que Pascal ne peut pas dire une chose qui est évidente. Pascal a voulu dire que Dieu nous cherche le premier. Lisez les Actes des apôtres. Voyez comment saint Paul s'est converti. Dieu opère le premier. Il commence, avant nous. " Ce fragment de conversation donne ce qu'est le don de Marthe, qui est de mettre le doigt sur ce qui est essentiel. Marthe me raconta que depuis mon dernier passage on avait bâti à Châteauneuf deux écoles. Je la trouvai fatiguée, moins bien portante que la dernière fois. Sa voix était faible. Elle me dit simplement : " Je ne suis pas très vaillante. "

Je vous avais promis quelques remarques physiologiques. Les voici : les stigmates ne posent pas de problème. Ce sont des hallucinations de la peau, comme je vous l'ai dit. Ce qui pose problème, c'est l'absence d'alimentation. J'ai demandé si l'on donnait à Marthe des hosties plus grandes que d'habitude. On me répondit que c'étaient des hosties ordinaires. On pourrait expliquer son *inédie* par la supercherie ; mais quand on connaît les lieux, les personnes, la disposition des journées, cela me paraît absolument invraisemblable ; et d'ailleurs l'entourage de Marthe n'insiste pas sur ce point. Je me souviens que Marthe m'a dit : " Qu'est-ce qui m'empêche de me faire une tasse de lait, puisque je suis dans ma ferme ? "

Beaucoup plus inexplicable à mon sens est le manque de sommeil. Marthe ne dort pas, sauf pendant l'extase qui suit la communion. J'ai pu voir une photo d'elle à ce moment-là : c'est le sommeil du bonheur.

Marthe est très informée de la vie mystique, mais sa formation à la piété est rudimentaire. Elle n'a pas de dévotion particulière. Elle dit : " Dieu et le Christ, ça suffit. Pour la Vierge, de la tendresse : parce qu'elle nous aide et qu'elle nous aime. " Nous avons parlé de sujets graves, on lui annonça la visite d'une voisine paysanne. Elle me dit : " Oh, cette fois, monsieur Couchoud, cela va être facile ", comme si elle éprouvait un très grand soulagement.

Que conclure ? Sinon que j'ai vu une des personnes les plus étranges de cette planète. Comment imaginer son avenir ? Après sa mort, le Saint-Office s'occupera d'elle. Ou bien il la classera parmi les mystiques douteux, ou

bien il la mettra en valeur. Cela, à mon point de vue, n'a pas d'importance. Le monde a toujours vécu " de quelques-uns ". *Paucis vivit genus humanum*. Je vous dirai (en confidence) que ce que je redoute, c'est que Marthe " fasse des miracles ". Ce que j'ai apprécié en elle, c'est son détachement par rapport à ses états de conscience. Un jour où je lui disais : " Marthe, vous n'êtes qu'un cerveau ! ", elle me répondit, gentiment : " Croyez-vous que je ne suis pas aussi un cœur ? "

Bien qu'elle soit en proie à la souffrance, elle a dépassé la douleur. Elle ne souffre que de l'absence de Dieu, ce qui est pour elle un " enfer ". Mais la présence de Dieu lui vient alors, comme un souffle de fraîcheur, comme une joue d'enfant sur sa joue.

J'oubliais de vous dire un côté indéniable et bizarre de sa vie. Comme on le raconte du curé d'Ars et de son fameux " grappin ", elle est contrecarrée, mais non vaincue, par un partenaire étrange, sorte de " mauvais esprit ", de *Poltergeist* qui lui joue des tours désagréables, comme s'il était désespéré. J'ai noté ces mêmes phénomènes dans la vie de plusieurs mystiques. Je n'en sais pas la signification. Mais, comme dit Shakespeare, il y a plus de choses en ce monde que n'en explique notre philosophie.

Et je voudrais vous lire un passage de Paul Valéry. Je le contresigne volontiers. " Les hommes vraiment grands sont tout près des autres par la même simplicité et la même facilité qui les en éloigne à l'infini. Car ils les conservent dans leur rapport avec les choses profondes et difficiles dont ils font leur intimité et sont avec elles ce qu'ils sont avec tout le monde : familiers, délicats et vrais.

" J'ai rencontré chez Anatole France les plus grands esprits de ce temps et je puis vous dire que Valéry avait raison.

" On s'embrasse ", me dit Marthe. Je l'embrassai et en la baisant sur le front je vis une goutte de sang. »

Ainsi me parla le Visiteur du soir.

Peu de temps après, le Dr Couchoud m'écrivit ces lignes :
« Je tiens Marthe pour une intelligence lumineuse au centre d'une expérience privilégiée et d'un ineffable sacrifice. » Je me souviens encore qu'étant seul avec lui et parlant de Marthe sur le quai de la gare de Vienne, alors que le train partait, penché à la portière du wagon, il me récita ces quatre vers, derniers mots que j'ai recueillis de sa bouche : *Ce que tu ignores, je l'ignore. Ce que tu sais, je voudrais le savoir. Ce que tu pries, il m'en vient un effluve. Ne m'oublie pas, ô vivant!* 1 Voir mon livre sur *Jésus* (Grasset).

III

LA FILLE DE LA PLAINE

Marthe Robin a vécu, immobile, au centre d'une circonférence de montagnes lointaines, Alpes et Cévennes, qui semblaient veiller sur elle et la contempler.

Pour aller la voir, il fallait traverser un paysage silencieux, calme, solennel, immobile lui aussi. David se représentait les pays de Judée comme des élans surgis de la terre et soudain pétrifiés, « les collines comme des agneaux », l'Hermon et le Thabor sans doute comme des contemplations. Loin de moi l'idée d'expliquer Marthe Robin par sa terre, son entour, son milieu. J'aurais plutôt la tentation contraire : celle de concevoir que, dans le mystère des destinées, tout s'est passé comme si la terre qui devait porter Marthe avait été choisie à la fois pour la révéler et pour la dissimuler, à la manière de l'ostensoir qui expose et qui voile l'hostie (ainsi que je désire le faire dans ce livre).

J'avais la même idée confuse en regardant la chaîne des Dômes, en imaginant un rapport entre le génie de Pascal et les volcans éteints. Ces suppositions sont gratuites, ir-réfutables. Mais qu'est-ce que l'espace ? Qu'est-ce que le temps ? L'Ordonnateur des circonstances est maître de leur agencement. Nous concevons le temps comme le lieu

des choses successives, alors que rien ne se succède dans le Simultané. Et ce n'est qu'au dernier jour que nous saurons pourquoi le maître des destins a voulu que nous nous écou lions, ici et là, sur telle montagne, dans telle pé-néplaine ou dans telle vallée.

Nous sommes aux limites de la France celtique et de la Province romaine, dans cet ensemble désormais appelé « Rhône-Alpes », qui comprend la douzième partie de la France et huit de ses départements. Les Alpes, labourées par des glaciers, ont été transpercées par le Rhône, qui a creusé son sillon avec rage avant de se perdre dans la mer sans marées : sillon tantôt ouvert, tantôt resserré, comme à Donzère.

La vallée du Rhône est une frontière linguistique entre les terres germaniques et le pays latin, entre les climats du Nord et ceux du Midi. En lisant Fernand Braudel, j'ai compris que le visage tourmenté de cette terre s'explique par la Méditerranée, cette mer entre les mers, cernée de rudes montagnes, dans la zone des plissements et des cassures tertiaires qui traversent l'ancien monde de l'Insulinde à Gibraltar. On dit que la Galaure vit passer les éléphants d'Annibal. Un visiteur allemand de Marthe me disait que, dans la nostalgie des pays du soleil, sa pensée se portait vers la Grèce, vers l'Italie, vers la France surtout, « où l'on trouve les rivages les plus changeants et toutes les mers ». Il ajoutait qu'en Provence un Allemand peut découvrir, comme Heidegger, ce qui lui manque le plus. « Chez Marthe, votre France est provençale. Si j'avais été Mistral, j'aurais célébré en elle la sœur souffrante de Mireille. » Nous ne sommes pas non plus très loin de la plaine du Pô, du pays de Virgile. Comme Vir-

gile, je pourrais dire : *Cecini pascua, rura, duces*. « J'ai chanté une terre, une race concentrées en une seule femme, inspiratrice des chefs. »

Il me faut dire un mot de ses premières impressions d'enfance, alors que sa conscience vouée à la douleur était submergée de bonheur. Son lieu s'appelait « la plaine ». A vrai dire, ce n'était pas une plaine, ni même une pénéplaine, mais un plateau battu par les vents, parcouru par des chemins peu visibles, qui ressemblaient à des sillons. Les maisons se cachaient dans les combes. Sur cette pierre d'autel, offerte aux constellations, veillaient les Cévennes et les Alpes. Par temps clair on pouvait voir la Chartreuse, Belledonne, le Vercors; et, en se tournant vers l'ouest, le Gerbier-de-Jonc et le Mézenc, le Pilat. Dans mon pays de Creuse, au-delà de nos pénéplaines, je me sentais jadis attiré, protégé par le cône solitaire du puy de Dôme. Et je crois encore qu'un paysage a besoin d'un Thabor. C'est en Galaure le mont Blanc, qui apparaît par les beaux jours, transparent et bleuâtre, traversé, comme un cristal, par la lumière.

Une compagne de Marthe en sa jeunesse, qui a une bonne plume, s'exprime de la sorte (et je ne veux rien y changer) : « Parfois le ciel était habité de nuages légers, presque transparents, dont les contours se faisaient et se défaisaient, traînant leurs ombres. Au coucher du soleil, de longs nuages effilés remontaient le Rhône comme des poissons d'or. A l'est, chaque matin un petit vent frais, la matinière, nous restituait le soleil. Nous vivions avec nos ciels et nos paysages, aussi bien qu'avec notre pain et notre lait. Que dire des clairs de lune ? Aussi me suis-je toujours trouvée plus à l'aise dans le tourbillon des élé-

ments que sur les trottoirs. »

Il y avait, au centre de la « plaine », un peuplier. De ce peuplier, disait Marthe, on découvre le quart de la France. Le mont Blanc ne se voyait pas toujours, alors que le peuplier solitaire, dressé à la croisée des chemins, était un clocher laïque, une énigme, un repère. Il a été remplacé par un pylône.

La terre de Galaure était depuis plusieurs générations un fief de la libre pensée, une des régions de la Drôme où l'on trouvait le plus fort pourcentage de non-baptisés. Et les parents de Marthe, sans être anticléricaux, montraient assez d'indépendance. Son père, Joseph Robin, était un grand homme jovial, coloré, qui allait à la messe les grands jours de fête. Mme Robin était une petite femme à la tête ronde, coiffée d'un bonnet. On nous dit qu'elle était réservée, placide, qu'elle aimait beaucoup rire. Les Robin eurent six enfants. Marthe était la dernière.

Il me faut aussi parler du village de Châteauneuf-de-Galaure, où étaient l'école, le marché, le commerce. Marthe oscillait entre la ville et sa ferme, le long de « la plaine », passant près du peuplier. Comme l'école libre avait fermé ses portes, elle faisait en sabots, par des raccourcis, avec ses frères et ses sœurs, deux ou trois kilomètres le matin et le soir. Le village, comme tous les villages, avait son notaire, son conseiller général, ses bourgeois dans leurs jardins, son hôtel pour les voyageurs, ses artisans qui travaillaient au grand jour jusque sur les trottoirs. Le save-tier tapait sur les semelles en chantant. La rue sentait la corne brûlée, les copeaux frais, le pain chaud ou le café torréfié. A mi-pente s'ouvrait la place avec sa fontaine et

son arbre de la Liberté. C'était là que se tenait, tous les mercredis, le marché. Et parfois, le dimanche, un concert de fanfares.

Marthe-Louise Robin était née en 1902 dans la maison de ses parents. Elle fut baptisée non à l'église de Château-neuf, mais à celle de Saint-Bonnet-de-Galaure, qui était alors une paroisse. Le caveau de sa famille s'était ouvert quand elle n'avait que vingt mois ; car une mauvaise eau du puits de « la plaine » avait provoqué une épidémie de typhoïde. Sa sœur Clémence mourut en 1903. Marthe fut malade; elle resta de santé fragile. Elle manquait la classe. Aussi, en 1912, le curé la prépara seule à sa première communion privée, qui eut lieu le 15 août. Marthe disait que cette communion privée avait été une prise de possession, que « le Seigneur alors s'était emparé d'elle d'une manière très douce ». Deux ans après, le 21 mai 1914, elle fit sa communion solennelle. Et c'en fut fini de sa formation catéchétique. Elle quitta l'école pour se consacrer aux travaux des champs.

Entrons dans sa maison. Contemplons le lavoir sous des saules pleureurs, une allée de vieux arbres, les pruniers et les cerisiers le long du chemin, la mare où le bétail vient boire. L'amie de Marthe, fine observatrice, écrit : « La grande margilière enclavait la maison sur deux côtés. En juin, la houle des herbes venait battre les murs, mousse légère des graminées où flottaient les corolles : marguerites blanches, sauges bleues, crêtes-de-coq et barbes-de-bouc jaunes, lychnis roses. Sur les bords, on cueillait la brise tremblante, pour nos bouquets d'hiver. A l'autre bout, une petite source où nous allions puiser l'eau fraîche en été, une serve où les femmes venaient rincer le

linge, une autre serve où l'on mettait rouir le chanvre. C'est au bord de sa rigole qu'on pouvait cueillir les myosotis couleur de ciel bleu et les étranges orchis pourpres. Le jardin me paraissait comme le saint des saints de notre petit domaine. Il contenait les essences précieuses, les fleurs inutiles. Il était beau le matin, encore mouillé de rosée, ou le soir, sous l'ombre des peupliers. Nous nous y attardions pour jouir de la paix. »

Marthe a toujours aimé les fleurs, et jusqu'à son dernier souffle. Près de l'école du village, il y avait un tulipier de Virginie qui faisait ses délices : chaque année on lui en apportait un rameau en fleur, qu'elle respirait ne pouvant pas voir.

Son père était gai. Sa mère était gaie ; tout le monde riait dans cette maison. Marthe aimait « tourner », c'est-à-dire : danser. Dans les maisons on organisait des bals, avec un accordéoniste. On dansait la polka, la mazurka, la valse, la grimacière, le saut-de-lapin. Marthe dut entendre ces airs de chansons : ou bien : *La Marion Savate, la Marion Savate Voulait se marier Avec le curé Celui de Chanas Avec le curé Moi je ne voulais pas. Allons au bois, Nanette Allons au bois Nous cueillerons des noix Ma Nanette, ma Nanette, Nous cueillerons des noix Ma Nanette au bois.*

Il ne faudrait pas croire que tout fût toujours ensoleillé. Il y avait des jours de mauvais temps, lorsque le vent d'ouest, venu du Vivarais, faisait monter des nuées noires, lorsque les paysans rentraient à la hâte le foin ou le blé ; que des éclairs zigzaguaient ; que la bise du nord amassait des congères sur les talus. Et il y avait aussi, ve-

nant du sud, des rafales. Alors, seul le peuplier, au carrefour des vents, se tenait droit.

IV

L'HOLOCAUSTE

Dans sa première partie, la vie de Marthe fut sans histoire. Dans la seconde, elle fut détachée du monde, emportée dans l'au-delà de l'histoire. Par petites étapes bien enchaînées, comme si chaque progrès du mal appelait un supplément de mal, progressivement elle avança dans la paralysie – la mort fonctionnelle frôlant sans l'atteindre la mort organique. Et ces progrès dans la maladie s'accompagnaient d'un progrès dans les voies de l'Oblation, sans qu'on puisse déterminer ce qui était cause, ce qui était effet.

Le 3 octobre 1926, elle tomba dans une espèce de mort apparente, qui dura trois semaines. On mit cette mort en relation avec une *consécration* qu'elle avait faite, le 15 octobre 1925, pour la fête de sainte Thérèse d'Avila : s'offrant comme une « victime d'amour ». Pourquoi, selon l'abbé Finet, avait-elle fait cette « consécration » ? Quelques jours, m'a-t-il dit, avant l'armistice du 11 novembre 1918, alors que Marthe parlait avec l'abbé Peyre, son curé, tout à coup elle s'arrêta au milieu d'une phrase. Et elle demeura ainsi vingt-sept mois, ne parlant à peu près plus, buvant un peu de thé ou de café, ne mangeant presque rien. Et, au début de février 1921, tout à coup, Marthe reprit sa conversation avec l'abbé Peyre, au point

où elle l'avait interrompue. Que se passa-t-il pendant ces vingt-sept mois d'apparente inconscience, qui précéderent sa consécration de victime ? Un an après cette consécration en la fête de sainte Thérèse d'Avila, Marthe fut de nouveau plongée dans un silence de mort, pour la première fête liturgique de Thérèse de l'Enfant-Jésus, le 3 octobre 1926. Elle a témoigné qu'alors Thérèse lui était apparue trois fois, lui disant qu'elle ne mourrait pas, qu'elle vivrait, et qu'elle continuerait sa mission par des fondations à travers le monde.

Tout va se passer dans sa vie comme si elle avait le don d'attirer à elle, à ce moment où elle en avait besoin, ceux qui pouvaient lui être nécessaires. L'histoire des destinées présente bien des cas analogues. L'amour est un hasard, auquel le cœur a cru. Dans une sorte de vision prospective Marthe avait deviné, choisi celui qui devait être, pendant un demi-siècle, son guide. Je veux noter ici le détail de cette vision. Le 13 novembre 1930, vers une heure du matin, par un soudain glissement de terrain la colline de Fourvière, acropole de Lyon, sanctuaire marial, s'effondra. Je me souviens fort bien de mon émotion.

L'abbé Finet était vicaire à la cathédrale primatiale, qui est en bas de Fourvière. Avec M. Herriot, maire de Lyon, il tenta de sauver des gens. Dix-neuf pompiers, qui plaçaient leurs échelles sur les façades, furent ensevelis sous ses yeux, ainsi que quatre agents cyclistes. Par miracle, il fut préservé. Plus tard, il devait apprendre que, dans cette nuit du 13 novembre, Marthe avait prié pour lui, six ans avant leur rencontre. Elle avait même « vu » un enfant de quatre ans, le petit Lopicorey, qui était alors en agonie. L'abbé Finet, après beaucoup d'hésitation, à cause

de l'âge de l'enfant, lui avait donné la communion. Et, plus tard, Marthe devait lui dire : « J'étais près de vous lorsque vous avez décidé de faire communier le petit ; vous avez bien fait. » L'enfant mourut.

Tout devait se transformer pour Marthe après la première visite que lui fit l'abbé Finet. Avant, elle était une recluse sans pouvoir, une infirme sans rayonnement. Elle devait demeurer solitaire, grabataire, clouée à la douleur dans sa maison natale. Mais, par le père, elle put habiter la planète, faire des « fondations ». Sans lui, elle n'aurait pas pu être elle-même. Or, donc, l'abbé Finet (né le 8 septembre 1898 à Lyon, ordonné prêtre en 1923), était, comme me le décrivait P.-L. Couchoud, un homme né pour l'action autant que pour la contemplation, avide de responsabilités et de sacrifice.

On l'avait mis à la tête de l'enseignement libre dans l'un des plus vastes diocèses de France, qui s'étendait sur deux départements, le Rhône et la Loire. Il régenta huit cent soixante-deux écoles libres. Il était aussi vicaire à la cathédrale primatiale. Comme Daru, le ministre de Napoléon, il trouvait son équilibre, sa joie et son hygiène dans le surmenage. De telles natures sont d'autant plus libres qu'elles se surchargent davantage, sachant bien que, selon le proverbe chinois, dans un tonneau plein de noix on peut toujours ajouter plusieurs mesures d'huile. L'insatiable abbé gardait une place vacante pour une corvée imprévue, un nouveau service à rendre, un malheur muet à consoler. Et c'est ainsi qu'il avait accepté de prêcher des « élévations » sur le mystère de Marie selon la doctrine de Grignon de Montfort, à quelques pieuses âmes de Lyon. Grignon de Montfort, ce saint peu connu en France (et

que Jean-Paul II tient pour son maître), comment le définir? Je le classe parmi les grands lyriques, tels Pindare, Angelus Silesius, Novalis : poètes mystiques au langage ardent, obscur et lacunaire. Grignon fut le plus populaire et le plus fulgurant des théologiens modernes de la Vierge, qui rendit accessible à la masse la doctrine du cardinal de Bérulle sur Marie, dans ses rapports avec l'Incarnation et la Trinité.

On peut dire qu'il existe deux méthodes pour parler de la Vierge et de son Fils. L'une, qui est plus en honneur chez les Réformés, est de souligner les distances : « Qu'y a-t-il de commun entre toi et moi ? » dit Jésus à sa mère lors des noces de Cana. Mais à Cana Marie obtient un miracle, que Jésus avait refusé. Et une école de théologie, qui a dans saint Bernard son représentant le plus célèbre et dans Bérulle son théologien le plus profond, met en lumière le rôle médiateur de Marie auprès du seul Médiateur, qui est le Christ. De nos jours, un franciscain polonais récemment béatifié, mort martyr de la charité à Auschwitz en 1941, le père Kolbe, devait donner à cette mariologie un nouveau développement, dans la ligne de Grignon de Montfort.

Elle est étrange, la manière dont la pensée de cet apôtre vendéen est venu jusqu'à nous. Il est mort, assez peu connu, en 1716. Il avait fait circuler des écrits clandestins. Ces cahiers furent retrouvés par hasard, en 1837. On les publia : ce sont le *Traité de la vraie dévotion à la Sainte-Vierge* et le *Secret de Marie*. Le secret de leur audience vient de ce qu'ils enseignent un « moyen court » pour atteindre la perfection : ils simplifient. Descartes avait simplifié, proposant dans son *Discours de la méthode* une

voie d'apparence facile pour faire le plus difficile, qui est de penser avec bon sens. On pourrait noter que les réformateurs religieux ont été de hardis simplificateurs : Moïse, saint Paul, Mahomet, François d'Assise, Wesley... Et de nos jours, Thérèse. Comme les grands artistes dans leur période ultime, ils résument, ils omettent, ils intègrent : ils simplifient. En tous les cas, ce qui est bien sûr, c'est que la lecture de Grignion de Montfort simplifia la vie de l'abbé Finet. En se « consacrant à Marie », comme Bérulle, par un vœu supplémentaire, l'abbé avait décidé de ne jamais rien refuser de ce qui lui serait demandé au nom de Marie.

De son côté et dans son grand silence, Marthe Robin s'était attachée à l'idée que Marie comme à Cana était *médiatrice* entre le Christ et les hommes. Et comme Marthe aimait les images, les icônes, elle avait souhaité avoir une image de *Marie-Médiatrice*, pour l'école de son petit village.

Or il existait alors à Lyon une certaine demoiselle Blanck qui, dans la « capitale des Gaules », se dévouait obscurément aux missions. Marthe, qui la connaissait, lui avait écrit en 1935 : « Je voudrais un tableau de la Vierge pour l'école de Châteauneuf, mais pas un de ces tableaux comme on en voit partout : je voudrais un tableau de Marie-Médiatrice de toutes les grâces. » « J'ai votre affaire, répondit Mlle Blanck. Je possède une gravure magnifique ; je vous la ferai *aquareller*. Je vous la ferai *encadrer*. Je vous la ferai *porter*. » La chère demoiselle se trompait, lorsqu'elle parlait d'une gravure « magnifique ». Ce n'était pas un *tableau*. C'était un hiéroglyphe qu'il s'agissait d'interpréter, un *symbole* au double sens de ce

mot : les traits du tableau renvoyaient à des pensées. Ce tableau, comme la « Médaille miraculeuse » de Catherine Labouré, était un résumé synthétique de la foi, à la manière du Symbole des apôtres.

La Vierge est figurée sous la forme d'une femme qui a les bras tendus. Elle est couronnée. Au-dessus de la couronne, on aperçoit une colombe dans une irradiation de lumière. La lumière baigne le sommet du tableau, représentant la Plénitude incréée. La Vierge porte un vêtement bleu. Ce long manteau s'étend sur ses épaules, descend jusqu'à ses pieds. Il laisse deviner le corps de la Vierge, qui est hors de proportion : la tête est contenue dix fois dans ce corps. La Vierge est habillée de blanc, comme une moniale le jour de sa profession. A la taille, un mince filet d'or. La robe descend jusqu'aux pieds, zébrée de plis. A la zone de lumière succède une zone d'ombre, qui représente le monde sublunaire.

La Vierge unit les deux domaines, celui de la Plénitude incréée et celui de l'univers, comme la Vierge de la rue du Bac. Les deux pieds reposent sur une sphère ; un serpent frétille, se tortille, mord au talon. Mais une tige sort des pieds de la Vierge et, tel un arbre de Jessé, monte jusqu'à son cœur. Ce cœur est une hostie. Autour de l'hémisphère terrestre, un arc-en-ciel signifie l'Alliance : la première et la dernière Alliance, l'éternelle Alliance. Quand on regarde le tableau à une certaine distance, la figure virginale et maternelle a la forme d'une croix. Il faut fermer les yeux et réfléchir pour donner une valeur sacrée à ce tableau banal. Mais la méthode de Marthe, comme je le dirai sans cesse, était d'outrepasser, d'aller jusqu'au *sens* à travers les signes. Lorsqu'elle vit le tableau, il est pro-

bable qu'elle le trouva très beau. En tous les cas, elle dit qu'il était *beau*. C'est ainsi que, le 10 février 1936, l'abbé Finet cherche sur une carte l'emplacement de Châteauneuf-de-Galaure. Il emporte le tableau. Vers onze heures, il arrive à Châteauneuf. Il va voir le curé. Il lui demande de remettre le tableau à celle dont il ignore encore le nom.

« Voulez-vous voir ma paroissienne ? demande l'abbé Faure. – Comment s'appelle-t-elle ? – Marthe Robin. – Et qui est-elle ? – Une âme d'élite. » A quoi Finet répond que, confessant plusieurs femmes lyonnaises, cette définition ne lui apprenait rien. Par curiosité autant que par lassitude, l'abbé accepte d'aller jusqu'à la maison de cette « âme d'élite », accompagné du curé. Il était onze heures et demie. La mère de Marthe faisait chauffer la soupe. L'abbé Faure entra dans la chambre de Marthe, pendant que le père ôtait le papier et les ficelles. Le curé alors vint dire que Marthe désirait que le père apportât le tableau, lui-même.

Alors, le père Finet entra pour la première fois dans cette chambre, qu'il devait visiter des milliers de fois. Marthe admira le tableau. On prit rendez-vous pour l'après-midi. Après le repas à la cure, le père Finet remonta à la ferme. La visite dura trois heures. Ce fut le moment du destin, l'instant éternel, l'étincelle, le germe des temps à venir. Le lecteur remarquera que l'intuition de Marthe était analogue à celle qui devait inspirer les Pères du concile de Vatican II, un demi-siècle plus tard.

« Pendant la première heure, raconte Finet, Marthe ne m'a parlé que de la Vierge. Elle en parlait comme d'un

être plein de mystère, avec lequel elle avait des relations d'intimité. La seconde heure fut impressionnante. Marthe, avec un ton d'autorité, comme si elle lisait dans un livre, me parla des *événements* qui devaient se dérouler dans l'histoire. Les uns étaient très graves, très durs; les autres étaient pleins d'espérance et de beauté. Elle me dit (je me le rappelle fort bien) *qu'il y aurait dans l'Eglise une Pentecôte d'amour*. Elle me dit aussi que l'Eglise allait *se rajeunir par le laïcat*. Marthe insista beaucoup sur ce terme assez nouveau de *laïcat*. Elle me répéta que le *laïcat* devait avoir un rôle capital à jouer dans l'Eglise future. Disant cela, elle était pleine d'allégresse. Elle disait que l'Eglise allait se rénover.

Parlant du laïcat, elle insistait sur l'urgence de trouver des moyens de formation pour ce laïcat. » Ces moyens, elle les définissait dans des termes que Finet recueillait sans les comprendre, bien qu'ils fussent fort simples : créer des *foyers*, des *foyers de lumière*, des *foyers de charité*, des *foyers d'amour*. Alors, le père soupira : « Mademoiselle, ce n'est pas encore fait. » Marthe ne l'écouta pas ; elle précisa : « Ce sera un laïcat consacré; ce ne sera pas un ordre religieux. Ces foyers seront dirigés par des prêtres. Ils auront un rayonnement dans le monde entier. Ils seront une réponse du Christ, après la défaite matérielle des peuples. » Le père Finet se taisait...

La seconde heure passa. A la troisième heure, Marthe se tourna vers le père. Et elle lui dit : « Monsieur l'abbé, j'ai une demande à vous faire. Cette demande n'est pas de moi ; elle vous est adressée de la part de Dieu. C'est vous, vous-même, qui devez venir ici, à Châteauneuf, pour fon-

der le premier foyer. » Le père Finet lui répondit : « Je ne puis, mademoiselle, parce que je ne suis pas du diocèse », et Marthe répondit : « Qu'est-ce que cela fait, puisque Dieu le veut ? »

Elle précisa que « Dieu demandait qu'on prêchât ici des retraites ». Non pas des retraites de trois jours, parce que « trois jours ne suffisent pas pour convertir ». Il fallait cinq jours. Ces retraites s'adresseraient à des dames et à des jeunes filles. Finet répondit : « Mais alors, mademoiselle, fera-t-on des carrefours, des échanges ? – Non, dit Marthe, *la Vierge veut le silence*. » Le père répondit : « Croyez-vous possible de garder des femmes en silence pendant cinq jours ? » Il présenta une seconde objection : « Comment faire connaître de telles retraites ? » Marthe répondit : « La Vierge s'en chargera ; vous n'aurez pas besoin de faire de réclame. – Et où fera-t-on ces retraites ? » Marthe répondit : « A l'école des filles. » Le père dit : « Il n'y a pas de lits, il n'y a pas de cuisine. Qui va faire des travaux ? – Vous. – Avec quel argent ? – Ne vous tourmentez pas. – Et quand faudra-t-il prêcher cette première retraite ? » Marthe répondit : « Le 7 septembre. »

On comprend que le père fût abasourdi. Revenu à Lyon, il interrogea Monseigneur Bornet, qui était évêque auxiliaire. L'évêque lui dit : « Si Marthe le demande, il faut accepter. » Il en parla à son directeur de conscience, un jésuite, le père Albert Valensin. Celui-ci répondit que Marthe lui rappelait Catherine de Sienne.

L'idée de Marthe était élémentaire, mais c'est l'élémentaire qui contient l'essentiel, refoulé par nos consciences.

Il s'agissait de proposer l'Évangile au monde présent. Ce ne serait pas par des batailles d'idées, ni même par des mouvements spirituels, mais en allumant des « foyers d'amour ». Et, pour que ces foyers ne fussent pas artificiels, il fallait, dans des retraites, mettre les esprits en contact avec la Vérité totale, c'est-à-dire avec un enseignement complet de la foi, qui durerait cinq jours de silence. C'est ce simple projet que Marthe avait conçu, et dont elle avait annoncé les développements avec un accent de certitude calme, comme si l'avenir était déjà du passé à ses yeux. Je n'ai pas besoin de dire que tout se passa aux dates indiquées, et que les obstacles s'évanouirent, comme par enchantement. Mais, à un autre niveau, à une plus haute altitude, ou plutôt à une plus grande profondeur, les douleurs de Marthe augmentèrent.

Dans le courant du mois de mai 1918, elle avait souffert de maux de tête violents. Son père expliquait cela en disant qu'elle s'était assise à l'ombre d'un noyer : c'était l'hypothèse d'un médecin de Saint-Vallier. Le 25 novembre de cette année (qui était celle de l'armistice) Marthe était à côté de sa mère dans sa maison. Soudain, elle tomba, dans la cuisine, sans être capable de se relever. Elle ne mangeait pas, elle ne parlait pas. Elle était paralysée des deux jambes ; elle somnolait toute la journée. Le médecin parla de poliomyélite, de méningite, de traumatisme déformant, d'encéphalite léthargique. Tantôt on l'entendait crier, tantôt elle était plongée dans le sommeil. Cet état dura une vingtaine de mois. Elle émergea du coma. Ses parents, croyant qu'elle allait mourir, lui firent donner l'extrême-onction. Elle se leva ; elle demanda d'être portée dans sa cuisine. Son père acheta un fau-

teuil, que l'on peut voir encore, près du divan où elle mourut. Dans cette cuisine, près de la fenêtre et des volets qu'on a pris soin d'entrebâiller (déjà ses yeux redoutent la caresse de la lumière), Marthe recommence à vivre.

Elle fait quelques pas avec des béquilles. Elle lit. Habile à manier les aiguilles, elle brode des bavoirs, pour acheter les médicaments qui peuvent la soulager, en particulier un peu d'aspirine. Son frère plaisante et lui dit : « Marthe, tu ne gagnes pas l'eau que tu bois. » On la mène en pèlerinage dans les sanctuaires des environs. C'est alors qu'elle entend parler de Thérèse de Lisieux (qui sera canonisée en 1925) : Marthe désire se faire carmélite. La maladie progresse, pas à pas. En 1926, Marthe ne quitte plus son lit. Elle dit avoir eu, par trois fois, une « vision » de Thérèse, qui lui donne une lumière sur sa mission. « Je crois que je ne vais pas mourir, dit-elle à ses parents. J'expérimente combien, même quand on souffre, il est doux d'aimer. Je dirai que, lorsqu'on souffre, c'est une école pour aimer davantage. Celui qui n'a pas connu la douleur ne pourra jamais pleinement goûter à la joie. »

Elle ne peut plus se déplacer. Elle mange à peine. En 1928, sa mère lui met de petits bouts d'orange dans la bouche; elle peut encore les sucer. Mais le 2 février 1929, les deux bras se paralysent à leur tour. Désormais, elle ne peut plus broder. « J'ai encore, dit-elle, gardé le dé à mon doigt une huitaine de jours, et puis j'ai dit à ma mère : " Tu sais, enlève-moi mon dé, c'est fini. " » On l'étend sur le lit qu'elle ne quittera plus. Elle en avait fixé les dimensions : « Je voudrais, écrivait-elle en 1928 (une de ses dernières lettres), que l'on mette le dossier de quarante-

cinq à cinquante centimètres, à cause de mes reins malades ; largeur, quatre-vingt-dix, ou quatre-vingts si l'on ne peut pas faire à quatre-vingt-dix, mais pas moins large, surtout, à cause de mes jambes repliées. Je voudrais aussi qu'on y mette quatre roulettes. » C'est sur ce « lit » qu'elle restera jusqu'à sa mort. A partir de cette date, elle ne mange plus. De 1928 à 1981, elle n'a absorbé que l'hostie, qu'on lui apportait une ou deux fois par semaine. Naturellement, ses parents voulaient la forcer à prendre quelque nourriture, une tasse de café, par exemple : elle la vomissait. Et son père, en pleurant, disait : « Pourtant, ma fille n'a rien fait de mal. » C'est alors qu'elle perd le sommeil. Ses bras et ses jambes la clouent sur le divan. Ses jambes sont repliées en M majuscule. Elle a un oreiller dans le dos et un coussin pour tenir ses deux genoux. Son bras droit repose sur sa poitrine; son bras gauche est allongé tout le long du corps. Elle ne peut pas bouger.

Je raconterai bientôt comment, en 1929 et 1930, elle aperçut un « dard de feu », venant de la poitrine de Jésus, qui se divisa en deux, frappant ses deux pieds et ses deux mains, tandis qu'un troisième dard la perçait au cœur. Ses parents voyaient leur fille ensanglantée. Les médecins étaient désarmés. La rumeur de l'événement se répandit. Des femmes montèrent visiter Marthe, prièrent avec elle. Le curé de la paroisse organisa quelques visites. Son père et son frère étaient las de tous ces visiteurs. « Laissez-la tranquille », disaient-ils.

En 1930, Marthe dictait cette lettre : « Voici la fin de l'année, qui s'achève dans l'union intime de mon âme avec Dieu. Mon être a subi une transformation aussi mysté-

rieuse que profonde. Mon bonheur sur mon lit d'infirmes est profond, durable, parce que divin. Quel travail ! Quelle ascension ! Et que d'agonies de volonté il m'a fallu pour mourir à moi. Jésus se fait si tendre pour une petite âme ensanglantée, prenant sur lui tout le pénible de l'épreuve en ne laissant que le mérite de le suivre sans résistance. La maladie retranche nos moyens d'action, mais elle en crée d'autres peu compris, si peu étudiés. Il y a des âmes vouées à l'action extérieure; il y en a d'autres, bien nombreuses, vouées à l'inaction. Celles-ci aussi bien que celles-là travaillent sur un champ vaste et inconnu. Tout se complète. Dieu est maître de toutes les âmes, et pour chacune maître de tous les jours. » (30 décembre 1930.) Tels étaient ses sentiments intimes. Nous ne pouvons que nous taire.

Mais nous devons contrôler, ou plutôt compléter, ce qu'elle ressent par sa conscience avec ce que constate, décrit, analyse la connaissance à laquelle les modernes avec raison attachent tant de prix : celle de la science, représentée ici par la médecine et la psychiatrie. J'ai sous les yeux le long rapport fait par les maîtres qui ont examiné Marthe : Dr Jean Dechaume, médecin psychiatre des hôpitaux de Lyon, professeur à la faculté de Médecine de Lyon ; Dr André Ricard, chirurgien des hôpitaux de Lyon.

Brusquement, le 2 février 1929, apparaît une impotence avec raideur des quatre membres. Pendant l'hiver la malade avait souffert des bras, elle avait eu des douleurs aiguës dans les jambes, puis brutalement, à la date signalée, vers midi, les bras ne peuvent plus servir et deviennent raides. Cette impotence fut assez brusque pour

qu'elle eût encore au doigt le dé avec lequel elle brodait la veille au soir. Les jambes sont extrêmement douloureuses avec l'impression qu'on les arrache, elles se replient complètement sur elles-mêmes après avoir donné l'impression d'être agitées de secousses et de mouvements de flexion involontaires.

Cet état d'impotence brusquement survenu le 2 février 1929 va rester définitif. Il est aujourd'hui ce qu'il était alors avec cependant ce fait que, depuis le mois de juin 1929, il y a quelques mouvements des phalanges des doigts, juste assez pour pouvoir faire glisser les grains d'un chapelet. Il n'y aurait eu au moment de l'apparition de l'impotence totale aucun choc émotif ni aucune disposition mentale ou psychique particulière. En 1931, fin octobre, début novembre, Mademoiselle Robin commença le vendredi à souffrir la Passion, phénomène qui s'est toujours répété depuis chaque semaine.

En même temps apparurent sur le dos des mains et des pieds des stigmates. Ils se présentèrent d'abord comme des ecchymoses bleu rougeâtre, douloureuses, et persistèrent sous cette forme pendant deux ans. Puis, sur les mains, sur les pieds et au côté gauche, tout près de la ligne médiane, s'y substituèrent des plaies douloureuses qui restaient « écorchées » sans hémorragies, sans croûtes. Ces plaies saignaient le vendredi, mais seulement le vendredi, puis elles disparurent au bout de six mois. Les stigmates prirent alors un autre caractère. Du sang apparaissait, le vendredi seulement, mais sans plaies et surtout sans stigmates permanents. Toutefois en 1934, 1935 et 1936 il arriva plusieurs fois que la Passion ne fut pas sanglante : en 1936 notamment les stigmates n'apparurent pas pendant deux mois. Depuis 1932 Mademoi-

selle Robin dit ne plus dormir. Depuis la même époque, dit-elle, elle ne mange plus. Elle éprouvait quelque temps déjà avant cette époque de très grosses difficultés à s'alimenter, elle ne pouvait presque plus avaler et vomissait à peu près tout. L'état, tel que nous venons de le décrire, resta le même pendant dix ans jusqu'en septembre 1939. A partir de cette date il subit une aggravation certaine.

Les stigmates, qui n'apparaissaient sans plaies que le vendredi, sont devenus à peu près permanents sur la tête, sur les pieds, les mains et le côté, mais toujours sans plaies. La tête, qui était restée mobile, ne peut presque plus bouger, la malade ne peut lui faire exécuter que quelques petits mouvements car, si elle la bouge, la tête perd l'équilibre et tombe sur l'épaule sans qu'elle puisse la relever. Depuis cette même époque (septembre 1939) la vision a presque complètement disparu; elle a même complètement disparu pendant longtemps, jusqu'à la fin des hostilités. Actuellement la malade ne voit pas, elle ne peut ni reconnaître, ni voir vraiment quelque chose, mais perçoit de temps en temps des impressions fugaces et douloureuses.

Les douleurs dont elle souffrait par tout le corps se sont considérablement augmentées. En février 1942 enfin, a eu lieu une poussée douloureuse prolongée hépato-vésiculaire qui a nécessité des applications prolongées de glace sur l'hypocondre droit, et s'est accompagnée d'hématurie et de pyurie ainsi que de vomissements de bile noire. Cet épisode a été violent mais il n'a pas été unique. La malade avait déjà, à maintes reprises, souffert de la zone hépatique.

Il semble que l'on puisse ainsi résumer l'évolution de la

maladie : Jusqu'en juillet 1918 Mademoiselle Robin était une jeune fille comme les autres, un peu frêle, un peu malade.

1 – Un premier épisode survint à l'âge de 16 ans, en juillet 1918, pendant la guerre, épisode caractérisé par des céphalées et des évanouissements, et au cours duquel on a parlé d'épilepsie. Cet épisode aboutit en décembre 1918 à une période fébrile avec vomissements et coma pour lequel on a pensé à une tumeur cérébrale.

2 – En janvier 1919, grosse amélioration : pendant un mois tout va bien, sans séquelles apparentes.

3 – En février 1919, nouvelle poussée avec céphalées, douleurs oculaires, ayant duré deux ans avec maximum pendant l'été 1919. Cette fois, l'on n'a pas fait de diagnostic, on a parlé de méningite. En tout cas il n'a plus été question de crises nerveuses, ni de tumeur cérébrale, ni d'épilepsie. Pendant l'acmé de la maladie, apparition d'une impotence des deux membres inférieurs et d'amaurose. Pas de troubles sphinctériens. En mai 1921 l'impotence a disparu. Récupération de la vision. Première apparition de la Sainte Vierge. La malade sort, marche. Elle peut même le 11 novembre 1921 faire 4 km à pied pour aller à la messe.

4 – En novembre 1921, nouvel épisode qui va durer six ans jusqu'en octobre 1927, période où progressivement s'installent l'impotence des membres inférieurs et des douleurs dorsales, mais parallèlement amélioration de la vision et de l'état général. Mademoiselle Robin est alors une malade au lit, mais qui travaille, s'occupe, brode admirablement. Apparaissent pendant cette période des

métrorragies sans cause décelable et sans autre manifestation hémorragique. A la fin de cette période apparaissent quelques troubles digestifs.

5 – Le 3 octobre 1927, accident grave, hématomèse et méléna, hématurie. On a parlé d'ulcère gastrique et l'on a considéré l'état comme désespéré. – Premier contact avec le démon. – L'accident passé la malade revient à l'état antérieur et en novembre 1928, nouvel accident du même ordre, mais moins grave.

6 – Le 2 février 1929, brusquement, impotence des quatre membres et apparition, sauf quelques modifications, de l'état définitif.

7 – En automne 1930 apparition des stigmates et début des souffrances hebdomadaires de la Passion. Depuis 1932, plus de sommeil, plus d'alimentation. Depuis septembre 1939, aggravation progressive de l'état général, disparition pratiquement complète de la vision, installation à peu près permanente des stigmates, sans plaies, impossibilité presque absolue de bouger la tête. Et, en février 1942, poussée hépato-vésiculaire avec urines sanglantes et vomissements bilieux.

Elle se sent totalement isolée, abandonnée de tout et de tous, spirituellement et humainement; le démon est déjà autour d'elle qui la tourmente intérieurement et extérieurement. Elle souffre de plus en plus jusqu'à la « mort » qui survient le vendredi à 15 heures (heure solaire). Puis a lieu le jugement où elle porte les péchés dont elle est chargée. Celui-ci fini (il dure deux heures) elle recommence à souffrir, puis vient la nuit du tombeau où elle

souffre quand même tout en « n'étant pas là » jusqu'au dimanche matin où à l'appel du prêtre elle « revient » et redevient humaine. Cet appel n'est pas entendu d'abord par les oreilles. Elle est rappelée par le fait de l'obéissance et ce n'est qu'ensuite que ses oreilles entendent. Elle a des apparitions de la Sainte Vierge déterminant des extases. La première apparition a eu lieu en mai 1921, sans raison apparente avons-nous dit. Elle l'a vue, comme elle l'a vue souvent depuis « avec les yeux du corps ». Pendant les extases déterminées par ces apparitions elle n'a pas le sentiment de sa position dans son lit : elle se sent simplement emportée et attirée vers l'apparition.

En octobre 1927 a eu lieu son premier contact caractérisé avec le démon, mais elle ne l'a pas vu « avec les yeux du corps ». C'était une vision « imaginaire » sous forme d'animaux mais d'animaux anormaux et monstrueux. Elle l'a vu plus tard « avec les yeux du corps » sous des apparences humaines. C'étaient alors des individus nus ou vêtus qui sont venus près de son lit et l'ont secoué, elle-même a été giflée, secouée, frappée, violemment jetée à droite ou à gauche. Actuellement elle ne voit plus le démon avec les « yeux du corps », c'est quelque chose qui reste intellectuel.

Enfin Mademoiselle Robin nous a donné quelques détails sur la communion quand elle la reçoit. Elle n'avale pas l'hostie que l'on pose sur sa langue. Lorsqu'elle l'a sur la langue (parfois elle ne touche même pas la langue) elle voudrait la garder dans la bouche, mais elle ne le peut pas. L'hostie est absorbée sans qu'elle l'avale (elle ne peut du reste effectuer le mouvement de déglutition). C'est « comme un être vivant qui entre en elle », dit-elle.

Dans le *Mémorial* où Pascal avait consigné son extase du 21 novembre 1654 (et qu'il gardait, cousu, recousu, dans son pourpoint), il est écrit : *Renonciation totale et douce*. Il faut peser tous les mots : l'adjectif « totale », spécialement. Car il existe deux manières pour une partie de s'unir au Tout, l'une confuse et partielle, l'autre *totale*. Selon la première manière la partie s'unit à une autre partie du Tout : ainsi l'esprit s'unit au corps ; l'individu s'unit à son groupe, de plus en plus étendu : famille, nation, humanité.

Mais on peut concevoir (et il me semble que c'était l'idée mystique de Spinoza) que la partie se mette directement en relation avec le Tout, comme si le point au lieu de suivre le tracé du cercle, allait, selon le rayon, droit au centre. Alors l'union est directe, l'union est totale, l'union est immédiate. Et Pascal constate que cette renonciation, sans doute parce qu'elle est *totale*, est une renonciation, *douce*. Ces mots elliptiques de Pascal me revenaient en mémoire, lorsque je me rappelais Marthe. Il me semblait comprendre sa méthode.

Si un être se donne tout au Tout, par voie de conséquence, il est « tout à tous ». J'expose dans le prochain chapitre ce trait de Marthe de s'adapter sans effort, sans délai à chaque problème, à chaque interlocuteur. C'est le conseil de toutes les Sagesse, qu'elles soient orientales ou occidentales, de toutes les philosophies profondes : toutes elles disent : « Sois tout au Tout. »

Mais peut-être, entre toutes les expressions de cette relation de la partie au Tout, Marthe eût préféré celle de Ma-

lebranche : « Le Christ est en toutes choses le Tout de toutes les parties. »

V

UNE FEMME DANS SA MAISON

J'ai défini Marthe : *une femme qui recevait dans sa maison*. Mais comment définir cette maison ? Cellule d'un carmel, navette spatiale immobile, salle de réanimation, maison des champs, ferme, hutte, grotte, caverne, sanctuaire, chaumière ?

Avant de pénétrer dans la *chambre noire*, profonde, inodore, mystérieuse, il avait fallu longuement attendre dans une salle semblable à tous les âtres, dans toutes les campagnes d'Occident où la famille se rassemble autour du feu, cette invention de la préhistoire : ce feu, ce *foyer* d'où tout part, où tout revient et qui va jouer dans l'imagination de Marthe un si grand rôle. L'âtre en 1985 n'a pas changé.

Déjà, au temps où Marthe vivait, les meubles avaient l'immobilité morne, endeuillée, ironique, qu'ont les choses dans les musées. Une haute horloge, dont on voyait osciller le battant, scandait la fuite du temps, plus lente, semblait-il qu'à Paris. *Trois mille six cents fois par heure, la Seconde Chuchote : Souviens-toi. – Rapide avec sa voix D'insecte, Maintenant dit : Je suis Autrefois.* (Baude-laire.)

Sommeillant sur une chaise de paille, l'inévitable chat pensait. A la place de l'âtre il y avait un fourneau d'un noir luisant, solide, prosaïque, fonctionnel et banal. Il y avait une très longue table, rectangulaire, entourée de bancs, où j'imaginai les moissonneurs lourds de fatigue, prenant en silence le repas du soir, dont Marthe entendait les bruits. Il fallait donc attendre. Je me souvenais du temps où ma mère m'emmenait, pour la gorge ou les dents, chez le spécialiste, et où l'on « attendait » avec des personnes inconnues, auxquelles il était interdit de parler.

Le visiteur précédent sortait, ébloui par la lumière, baissant les yeux comme un voleur qui se croit surpris et qui emporte son trésor. Marthe vivait dans la nuit perpétuelle : elle ne pouvait supporter le moindre rayon. Lorsqu'on entrait soudain dans sa catacombe, on était aveuglé par les ténèbres. Il m'arrivait de penser aux tableaux de Georges de La Tour qui a peint si volontiers une femme émergeant des ténèbres, comme Irène ou Marie-Madeleine. Mais La Tour plaçait quelque part une source de lumière, une flamme. A tâtons, on avançait jusqu'à une chaise de paille placée près du lit sur la droite, assez loin du visage. Alors se discernait la forme du corps : il était brisé, formant un M majuscule. Plus tard, dans un rapport médical, j'ai lu ces précisions : « Le sujet est étendu sur le dos dans un petit lit dont la longueur intérieure est d'un mètre dix. Elle est couchée, la tête et les épaules légèrement relevées par un oreiller, la tête un peu penchée à gauche. Les cuisses sont très légèrement fléchies sur le bassin, en légère adduction, si bien que les genoux, qui sont au contact l'un de l'autre et appuyés sur un coussin, sont à la hauteur de la tête. Les jambes sont en flexion, la

face postérieure des mollets contre la face postérieure de la cuisse gauche, les pieds reposant sur leur bord droit sur le lit. La position est telle que la longueur totale du corps étendu se mesure de la tête aux genoux, et non de la tête aux pieds. »

On parlait dans la ténèbre, sans pouvoir contempler le visage, sans interpréter la parole par l'éclat changeant des prunelles ou le tremblement presque imperceptible des lèvres. Autrement dit, Marthe était tout entière, seulement, uniquement *une voix*. Elle se révélait seulement par la voix, cette voix qui fut pour l'homme des cavernes le premier langage. Et Dieu lui-même avait parlé à Adam, avant de se faire voir dans le jardin d'Eden. Et la Création commença par la seule parole.

S'il m'était permis de traduire les sons par des couleurs, je dirais que la voix que je vais tenter de décrire ressemblait à un bouquet de fleurs où l'on aurait mis ces tulipiers qu'enfant Marthe préférait aux autres fleurs, et aussi quelques œillets, quelques jasmins, quelques roses, surtout ces fleurs qu'on appelle justement des « pensées » et qui sont du velours végétal.

Pendant vingt-cinq ans, Marthe ne fut pour moi qu'un murmure, une voix : *une voix dans la nuit*. Voix surprenante de souplesse, de variété, de tendresse latente, de douceur et de vigueur. Voix mélodieuse. Voix changeante. Voix timide et pure pour commencer l'entretien; voix presque enfantine, comme d'une toute jeune fille. Voix gamine, parfois espiègle. Voix discrète, voix toujours très affectueuse. Au début, cette voix ressemblait à un oiseau qui prendrait son vol, à une première confidence

d'amour, à une toute petite source. Cette voix que j'écoutais, (comme on isole dans un concert la seule flûte) était accentuée, ponctuée, tantôt par de petits sons aigus, tantôt par des accents très graves. Voix toujours claire et transparente. Voix basse, mais jamais chuchotante. Voix nette et qui n'hésitait pas, même dans ses lenteurs. Mais soudain, et sans crier gare, cette voix chétive prenait du volume : elle devenait forte, capable de remplir toute la chambre, comme si Marthe avait prêché la croisade. Alors, c'était une voix ferme, volumineuse, pythique. C'est alors qu'elle donnait un conseil jugé par elle important, qu'elle fixait un axe de route, qu'elle disait sa pitié, son espérance, avec une autorité sans réplique. Il semblait que la petite Marthe était devenue une autre qu'elle-même, qu'elle était habitée par une seconde Marthe, inspirée celle-là.

Bien des visiteurs ont été frappés par ce changement du registre de sa voix, par ses accents de blâme, d'indignation, qui succédaient à un murmure gentil, presque enfantin. Alors, elle répondait du tac au tac, comme un archer qui lance sa flèche. Puis elle revenait à sa voix première, gentille, douce et confidentielle. Il arrivait souvent qu'elle s'interrompait ; elle avait peur de ne pas trouver le mot le plus juste. Elle me disait : « Aidez-moi ! Comment dire... ? » Sous cette voix l'on devinait peu à peu, dans le noir de sa chambre, une face exténuée, lunaire. Mais j'imaginai une jeune paysanne vigoureuse. Je songeais à Nietzsche, qui désirait que dans toutes nos paroles « la gravité et l'enjouement se donnent tendrement la main ».

Cette fille des champs, qui ne pouvait ni se mouvoir, ni

mastiquer, ni déglutir, on aurait dit qu'elle se nourrissait des mots de notre vieille langue, qu'elle brisait leur coquille, qu'elle suçait leurs racines, qu'elle les mâchait, qu'elle les savourait. Je me souviendrai toujours de sa manière de prononcer un des mots les plus banals : celui de *prendre* (qui résumait sa mystique).

A ce mot vide, désaffecté, elle réinfusait sa rudesse, son chant de triomphe. *Prendre* pour elle voulait dire s'emparer, serrer, étreindre. « Tu m'as *pris* par la main dans cet enfer moderne », disait Aragon. *Prendre* signifiait : « Je me mets à votre place, je prends votre désespoir, je le fais mien. Je vous en décharge. Votre dette, je vais la payer à votre place. Ce que vous souffrez, je vais le souffrir aussi. » Je dirai bientôt comme elle se plaçait dans la position d'une suppliante. Et cela avec gentillesse, comme si elle avait dit à une femme partant au marché : « Soyez sans crainte, je vais *prendre* vos enfants. » J'ai appris jadis que, dans les langues aryennes, la sensation et l'idée ne sont pas désignées par les mêmes mots, et qu'il n'en était pas de même en hébreu. Marthe ne savait pas l'hébreu, mais elle était concrète : lorsqu'elle prononçait un mot, elle semblait le mouiller de ses lèvres. Comment faire entendre cela par ma seule écriture ?

Tous ceux qui ont visité Marthe reconnaîtront sa manière de prononcer certains mots familiers : celui de *communion*, de *consommation*, de *bonheur* ou, dans le registre inverse, de *massacre*, de *ramassis*, d'*arsenal*, de *dégringolade*. Le mot de deux syllabes inséparables qu'elle prononçait avec une tendresse, une vigueur, une insistance extrêmes, comme Jeanne d'Arc sur son bûcher, c'était JÉ-SUS.

Le Dr Couchoud, on s'en souvient, m'avait dit : « Je vais vous définir Marthe : c'est un cerveau », et Marthe lui répondait : « Est-ce que je ne suis pas plutôt un cœur ? » Le cerveau et le cœur sont-ils séparés ? Jadis on pensait que le siège de la vie était dans le foie ; on sait maintenant que le cœur est un muscle creux qui ne sert qu'à souffler. Marthe ne savait pas qu'elle sentait, qu'elle souffrait par son seul cerveau, par sa seule matière grise, centre des synapses. Et ce que j'admirais en elle, c'était justement ce cerveau qui ne dormait jamais, qui était si organisé ; capable de se concentrer et de se détendre, de s'adapter aux synthèses comme aux plus petits détails.

J'étais surpris de la rapidité avec laquelle, sans effort apparent, Marthe s'accommodait aux problèmes si différents des personnes qui venaient pour lui demander conseil : des hommes chargés de responsabilités dans l'Église ou dans l'État, des prêtres, des ouvriers, des patrons, des riches et des pauvres – surtout des pauvres –, des personnes aux prises avec l'insoluble, des êtres marqués par la détresse, tentés par le suicide, ou esclaves d'un vice. Elle a connu et reçu l'éventail des difficultés humaines. Et chaque fois qu'elle recevait, c'était pour donner des solutions par des paroles très simples. Ma femme Marie-Louise me disait justement : « Ailleurs, il n'y a que des problèmes. Chez elle il n'y a que des solutions. – Pourquoi donc ? lui demandais-je. – Parce qu'elle se met à la fois au centre du ciel et au centre de la terre, qu'elle fait coïncider ces deux centres. » Telle était en effet l'impression qu'elle donnait. J'ai toujours été surpris de son talent pour lancer sa flèche, vous percer au cœur. Derrière ce qu'on avait maladroitement cherché à exprimer, elle se portait d'emblée à ce qu'on n'exprimait pas, soit

par impuissance, soit par crainte : ce refoulé qui était l'essentiel. De ce qu'on lui disait, de ce buisson d'épines qu'elle appelait le « ramassis » ou les « bricoles » et qu'elle balayait, elle dégageait l'inexprimable. Elle donnait la solution.

Il m'est arrivé de lui soumettre quelques cas de conscience. Qui n'a connu de ces moments anxieux où il faut se décider à travers les ombres pour un choix qui étendra longuement ses effets ? L'existence a de ces Rubicons, où les plus décidés hésitent, comme avait hésité César, tirant au sort, consultant les aruspices. Dans plusieurs circonstances Marthe a été pour plusieurs cette pythie.

Un jour, j'avais pris une solution raisonnable, selon la prudence. Ma nature, qui n'aime pas le risque, qui volontiers colore de sagesse sa paresse native, était satisfaite. J'avais choisi selon l'avis des sages la solution toujours tentante pour les chefs et qui consiste à ne rien faire et à se reposer sur la providence. Marthe écouta l'exposé de ces justes raisons de ne rien faire. Aussitôt, du tac au tac, sans réflexion, elle me donna un avis tout contraire. Elle me montra l'autre voie : la hardiesse, le risque, le tout pour le tout, comme si elle avait dans l'esprit cette loi de l'évolution des espèces, que les plus grands succès sont du côté des plus grands risques. Le conseil de Marthe, derrière mes velléités, retrouvait ma volonté profonde. Lorsque je réfléchis avec ma seule intelligence, je ne me décide jamais, je balance. Il faut cesser de délibérer, obéir à une nécessité qui ne se distingue pas de nous-même. Je me souviens d'avoir un jour agité avec Jean XXIII ce problème des choix. Il me disait : « Voyez cet observatoire

(on était à Castel Gandolfo) : là des jésuites astronomes calculent. Moi j'imité Abraham : je me lance dans la nuit. C'est ainsi que j'ai fait pour le Concile. »

Marthe quand elle vous prenait pour cible lançait sa flèche au vrai cœur du problème, qui était aussi le cœur de vous-même. Et cela ne veut pas dire qu'elle conseillait forcément le plus dur, comme si la crainte était le signe du devoir. Il m'est arrivé de l'entendre donner des avis étonnants de facilité, presque de laxisme. Elle me conseillait de fermer ma porte, de me faire « porter malade ». Elle veillait, en paysanne, sur les détails de santé. Elle savait la valeur d'un sou, le poids d'une nuit sans sommeil, la saveur d'une tasse de café, la nouveauté d'une plaisanterie, le charme d'une anecdote, la nécessité des choses superflues.

Elle se promenait sur cette échelle de Jacob qu'il faut monter ou descendre sans cesse pour être à la fois dans ce monde et hors de ce monde, attentif et distrait. Lorsque je regarde le fruit de ses conseils, toujours simples et toujours surprenants, parfois prophétiques, je me dis qu'elle avait parlé avec bon sens, mais que le bon sens est la chose du monde, chez les gens raisonnables, la moins partagée. Souvent elle se taisait. Mais son silence, son exemple, son sacrifice avaient plus de force que tous les conseils. Comment devant elle pouvait-on se plaindre ? On me dira que cette faculté d'adaptation immédiate est le propre du grand médecin, du bon confesseur. Mais le médecin prend le pouls, s'informe, hésite. Le confesseur, s'il n'est pas un curé d'Ars, demeure dans la généralité. L'accoucheur annonce un garçon et marque *fille* sur son calepin, de sorte qu'il ne se trompe pas dans ses prophé-

ties. Chez notre amie, le don était à l'état pur. Sans arrêt, sans discontinuité. Et pourtant ce cerveau surmené gardait le sourire.

« Elle pensait à tout : elle étendait au loin un réseau de sympathie. Pas un talent, pas une vertu qu'elle n'aimât à connaître, à mettre en lumière, à marquer au coin d'un petit signe qui était le sien. Elle était à la recherche des plus souffrants. C'était le caractère de cette âme si multiple d'être à la fois universelle et très particulière, de ne rien exclure, d'attirer et d'avoir pourtant le choix. » J'arrête cette citation qui surprendra le lecteur, quand il saura qu'elle est tirée d'un texte de Sainte-Beuve sur Madame Récamier. Elle s'applique à toute femme du monde, sachant « recevoir ».

Et Marthe, ai-je dit, était essentiellement cela : une femme hors-du-monde qui *recevait* dans sa maison. Marthe ne tenait pas salon, puisqu'on ne pouvait être reçu qu'à la queue leu leu et un par un. Mais, dans l'enclos ténébreux où elle recevait, on sentait la présence de personnes différentes, qui étaient venues avant vous, qui avaient déposé leurs gémissements. On savait bien qu'avec ces personnes, si elles avaient été là, si Marthe avait pu établir, comme les femmes du monde, un lien de conversation entre insulaires, il y aurait eu une société parfaite ; je dirais même qu'il y aurait eu ce qu'on appelle « la société », et qui n'est jamais présente en ce monde. Causer avec Marthe, c'était sentir surgir en soi-même l'être parent d'elle-même que l'on portait en soi. Appelons cet être notre « essence ». Elle réveillait en chacun son *essence*. Sans le vouloir, elle rapprochait chacun de la source de cette essence. Et, comme les secrets indicibles

de chacun montent vers cette Source unique, elle faisait saisir la convergence de nos destinées. On se sentait dans la chambre noire uni à soi-même, uni aux autres, uni à Dieu. Je songeais à cette pensée de Spinoza : qu'on est d'autant plus uni à Dieu qu'on imagine un plus grand nombre d'âmes unies à Dieu par le même lien d'amour.

Ayant cessé d'exercer l'amour-propre, elle était naturellement présente à tous et à tout. Parfois, comme Catherine Emmerich, elle disait qu'elle « voyageait » : c'étaient des voyages imaginaires, sans doute ? Ce qui est sûr, c'est qu'elle donnait l'impression d'avoir beaucoup voyagé : si on lui parlait de la Russie ou de l'Amérique, il semblait qu'elle les avait survolées, qu'elle en était revenue. De même pour les événements passés : ainsi les conversations anciennes, dont elle vous citait de petits détails bien oubliés de vous. Et je dirai comment elle avait des vues parfois confuses, parfois très précises, sur l'avenir d'une destinée, d'une nation. Ce mot banal de « présence » avait en elle sa plénitude de sens. Elle était, quoique mourante et solitaire, présente à tous et à tout, et d'autant plus qu'elle était, par son corps évanoui, absente de tout et de tous.

J'ai dit qu'elle était enjouée plutôt que joyeuse, qu'elle plaisantait, qu'elle avait bien de l'humour. J'ai fait entendre sa voix grêle et grave, son chant d'oiseau, sa mélodie. Il faudrait ajouter qu'il y avait dans sa manière l'essence indéfinissable de la poésie. Qu'est-ce que la poésie, hors de tous les poèmes ? Une plongée soudaine, douce ou mélancolique, dans ce qui fait le mystère d'une chose, d'un paysage, d'une aventure, d'une destinée. Et on a remarqué qu'une ruine, une colonne brisée dans le ciel

bleu, une vie interrompue, une phrase inachevée ont plus de poésie immanente qu'un achèvement. Et la douleur plus que la joie. C'est pourquoi l'élégie est tentante. Et il a été dit aussi que la poésie n'était pas liée à la masse, à la quantité. Parfois, un changement infime de syllabe, un flocon de neige, un e muet peuvent rendre un mot aussitôt poétique, comme un silence ou un sourire dans un visage. Un rien peut tout. Le lecteur a compris qu'un seul mot de Marthe pouvait changer un destin.

Les jours de Marthe Robin se sont écoulés en silence dans un paysage qu'a contemplé longuement un poète : Stéphane Mallarmé, qui habita Tain et Tour-non avant de monter « rue de Rome ». A Mallarmé, je suis sûr que Marthe aurait préféré Lamartine. J'imagine un instant que Mallarmé et Lamartine, étant allés voir Marthe comme une pythie, se rencontrent chez elle. Je les vois assis dans ce cachot, l'un à la tête du lit et l'autre à ses pieds, comme les deux anges de la Résurrection.

Lamartine et Mallarmé se disputent sur la nature de la poésie, l'un affirmant que le langage poétique doit chercher la plus parfaite transparence, l'autre soutenant qu'il faut que chaque mot soit opaque. Marthe les entend, elle essaie de les concilier. Elle leur cite un mot de l'Évangile : *Il y a plusieurs demeures*. Ou encore, elle leur rappelle ce qu'elle avait dit à Paul-Louis Couchoud au sujet de Pascal : « Vous ne *la* cherchiez pas (la poésie), si *elle* ne vous avait déjà trouvé. » Il n'aurait pas été difficile de faire entendre à ces deux poètes que la poésie est voisine de la mystique, puisque le but dernier d'un poète est de vous introduire dans un univers présent à l'intérieur de cet univers-ci et dont il est la retombée.

Un autre mot qui me vient à l'esprit lorsque j'essaie de dessiner ce visage est celui de délicatesse. Est « délicat » dit le dictionnaire, ce qui est tendre, ce qui est faible, ce qui est frêle. Lorsqu'elle était jeune, Marthe excellait dans les travaux de broderie. Elle était faite pour manier fuseau, navette, aiguille, avec l'application fine que Vermeer de Delft donne à *la Dentellière*. Elle aimait ce qui était ajouré, miniaturé, dépouillé. Comme beaucoup de personnes malades ou handicapées, elle était attirée par les faiblesses parentes de sa faiblesse. L'être délicat se représente l'autre comme vulnérable, influençable et froissable, capable d'être déconcerté pour un souffle.

Cette délicatesse aurait pu être anesthésiée par la douleur, dont on sait qu'elle nous rend insensibles à la douleur d'autrui. Elle qui ne prenait pas de nourriture s'intéressait aux saveurs, à toutes les particularités d'un repas. Quand une amie revenait de voyage, elle lui demandait : « Qu'as-tu mangé ? Raconte-moi le menu. » Elle craignait que son visiteur eût faim ou froid, qu'il ne fût pas à son aise; il était drôle de l'entendre parler des plats qu'elle aimait et qu'elle ne pouvait manger. L'odeur du chocolat, disait-elle, lui donnait la nausée. Comme je lui confiais que je n'avais pas d'appétit, elle répondait : « Vous n'avez qu'à supposer que ce n'est pas vous qui mangez, mais que c'est moi qui mange à votre place », ce qui était plein d'ironie dans sa bouche.

J'ai dit qu'elle donnait rarement des conseils particuliers, des réponses nettes, et qu'on sortait souvent de sa chambre irrité de son silence, et c'était sans doute par délicatesse ; elle proposait toujours les solutions entre pa-

renthèses : « Est-ce que vous ne pourriez pas... ? N'y aurait-il pas moyen de... ? Peut-être pourrait-on... ? » Et elle, si peu loquace sur elle-même, avait reçu au plus haut degré ce pouvoir de sentir, assez différent du « cœur » et du pouvoir d'aimer et qui n'a de nom propre dans aucune langue. Elle me disait : « Je remercie Dieu de m'avoir faite sensible. » Voici par exemple les lignes qu'elle avait dictées pour une amie : « Entendez au fond de votre cœur votre petite Marthe qui vous aime et s'unit à vous dans l'amour du Père, du Fils et du Saint-Esprit en notre maman chérie. Elle vous embrasse autant de fois qu'il y a d'étoiles dans les cieux et de petites pâquerettes dans les prés qui ouvrent leurs petites corolles au cœur d'or sous la fenêtre de votre petite amie. »

Où puisait-elle cette sensibilité ? Sans doute dans ce mouvement du sang, le seul tourbillon qui ne cessait de couler en elle, et dont elle percevait mieux que nous le flux et le reflux ? J'avais été frappé de son intelligence du péché. Sur ce sujet jadis interdit, désormais prostitué, qu'est la sexualité, dans ses formes normales ou aberrantes, je l'interrogeais : « Qui a l'expérience du sexe : le libertin ou l'ascète, Pascal ou Don Juan ? » Simone Weil a écrit que seule la pureté a le pouvoir de comprendre la souillure. Parlant de cela avec Marthe qui recevait les « pécheurs » avec une extrême sympathie, j'ai mieux compris qu'il y a deux façons de connaître : l'expérience au sens vulgaire, et l'acte de pensée et d'amour par lequel on saisit l'essence. Dans la confidence d'une prostituée, Marthe *prenait sur elle* la sanction, la douleur immanentes à la faute. Elle *connaissait* la faute mieux que le fautif. Elle qui avait parcouru en tout sens l'univers de la tentation; qui en connaissait les frissons (notamment ceux du

désespoir), elle qui me disait qu'il ne faut pas mettre des poisons sur la table de ceux qui souffrent trop ; elle qui avait été tentée par le suicide ; elle qui, chaque semaine, pouvait se dire : aurai-je encore la force ? avait l'expérience de la faiblesse.

Je m'aperçois qu'en parlant de la poésie j'ai failli oublier l'essentiel. J'ai laissé entendre que la poésie était lumineuse. Mais la poésie la plus profonde, comme on le voit chez les Grecs dans les Tragiques, chez les Hébreux dans le Livre de Job, ne serait pas parfaite si elle n'explorait pas le royaume des Ténèbres, le monde infernal, les champs de la misère et de la damnation, dont toute notre culture apprend à détourner les yeux. Victor Hugo a eu le courage de parler des *Misérables* : il a été peu suivi. Existe pourtant le « Soleil de Satan ». Marthe n'avait pas lu Bernanos ni Dante, mais elle eût reconnu des frères dans ces poètes qui ont exploré les ténèbres, avec cette différence qu'eux parlaient de ce qu'ils ignoraient, et qu'elle parlait de ce qu'elle savait.

Lorsqu'on fera l'histoire de ce siècle aux deux guerres immenses et où l'horreur est en croissance, on remarquera son caractère tragique, en même temps que son inconscience du tragique. Il paraîtra étrange qu'à l'heure où une grande partie de l'humanité est sous-alimentée, où une menace de destruction pèse non plus sur des nations affrontées l'une à l'autre mais sur la totalité de l'espèce humaine (où les morts dans un nouveau conflit se compteraient par centaines de millions) soit aussi l'époque où l'on parle d'accroître la consommation, le confort ; où sur les écrans défilent des images de fête ; où tout semble se préparer pour le bonheur. Alors que le tragique est pré-

sent à nos portes plus que jamais il n'a été sur la terre, plus que jamais nous en détournons les yeux. A tel point que, en lisant l'Évangile, nous sautons les passages où le tragique est rappelé avec insistance, l'Évangile de la fin des temps, l'Évangile du Jugement éternel.

Dans la conversation, on parlait de rien et de tout : des peines inhérentes au travail de la terre; de l'élevage, de la vente du veau ; du retard du printemps, de la grêle ; plus souvent encore des maladies, des visites au médecin, des recettes paysannes; surtout des cas désespérés ; elle écoutait et donnait espoir. Avec les grands de ce monde, il s'agissait de petite et de haute politique; avec les prêtres et les religieux, des cas de conscience ; avec les évêques, de l'Église. Elle recevait un analphabète comme un prince.

Tout était secret. Mais on me permettra peut-être quelques indiscretions, où pourront s'exercer plus tard, comme pour les *Caractères* de La Bruyère, ceux qui cherchent les sous-entendus, les clés. Je lui parlais inévitablement de mes collègues. Oserai-je dire qu'elle avait une préférence pour Jean-Paul Sartre ? Elle exigeait des détails sur « Madame Simone de Beauvoir », dont je ne savais rien, si ce n'est ce qu'elle a raconté elle-même dans ses livres. De celle-ci, elle me disait : « Je prie pour elle, car elle n'a pas achevé son œuvre. » De sa petite voix d'oiseau, elle prononçait les syllabes chantantes de « Merleau-Ponty », et elle me disait aussi : « Mais il n'achèvera pas. » Que voulait-elle signifier ? Je ne sais. Elle s'intéressait aux épouses, aux filles des hommes connus. Elle qui savait ce qu'était la souffrance m'interrogeait sur Anne de Gaulle, dont elle avait deviné qu'elle était l'ange

douloureux du Général : « Ils se sont rejoints », disait-elle. En ces jugements, son point de vue était celui de l'éternité, et non de l'éphémère. Elle situait les responsables dans le mystère du mal, de la douleur et de la rédemption.

Mais elle ne parlait pas de ces choses insondables comme nous en parlons, puisque nous ne nous sentons pas directement concernés par le salut des autres, que nous pouvons nous en laver les mains. Le salut d'autrui concernait sa propre existence. Le conflit du bien et du mal n'était pas pour elle, comme il est pour nous, un spectacle. C'était une bataille où elle était exposée en première ligne. Et, comme je l'ai dit et comme elle le pensait : où elle était peut-être engagée elle seule, s'offrant seule pour l'expiation. D'un homme d'État de premier plan, elle me disait parfois (ce qui me paraissait présomptueux) : « Je le désapprouve hautement. » D'un ministre en exercice, elle me disait : « N'ayez crainte, il s'évanouira », ce qui ne me paraissait pas exiger d'elle un don de prophétie, puisque la politique est le lieu des évanouissements. D'un autre ministre elle me disait : « On en a assez. » D'un autre : « Il n'a pas encore changé son entourage. » D'un autre : « Il est partagé ; tantôt il dit oui, tantôt il dit non. » D'un homme d'Église : « Il fait trop de diplomatie. Regardez saint Pierre : avec la servante il a fait de la diplomatie. Et on ne peut pas dire que ça lui ait tellement réussi. » Sur un personnage de notre temps qui fut très aimé et très contesté, j'ai recueilli ce jugement qui résume sa méthode souveraine et sublime : « Il ne m'a jamais fait souffrir devant Dieu. » Je connais un cas singulier où elle s'était mêlée de stratégie. Avant le 10 mai 1940, elle avait fait savoir à un ministre catholique du cabinet Reynaud,

M. Champetier de Ribes, que, si Hitler s'avisait comme en 1914 de « passer par la Belgique » il serait imprudent « d'entrer en Belgique ». Qu'il fallait attendre les chars allemands à notre frontière. Idée paysanne, idée terrienne, et qui était silencieusement partagée par le peuple.

Le plus grand critique militaire de ce temps, Liddell Hart, a fait le même reproche au général Gamelin. J'ai souvent remarqué que la faculté prophétique est plus simple qu'on n'imagine ; elle consiste souvent (comme le faisait Jérémie en son temps) à laisser parler en soi le bon sens. Mais il suffit de lire l'histoire des guerres pour constater que le bon sens et la stratégie ne s'accordent pas aisément.

Dans les conversations de ce monde, j'ai rencontré des esprits très fins qui par des allusions, des réticences, des mots « d'esprit » exécutent gentiment le prochain absent. J'en ai connu d'autres qui dévaluaient la louange en la répandant uniformément sur tous. Comme il est difficile d'obtenir dans ces paroles prononcées sur les autres la mesure et l'équité ! Comme il est rare, pour parler avec Nietzsche, de poser l'accord fondamental et non la note discordante éphémère ! Ces expériences m'ont aidé à mieux entendre ce que Marthe avait de propre dans les entretiens, qui étaient son travail quotidien, son métier. Elle parlait des uns et des autres, des présents et des absents, des grands ou des petits, avec mesure, avec noblesse, avec la prudence paysanne, mais aussi avec autorité. J'étais surpris de ce ton d'autorité dans certains jugements sans appel : « Je le désapprouve. » « Il a tort. » Mais, quand elle murmurait d'une voix très douce une parole péremptoire, le jugement était enveloppé d'indul-

gence. J'aurais été heureux de me savoir critiqué par elle, parce que je devinais qu'au même moment, je serais baisé au front, consolé et sauvé. Il m'arrivait de lui citer des « mystiques » actuellement vivantes, et dont j'avais entendu parler. Elle ne faisait aucun commentaire. J'avais déjà remarqué qu'il ne convient pas de parler de Turenne à Condé : les lions se saluent de la crinière. Gentiment Marthe semblait dire : « Est-ce que je ne vous suffis pas ? » Elle pensait que chacun devait creuser son sillon seul, sans regard sur le voisin.

Que de fois, dans sa noire cellule, je pensai à Marcel Proust, me récitant la phrase que je savais par cœur, parce qu'elle m'avait consolé en captivité : « Quand j'étais tout enfant, le sort d'aucun personnage de l'Histoire sainte ne me paraissait aussi misérable que celui de Noé, à cause du déluge qui le tint enfermé dans l'Arche pendant quarante jours. Plus tard je fus souvent malade et, pendant de longs jours, je dus rester aussi dans l'Arche. Je compris alors que jamais Noé ne put si bien voir le monde que de l'Arche, malgré qu'elle fût close et qu'il fût nuit sur la terre. »

VI

ENTRETIEN SUR DIVERSES QUESTIONS

« Qu'on ne s'imagine pas Platon et Aristote avec de grandes robes de pédants. C'étaient des gens honnêtes et comme les autres, riant avec leurs amis. » (Pascal.)

Il est probable que les livres de l'an 2000 contiendront des minicassettes qui feront entendre la voix de leurs auteurs : ce sera une résurrection. Comme on aimerait entendre les inflexions de la voix de Jésus dans le Sermon sur la montagne ou le Discours après la Cène ! Les signes muets gravés dans le roc, inscrits sur le papier donnent à la pensée une perfection fausse. Et ce portrait de Marthe serait infidèle si je ne tentais pas de vous faire entendre le son de sa voix chantante, ou plutôt sa manière de causer avec le visiteur invisible. Après l'avoir entendue sans la voir, je prenais un pinceau, j'essayais de reproduire son visage blême, sa forme évanouie. Je notais ses paroles, les saillies, les formules (les silences soudains, les petits sourires), les allées et venues, les détours de cette conversation, où s'entrelaçaient tendrement le familier et le sublime. Je me récitais ces vers de Hugo :

*Soyez comme l'oiseau posé pour un instant
Sur des rameaux trop frêles,
Qui sent ployer la branche et qui chante pourtant,*

Sachant qu'il a des ailes.

Elle passait d'un sujet à un autre, de branche en branche. L'entretien de cinq quarts d'heure rattachait la terre au ciel. Job avait écrit : « Une parole est arrivée jusqu'à moi. Mon oreille en a recueilli des sons légers. J'entendais une voix qui doucement murmurait. »

MOI

Alors, Marthe, comment vous portez-vous ce matin ? Vous ne mangez pas. Vous ne buvez pas. Vous ne dormez pas. Quelle drôle de vie !

ELLE

J'aimerais bien pouvoir manger, pouvoir boire un peu. Je compense en imaginant des menus.

MOI

Nous faisions cela en captivité.

ELLE

Justement cette semaine, savez-vous ce que j'ai fait ? J'ai préparé des colis pour des prisonniers, pas des prisonniers de guerre ; des condamnés. J'ai peur que l'un d'eux ne soit exécuté... Eh bien, les choses que je mettais dans les paquets de mes prisonniers, je m'imaginais les manger avec eux. Mais vous, qu'avez-vous mangé hier au soir, mangé ce matin ? Qu'y avait-il à midi ?

MOI

Je n'y fais guère attention.

ELLE

Vous avez tort. Les odeurs, les parfums, je m'en souviens. J'ai toujours aimé le café. Le chocolat, je le trouve fade.

MOI

Savez-vous, Marthe, que lorsque je raconte à un collègue que vous ne mangez pas, que vous ne buvez pas, il me répond que cela n'est pas possible; que certainement vous vous glissez la nuit dans votre garde-manger pour prendre un peu de fromage, ou pour boire un peu d'eau.

ELLE

Votre ami n'a pas tort. Je n'attache pas d'importance à ces jeûnes, auxquels *Jésus* m'a soumise. Je suis dans ma ferme, j'habite la maison de mon père; j'ai mes vaches. Si je pouvais boire du lait de mes vaches, je ne m'en priverais pas.

Mais si nous parlions d'autre chose. Vous étiez cette année au Concile. Racontez-moi un peu ce qui s'y fait. Si vous saviez comme je prie pour les évêques et pour le pape ! Je m'offre sans cesse pour ce Concile. J'ai peur que la foi soit en train de baisser dans le monde.

MOI

Vous savez que le blé se mélange à l'ivraie, qu'il n'y a pas d'accouchement sans douleurs. Le Concile obéit à cette loi. Lorsqu'on est mêlé à des discussions, à ce va-et-vient, quand on voit le grouillement des évêques à l'intérieur de la basilique de Saint-Pierre, surtout quand on pense à tout ce qui s'est passé jadis dans les conciles du premier temps de l'Église où il y avait des luttes souvent sanglantes et où cependant il sortait de ces luttes une formule qui est comme un diamant – alors, Marthe, on n'est pas tellement étonné.

ELLE

Je me demande parfois si, après ce concile, on ne verra pas la foi au monde grandir et la foi en Dieu diminuer. Je n'entends plus beaucoup parler de la souffrance, du péché. La douleur, on n'en parle pas. Cela n'empêche pas qu'elle existe. Et le péché, on ne peut pas empêcher qu'il existe. Et le purgatoire ? Il faudra en passer par là.

MOI

Si nous parlions un peu du purgatoire ? Quelle idée en avez-vous ?

ELLE

Cette expérience, je ne tiens pas à la faire, et pourtant je la traverserai. Je n'aime pas ce mot de *purgatoire* : cela me fait penser aux purges qu'on me donnait quand j'étais petite. Le purgatoire, ce n'est pas une purge. C'est quelque chose de grand, de grave, je dirai : quelque chose

de noble. Ce sont des douleurs, mais des douleurs d'amour, de vrai amour, d'amour pur. Les âmes veulent aller jusqu'à Dieu; elles se bousculent; elles n'arrivent pas. Si vous voyiez cette dégringolade ! Elles sont renvoyées ; ce n'est pas l'heure. Plus il en sort, plus il en rentre. Il faudrait plutôt dire « purificateur ». Tout doit être purifié. Nos intentions elles-mêmes doivent être purifiées. Nous ne savons jamais si nos intentions ont été parfaitement pures. Thérèse de l'Enfant-Jésus, elle qui était si pure, avait-elle toujours des intentions parfaitement pures ? Je vous ai dit que je ne désire pas éviter le purgatoire.

MOI

Marthe, si nous parlions d'autre chose? Vous ne m'avez jamais beaucoup raconté votre jeunesse. Avez-vous été à l'école ? Qu'avez-vous lu ?

ELLE

J'ai beaucoup lu quand j'étais dans mon fauteuil, tout à côté d'ici. Je ne pouvais plus marcher. On m'apportait des livres sur tout. Je brodais des bavoires et encore des bavoires et toujours des bavoires. Je faisais des bavoires pour pouvoir acheter des remèdes : nous n'avions pas d'argent. Je me rappelle que mon père me taquinait. Il me disait : « Marthe, ce remède que tu bois, est-ce que tu l'as gagné ? » Un peu après, pour me guérir, on a voulu me faire prendre des bains résineux. On me mettait dans un four. J'appelais cela « une cuite ».

MOI

Avez-vous du moins quelques beaux souvenirs ?

ELLE

Bien sûr, j'ai de beaux souvenirs. J'ai toujours aimé rire. Encore maintenant, j'aime beaucoup rire. Vous qui savez raconter, dites-moi des histoires pour me faire rire.

Je gardais dans mon sac quelques paraboles. Elles sont le sel de la terre, l'agrément des longues causeries. Le professeur Mondor avait appris d'Alain que le premier cadeau qu'on doit faire à ses amis, c'est une « petite histoire ». Je me souviens des histoires qui faisaient sourire Marthe. Ainsi, la visite de l'évêque à une « sainte ». Un évêque avait appris la présence d'une sainte religieuse dans un couvent : il s'y précipita. L'évêque demande à la portière : « Je viens voir la sainte. » Et la portière humblement lui répondit : « C'est moi, monseigneur. » L'évêque repartit. Une autre (que j'aurais dû proposer à Louis de Broglie) concernait le calcul des probabilités et le principe d'incertitude. Lorsque j'étais lieutenant, j'avais puni le soldat Martin avec le motif : « Le soldat Martin était probablement ivre. » Mon capitaine me fit comparaître : « Ce que vous dites, monsieur le philosophe, est absurde. Le soldat Martin était ivre ou n'était pas ivre. Mais il n'était pas probablement ivre. » Marthe dit : « Ne punissez pas le soldat Martin. »

ELLE

Dans ma jeunesse, on allait veiller chez les voisins, on

parlait dans le noir, les vieux fumaient la pipe, les hommes étaient à moitié endormis. Les jeunes faisaient une partie de cinq-cents ou de manille. Alors, nous autres, on jouait à la main chaude, à cache-tampon, et puis l'on tournait, on tournait. J'aimais beaucoup tourner : la polka, la mazurka, la grimacière, le saut-de-lapin, et même quelquefois le rigodon. Oh, comme j'aimais tourner, comme j'aimais danser; maintenant j'en suis privée.

Après cette parenthèse, elle recommença à me parler des âmes. Elle me disait : « *Il, il* »... Qui était cet « *Il* » ?

ELLE

Il est toujours là pour tout massacrer. Ça dégringole. Ça va vers le chaos. Autrefois, les religieux confessaient les religieuses. Maintenant j'entends dire que certains d'entre eux les épousent.

Alors, Marthe a un grand rire, sorte de mélange de pitié et d'horreur.

ELLE

Dites-moi, vous qui êtes à l'Académie, où je crois qu'on définit les mots, est-ce que vous êtes arrivé au mot *faire* ? Il y a là une chose que je ne comprends pas. On *fait* la cuisine. On *fait* le bien. On *fait* le mal. Mais pourquoi dit-on qu'on *fait l'amour* ?

MOI

Marthe, vous m'interrogez sur le plus indéfinissable des mots, un mot « bon à tout faire », un mot mal fait, un mot surfait, je vous répondrai que *faire* voulant parfois dire *agir*, *faire l'amour*, c'est aimer avec son corps.

ELLE

Passons. Où en êtes-vous de votre dictionnaire ? Approchez-vous de Zorobabel ?

MOI

Nous avons dépassé *chien* et *cholestérol*; nous atteindrons bientôt le mot *communion*.

ELLE

Communion! Oh ! Comme je l'aime ce mot-là ! *Communion!* Vous devez dire que *communion*, c'est plus *qu'union*. C'est *l'union totale*, à jamais. C'est l'alliance, c'est la fusion... A propos, est-ce qu'on accepte des femmes à l'Académie ? J'aurais aimé y siéger. Mais le père m'a souvent dit : « Marthe, Marthe, on n'arrive pas au Ciel dans un fauteuil. » Et puisque nous en sommes à l'Académie, dites-moi encore quelque chose. Lorsque vous vous êtes présenté, vous aviez un concurrent qui pensait vous battre et j'ai entendu dire qu'il avait préparé des petits fours : je voudrais savoir ce que sont devenus ces petits fours. Moi qui aimais tant les petits fours ! Après ce détour, l'entretien bondit vers les hauteurs. Elle s'adressait au père Finet, qui était dans l'ombre. « Vous

vous rappelez, mon père, comment je vous ai connu ? Vous étiez venu m'apporter un tableau de la Vierge, enveloppé de tas de ficelles. Vous êtes entré dans ma chambre. Je vous avais vu six ans avant votre arrivée ici, pendant la catastrophe de Fourvière, quand vous étiez vicaire à Saint-Jean. Je vous ai revu avec les pompiers et les terrassiers, quand vous avez secouru les pauvres gens qui étaient pris sous les pierres. Je vous avais vu avant de vous voir. Et c'est pourquoi je vous ai reconnu. »

Comme elle me semblait ouvrir les vannes des confidences, je tentai de me renseigner sur ses expériences, sur ce que j'appelais : la « phénoménologie » mystique.

ELLE

C'est tout à fait différent de ce que vous imaginez. C'est plus évident que votre présence ici. Jadis, quand j'avais des visions sur la Passion, je pouvais reconnaître tel ou tel visage sur le passage de *Jésus* ; j'entendais même les hurlements de la foule. Maintenant, je suis plus intérieure, je suis tout intérieure; je ne vois plus rien ; je communie au fond. J'ai quitté les attributs ; je m'enfonce dans l'Essence.

MOI

Mais puis-je vous poser encore une question ? Vous n'êtes pas arrivée à l'*Essence* (comme vous dites) tout d'un coup. Il y a eu un itinéraire, un chemin, une montée, comme on le dit dans les livres de mystique, ainsi chez sainte Thérèse d'Avila et chez saint Jean de la Croix.

ELLE

Je n'ai jamais lu ces livres. D'ailleurs, je n'aime pas lire. J'ai eu des visions d'images, où je voyais les choses hors de moi ; il y avait en moi une angoisse ! dans ces affaires-là, on n'est jamais absolument sûr. Pourtant il y a des cas où il y a certitude, je dirais même *évidence* : c'est *quand Dieu opère ce qu'Il fait*; alors, Dieu fait tout. Au début, j'avais des doutes, parce que j'étais encore dans les images. J'ai outrepassé ces images; maintenant je suis, je vous répète, dans les attributs. Et même si j'ose dire, j'ai quitté les attributs de Dieu pour m'enfoncer dans ce que vous appelez l'Essence. J'ai même fait un progrès à l'intérieur de cette Essence.

MOI

Permettez-moi de vous poser une question indiscrète, mais banale. Avez-vous dans vos expériences l'impression que votre âme se détache de votre corps ?

ELLE

On ne peut pas dire que l'âme soit détachée du corps ; elle est emportée : c'est étrange. Dieu se manifeste d'abord par la crainte. C'est si nouveau, si inexprimable ! Puis on passe à une paix qui est un état, qui est au-delà du temps. On ne peut pas dater, on ne peut pas savoir à quel moment cela s'est produit. Je ne sais pas comment vous dire... C'est hors de soi et c'est en soi. On est emporté. On a beau résister, on est emporté dans l'amour. Pas nécessairement : cela peut se faire ou ne pas se faire. Par exemple, il m'arrive de communier et de sentir un renou-

vement, mais encore une fois pas nécessairement, parce que cela m'arrive aussi hors de la communion.

Je tentai de lui parler des « phénomènes » qui sont liés au mysticisme : les visions, les extases, la lévitation, la lecture des pensées, etc. J'insistai sur le phénomène de « l'anneau d'or » qui consiste en ce que le mystique croit voir un anneau d'or à son annulaire.

ELLE

Ces choses, oui, je les ai connues : C'est superficiel. Il faut dépasser tout cela sans faire tant d'histoires. Vous me parlez de l'anneau d'or. Je l'ai vu à mon doigt, je crois, une douzaine de fois. Mais laissez-moi vous dire que, s'il est bon de l'avoir, c'est encore mieux de ne pas l'avoir. Ce que vous appelez la vie mystique, elle est en vous aussi bien qu'en moi. Cela consiste à tenter d'être un avec *Jésus*. Parlons d'autre chose. Nous nous ressemblons : vous êtes cloué à la pensée comme moi je suis clouée à la douleur. Eh bien ! il faut tâcher de nous déclouer, de nous distraire.

Mais quelle heure est-il ? Pour moi, c'est toujours la nuit, et c'est toujours la douleur... Si nous parlions un peu de vos livres ? Est-ce que vous écrivez toujours ? On me fait lire vos livres. Puis-je vous avouer que je trouve que votre style est laborieux ? L'autre jour, j'ai tenté de me faire lire le livre que vous avez écrit sur *l'Amour humain*. Je n'ai pas de conseils à vous donner, mais vous ne pouvez pas dire que ce ne soit pas obscur. Vous ne devez pas chercher à bien écrire, à faire de l'éloquence. Laissez-moi vous dire que l'éloquence, c'est tout différent de la parole.

L'éloquence, c'est humain; et la parole, c'est divin.

Marthe l'ignorante ne savait pas qu'elle transmettait un conseil vieux comme le monde et qu'un maître de tous les langages, réfléchissant sur le langage, avait donné : car Platon avant Marthe avait dit que les mots sont des écrans qui nous empêchent d'écouter cette parole continue, ce discours que l'âme ne cesse de se faire à elle-même. L'art de parler par « éloquence », l'art d'écrire par « rhétorique » sont des substituts à la pensée. Il s'agit si l'on veut bien écrire de laisser s'épancher la parole intérieure : ce qui s'appelle *causer*. Et, dans sa chambre obscure, Marthe ne cessait de « causer ». En somme, il faudrait faire avec l'éloquence, le langage et la rhétorique ce qu'elle faisait avec ses états mystiques, ce qui était sa méthode universelle : *outrepasser*.

Je veux dire un autre de ses conseils aux écrivains, aux orateurs et professeurs, dramaturges, cinéastes. J'étais embarrassé pour « faire un cours » sur un sujet que je connaissais mal : tout professeur, tout député, tout ministre connaît ce genre de tourment. On ne peut ni tout savoir, ni tout prévoir. Alors on a recours à ces artifices, connus des sophistes, que l'on apprend aux étudiants d'agrégation, et qui font que les scoliastes engendrent des scoliastes. Marthe n'avait pas hésité. Du tac au tac, elle avait répondu : « C'est tout simple. Vous n'avez qu'à prendre un sujet que vous connaissez bien. Et puis : *transposer*. » Ceux qui s'exercent en plusieurs arts connaissent ce secret de la transposition. Des peintres jettent sur la toile ce que chante une vocation musicale ; d'autres reproduisent en musique le chatouillement immobile des couleurs. Les romanciers transposent : ils

n'écrivent jamais qu'un seul roman. Et les prédicateurs ne font qu'un seul sermon, et les ministres qu'un seul discours.

Comme je voyais que Marthe condescendait à me donner des leçons et des consolations, je lui avouai, comme l'avait fait jadis Couchoud, le désespoir de l'écrivain qui, ayant rassemblé fiches, notes, documents, tremble devant la feuille blanche. Alors, elle me dit, simplifiant tout, ou plutôt à sa manière sublimant tout : « Rassemblez vos fiches ; mobilisez vos souvenirs, faites des brouillons et des brouillons, jusqu'à ce que tout cela soit traversé par une immense espérance. » Un autre jour, elle m'avait dit : « Pour bien écrire, pour bien parler, vous n'avez qu'une chose à faire : être absolument vous-même. »

Et je me souviens qu'un autre jour, voulant définir le pape Pie XII, pour lequel elle avait une secrète, tendre et vigilante admiration, elle me dit d'une voix très douce, sans se douter que c'était un idéal irréalisable : « Il est si transparent, il est déjà tout... » Naturellement, j'essayais de l'interroger sur l'avenir de l'humanité. Mais elle a toujours détourné ces questions curieuses. Pourtant, j'ai noté quelques-unes de ses idées, qui semblaient s'échapper d'elle sans qu'elle le voulût. « La victoire du mal, pendant quelques années, ne fera que s'accroître. Regardez l'Allemagne : je pense qu'elle va chercher son avenir du côté de la Russie. Les Américains sont trop loin ; ils sont incertains. Alors les Allemands vont se tourner du côté des Russes (et, nous aussi, nous ferons sans doute de même). » Pendant les événements de mai 1968 : « Si vous saviez comme j'ai prié, comme j'ai supplié pour qu'il n'y ait pas une seule goutte de sang qui soit versée, pour

que l'armée n'intervienne pas. Je redoutais beaucoup l'intervention de l'armée. Quand le Général est allé chercher le soutien de l'armée, j'avais peur que l'armée ne vienne et qu'elle n'encercle Paris. Alors j'ai supplié, j'ai supplié. Je me suis offerte à Dieu. Pour moi, je ne sais que cela : *s'offrir, souffrir*. Mais je garde toujours l'idée que, lorsque la France aura atteint l'extrême limite du danger, alors se produira une intervention de Dieu. Cette bombe atomique ! Quand on pense que bientôt les petites nations l'auront également, et qu'il suffira de deux fous pour tout saccager ! J'essaie de prendre sur moi le péché du monde. Ce péché est épouvantable. Il est affreux de penser à ce que les hommes ont fait de la liberté. Que Dieu doit être mécontent ! Combien de temps cela durera-t-il ? Je souffre dans mon esprit, dans mon corps, plus que vous ne pouvez le penser. J'ai aussi des tentations, qui sont terribles. Et je comprends qu'il ne faille pas laisser de poison sur la table de nuit des malades. » Est-ce ce jour-là qu'elle me parla de celui qu'elle ne nommait jamais, et qu'elle me dit : « Celui-là, *merci* ! Je le connais : il est si intelligent. Et si vous saviez comme il est beau ! Dieu lui a laissé sa beauté, sa grandeur. C'est un malin. Il prend de drôles de biais. Quand vous le cherchez d'un côté, ne voilà-t-il pas qu'il revient d'un autre. Mais il est sûr d'être battu. Vraiment, son métier n'a pas beaucoup d'intérêt. »

MOI

Alors, Marthe, vous avez des rapports avec lui ?

ELLE

Oh, pas proprement des rapports ! Je me borne à subir ses atteintes. Parfois il m'est arrivé de voir son visage. Je vous ai dit qu'il était beau; c'est vrai. Mais on ne peut pas dire que ce visage soit clair. Il faudrait plutôt dire qu'il éblouit. Toujours il a de la rage. Mais lorsque la Vierge paraît, il ne peut rien sur elle. La Vierge est si belle, pas seulement dans son visage mais dans tout son corps. Quant à lui, il est capable de tout imiter : il imite même la Passion. Mais il ne peut pas imiter la Vierge. Il n'a pas pouvoir sur elle. Quand la Vierge paraît, si vous voyiez cette dégringolade, vous vous mettriez à rire !

MOI

Et les Anges, Marthe ?

ELLE

Les Anges ? Michel, je le vois avec son épée, avec son « suffrage ». Gabriel, je l'ai vu aussi ; il est grand. MOI

Peut-on vous demander quelles sont les saintes que vous préférez ?

ELLE

J'aime Jeanne d'Arc. Pour elle, *Jésus* et l'Église, c'était un ! Cela ne faisait pas de difficulté. Je vous dirai que ce que je préfère dans Jeanne d'Arc, ce n'est pas tant son combat que son supplice. Je la vois quand elle était dans sa charrette, sur le chemin du bûcher. J'entends les cris des gens qui hurlaient. J'aime Thérèse de l'Enfant-Jésus.

Celle-là, je l'ai connue par des visions. Elle m'a fait comprendre qu'après sa mort elle serait plus active que jamais. Lorsqu'elle a dit que, lorsqu'elle serait morte, tout le monde l'aimerait, elle ne s'est pas trompée. Cela m'a toujours fait penser à la parole de Jésus : « Lorsque je serai élevé de terre, j'attirerai tout à moi. »

MOI

Et sainte Catherine de Sienne, vous a-t-on parlé d'elle?

ELLE

Je pense que sur le plan politique Catherine était contrée. Sa force, moi je sais d'où elle lui venait : c'est moins par sa parole que par son sang. De nos jours, si j'essayais de l'imiter et que je partais pour Rome, je finirais au poste de police.

J'ai entendu raconter qu'un érudit arabe, qui ne pouvait résoudre un problème de philologie, lisait et relisait le Coran, fronçant le sourcil à cause d'un accent mis sur un mot, qui obscurcissait tout. Sa femme était auprès de lui : elle souffla. L'accent n'était qu'un grain de tabac. Marthe soufflait sur mes grains de tabac; elle me faisait penser à cette remarque que j'avais jadis lue chez un philosophe anglais: « Nous soulevons la poussière et nous nous plaignons après de n'y point voir. »

A la fin de l'entretien, Marthe reprit la parole et me dit: « Vous m'avez interrogée. C'est à moi de vous poser des questions. Vous voyez parfois le pape Paul VI, et je suis

curieuse de savoir comment il est fait. Je crois que vous devriez lui conseiller d'être ferme. Au fond, il a tout le monde avec lui, mais il ne s'en rend pas assez compte. Ah, s'il pouvait, après le Concile, nous dire des vérités fondamentales, celles dont nous avons le plus besoin ! Si vous le voyez, dites-lui que je suis toujours avec lui. Et dites-lui surtout que je comprends ses angoisses, ses tentations. Quand je parle de tentations, je sais ce que je dis. Je pense qu'il a la tentation, s'il se sent fatigué, s'il est malade, s'il croit que ses forces vont l'abandonner, de donner sa démission. Il faut que vous lui redissiez sans cesse qu'il a encore du temps devant lui, qu'il ne faut pas démissionner. Lorsque Jean XXIII a été élu pape, j'étais sûre que Monseigneur Montini lui succéderait. Je crois qu'il demeurera encore quelques années parmi nous, parce que je ne vois pas d'autre évêque qui soit capable de le remplacer. Je reviens sur ses tentations. Dites-lui que j'en connais de pires. Il y a des jours où je n'en peux plus. J'ai tellement envie de m'en aller vers Dieu. »

Le père Finet m'avait raconté le genre de dialogue qu'il avait avec Marthe les vendredis : « Mon père, vous savez que c'est vendredi. J'ai l'impression que je n'aurai pas le courage, que je ne pourrai pas. Et j'entends une voix qui me dit : " Continue, Marthe. Tu dois mourir les armes à la main ". »

ELLE

Je voudrais tant mourir ; mais le père ne m'en donne pas la permission : n'est-ce pas, père ? – disait-elle gentiment, affectueusement, en se tournant vers lui, qui était dans l'ombre. Vous ne me permettez pas de mourir ? (Si-

lence du père.) Quand me le permettrez-vous, de mourir ?

MOI

A mon sens, Marthe, ce qui est pénible dans la mort, ce n'est pas la mort. La mort ne fait pas mal. C'est le Jugement. C'est de se trouver seul devant Dieu...

ELLE

On m'a souvent dit qu'on ne peut voir Dieu sans mourir. Mais avec Jésus on voit Dieu et on ne meurt pas. On voit Dieu et l'on vit.

MOI

Marthe, pouvez-vous me dire comment vous imaginez ce qui se passera pour vous lorsque vous mourrez ?

ELLE

Pour moi, il n'y a pas tant de différence entre la vie que je mène à présent et la vie d'après la mort, sauf la souffrance. Je suis déjà un peu comme on est au ciel, avec la douleur en plus. Mais soyez tranquille, une fois là-bas, je n'oublierai pas ceux que j'ai aimés. Je les prendrai avec moi. Et même je ne peux pas dire que je les prendrai. Ceux que j'aime je ne suis pas avec eux, je suis eux. Vous me demandez ce que j'aurai envie de faire quand je serai morte. Eh bien ! je vais vous le dire : *je gambaderai*.

Revenu chez moi, je me suis demandé ce que pouvais si-

gnifier ce mot de *gambader*, que j'entendais pour la première fois dans sa bouche. Gambader, me disais-je, c'est s'ébattre, faire des bonds, des cabrioles. Et que voulait dire Marthe? Elle m'avait dit encore: « Lorsque je serai passée de l'autre côté, je crois que je serai encore plus surmenée que sur cette terre. Je ne saurai plus où donner de la tête : il y aura tant à faire jusqu'à la fin du monde. » Mais elle abandonna le sujet; soudain elle me dit: « Si nous parlions un peu de peinture ? Il me semble avoir entendu dire que vous faisiez des tableaux. Je voudrais savoir sur quel sujet. Moi qui ai tant aimé la lumière. C'est si beau, la lumière. » Elle prononçait ce mot de *lumière* avec allégresse, mot qui est lui-même lumineux et dont elle faisait resplendir les syllabes.

MOI

J'ai pris des sujets tirés de l'Écriture. Comme Fra Angelico, j'ai pensé que la peinture devait être une sorte de contemplation.

ELLE

Quels sujets?

MOI

Ce qui me venait à l'esprit, sans réflexion: Dieu créant la lumière, Dieu créant l'homme et la femme, Dieu créant le printemps, Dieu créant la douleur; Abraham immolant Isaac, Jésus et la Samaritaine. Et maintenant je voudrais m'exercer sur le chemin de la croix. Il me semble que le visage du Christ, surtout du Christ dans son dernier jour,

du Christ à côté de sa mère, est le plus beau sujet qui puisse exister pour un peintre.

ELLE

A votre place, si j'avais à faire le visage de Jésus, je le ferais jeune. Je le ferais pas trop sanglant. Rappelez-vous que Jésus dit aux filles de Jérusalem: « Ne pleurez pas sur moi, pleurez sur vous. » Et ces peintures que vous allez faire, est-ce que vous ne pourriez pas nous les donner, au père et à moi? Nous les exposerions. Après, il serait bien possible que nous les gardions. Je me rappelle lui avoir cité le mot de Pascal dans *le Mystère de Jésus* où Pascal fait dire à Jésus : « Veux-tu qu'il me coûte toujours du sang de mon humanité sans que tu donnes des larmes? » Alors Marthe me dit d'une voix interrogative: « Pascal a dit cela? – Oui, Marthe, lui dis-je, Pascal a dit cela. » Et elle reprit: « Le sang et les larmes... », voulant faire entendre qu'elle connaissait ces choses, et même les larmes de sang. Elle me dit simplement : « Je sais ce que c'est que pleurer. » Je me souviens lui avoir posé une dernière question: « Marthe, vous parlez d'une *Pentecôte d'amour*. Comment vous représentez-vous cette pentecôte d'amour? »

ELLE

Oh ! Pas du tout sous une forme extraordinaire. Je la vois comme paisible, comme lente. Je pense qu'elle se fera petit à petit, peu à peu. Je pense même qu'elle a déjà commencé. Quant à l'avenir, vous savez qu'on me prête beaucoup d'idées sur l'avenir. Je ne sais rien, sauf une chose : que l'avenir c'est *Jésus*.

Quelle heure est-il? Sommes-nous le soir? Pour moi, c'est toujours la nuit. Et vous allez dîner avec nous. J'entends des pas dans la salle. Il va falloir nous quitter. Au docteur Couchoud, le disais : « Alors on s'embrasse. » Entre ceux qui s'aiment, il n'y a pas besoin de paroles: le silence suffit. Ce soir, j'ai encore beaucoup à faire. Je suis toujours en retard pour mon courrier.

Mais passez à côté ; vous allez prendre le repas avec moi. Vous allez vous asseoir à la table où je dînais avec mes parents, quand j'étais petite. Et je vais entendre le bruit des cuillers dans les assiettes.

VII

LES DICTÉES

La plupart des mystiques ne nous sont connus que par leurs écrits, ou plutôt par leurs paroles qu'on recueillait, au temps où les magnétophones et les microsillons n'existaient pas. Jésus (qui n'a écrit qu'une seule fois, et c'était sur le sable) ne nous est connu que par ses paroles. Selon Pascal : « Jésus disait les choses si simplement qu'il semblait qu'il ne les avait pas pensées – et si nettement qu'on voit bien ce qu'il en pensait.

Cette clarté jointe à cette simplicité est admirable. » Tel était le style de Marthe, sans qu'elle en ait conscience. Elle avait le privilège de s'ignorer elle-même: et rien n'est beau en ce monde comme le visage d'une femme qui ne cherche pas à plaire. Marthe n'a tracé de sa main que peu de lignes. Sa voix a beaucoup fait écrire et jusqu'à la dernière heure elle a dicté son courrier.

Dès sa vingt-cinquième année, elle avait pris l'habitude de dicter au premier venu : ces « dictées » ne furent trouvées qu'après sa mort, et par hasard, au fond de la grande armoire de sa chambre. Peut-être un jour les publiera-t-on, comme on a fait pour les commentaires du père de Foucauld sur l'Écriture, ou pour les cahiers de Simone

Weil? Alors la critique des sources s'exercera sur ces dictées. J'ai été surpris par cette masse disparate, étrange, volcanique de méditations, de cris du cœur, de visions, de sanglots. Il y a des pages impubliables, insupportables pour nos sensibilités modernes comme sont les explorations de la Géhenne du feu. Mais ces « descentes aux enfers » auraient-elles déplu à Virgile et à Dante? En revanche j'ai trouvé des visites imaginaires et précises en Terre sainte, des récits de la Passion qui sont comparables aux visions de Catherine Emmerich que Clemens Brentano a mises en forme et qui devaient inspirer Paul Claudel.

Les écrits qui enregistrent comme un magnétophone le murmure qui s'écoule sans cesse au fond de la mémoire sont fatalement monotones, comme la mer et comme la douleur. Et l'amour humain et l'amour divin se répètent sans pouvoir se traduire, parce qu'ils sont inexprimables dans nos langages. Au reste, l'originalité de Marthe Robin n'est pas dans son style mais dans l'incarnation de sa pensée: ici, la pensée ne se sépare pas de la « chair et du sang ». Si souvent la parole nous sert à déguiser et nous exagérons nos joies et nos gémissements. Qui peut se dire sincère?

La seule preuve de sincérité serait que le poète ait vraiment aimé, vraiment souffert pour ce qu'il aime, qu'il ait accompli dans la chair et le sang ce qu'il a chanté, comme Péguy qui, après avoir chanté la mort des combattants pour la cité charnelle, est tombé dans une bataille. Le style dicté de Marthe était différent de sa parole ordinaire, si paysanne, si concrète et si simple. Mais il en est ainsi pour chacun de nous: et nous serions surpris si nous

avons recueilli les propos de Bossuet, ou même de saint Paul. Lorsque Marthe dictait, une seconde Marthe, plus oratoire, se réveillait en elle. C'était une Marthe paroxysmique, ardente comme un feu. Mais le paroxysme est le langage de la plénitude.

Voici une lettre à une fiancée, qui donne une idée de son style :

« J'ai lu avec beaucoup de cœur et avec beaucoup d'émotion votre lettre si douloureuse et si pleine de cœur, pour tous ceux que vous voudriez pouvoir aimer et qui vous sont beaucoup plus sujets de douleur que de réconfort et d'amour. Mais Jésus, qui est la Vie de nos vies, veillait sur vous depuis votre plus tendre enfance, et veillait également sur le jeune homme avec lequel il vous a fait vous rencontrer, pour préparer ensemble, dans la souffrance c'est vrai mais aussi dans la joie et l'espérance, un foyer, un vrai foyer, où vous vous aimerez fortement, fidèlement et dans le sacrement du mariage, et aimerez les enfants que, dans son amour, le Seigneur voudra vous donner. « Essayez, chère petite, de dépasser, de ne plus tant regarder en arrière, mais dans le présent et l'avenir, pour vivre ce que vous n'avez pas connu dans vos foyers réciproques, et rayonner autour de vous.

« Je ne peux reprendre tous les termes de votre lettre, mais je vous promets de bien prier pour vous et pour votre fiancé, pour votre ménage futur, pour votre installation afin que vous trouviez un logement correct et où vous apporterez tous les deux la joie dans la foi et l'amour. »

Marthe a fait des vers. Sans doute avait-elle remarqué qu'il est plus facile de faire de mauvais vers que de la

bonne prose, que nos sentiments les plus beaux s'expriment aisément en alexandrins, ce que Voltaire n'ignorera pas et qui n'ajouta rien à sa gloire. Les deux mystiques les plus célèbres de France en ce XX^e siècle, Thérèse de l'Enfant-Jésus et Élisabeth de la Trinité, ont fait des vers. Et je me souviens que Jacqueline Pascal, âgée de sept ans, avait adouci par des vers enfantins le terrible cardinal de Richelieu.

« Puisque je suis l'objet du divin bon plaisir. Je n'ai pas de regrets n'ayant pas de désirs, Tout me venant de Dieu, de tout je me contente, Je vais à Lui pour tout, d'une âme confiante, Car sur son cœur je sais pouvoir toujours compter, Aussi je ne saurais de quoi me tourmenter. A vous donc, ô Jésus, les forces de mon être. Il ne m'importe plus que de vous bien connaître. Le passé, l'avenir ne sont plus rien pour moi. Dans le moment présent, l'amour seul fait ma loi. Je ne puis avec Lui jamais avoir de doutes. Sublime précurseur, il aplanit ma route, Non je ne sais plus rien, je ne sais plus qu'aimer. J'ai plus besoin d'amour que d'air pour respirer. Je sens toujours mon cœur battre dans ma poitrine, Mais je soupire après l'alliance divine.

22 octobre 1936.

Je suis quelquefois étonnée qu'au milieu de tant de souffrances, ma vie soit si étrangement, si mélan-coliquement belle, d'une mélancolie qui est loin d'être de la tristesse, puisque c'est elle qui maintient ma joie, qui me donne Jésus, qui me livre tout entière à son amour et met en même temps dans mon cœur et sur mes lèvres l'épanouissement nécessaire à mon état. C'est pourquoi je ne trouve

jamais le temps trop long et qu'il ne me vient jamais à la pensée de demander du soulagement, du répit dans mes douleurs. Mais il y a infiniment mieux que moi en moi... Il y a Jésus, l'amour suprême et infini qui vit en moi et me soutient dans toutes mes agonies.

Depuis ces premières faveurs d'octobre 1930 jusqu'à ce jour, chaque semaine se sont confirmées en moi les paroles de Notre Seigneur et j'ai été appelée à vivre les différentes phases de la Passion, aux heures mêmes où Notre Seigneur les a vécues. Chaque jeudi, tout mon être est étreint de souffrances spirituelles, angoisses, tristesses, douleurs de l'âme, du cœur et du corps, qui vont en augmentant au fur et à mesure qu'approche l'état d'agonie qui envahit peu à peu tout mon être. Une immense frayeur bouleverse l'âme qui succombe sous le poids du péché qu'elle porte.

Elle a peur, très peur. Elle se sent seule, désolée, abandonnée de Dieu, dans un vide affreux qu'envahit bientôt l'enfer et ses horreurs. Tous les démons surgissent pour accentuer l'épouvante de l'âme et la jeter dans le désarroi, dans lequel elle succomberait fatalement, sans une grâce très spéciale de Dieu, qui la soutient dans cette effrayante solitude. Devenue péché, elle est écrasée sous ce poids, bannie de Dieu, rejetée de sa face, livrée à tous les assauts des démons qui s'acharnent contre elle, pour l'arrêter et l'empêcher d'accepter la volonté de Dieu dont elle ne sent absolument plus le soutien. Le ciel semble à tout jamais fermé pour elle. Des visions affreuses l'envahissent pour l'entraîner dans le découragement et la faire sombrer. Le Seigneur me montrait sa croix que je voyais intérieurement, très distinctement. C'était une vue tout intérieure,

une vue de l'âme, très précise, plus sûre que la vue des yeux, parce qu'on peut se tromper avec ses yeux. Les yeux de l'âme ne trompent pas, parce que c'est quelque chose qui vous est imposé. La vue du corps peut quelquefois faire défaut. On croit voir une ombre par défaut de sa vision. Cette vue de l'âme est étrangère à nous, elle est imposée à l'âme qui ne peut pas ne pas voir, elle ne pourrait s'y dérober.

Elle est l'objet d'une volonté infiniment supérieure, autre que la sienne. Cette croix (c'est-à-dire la croix de Jésus) m'apparaissait pesante, rougie de sang. Jésus me la présentait en m'engageant à la prendre. Ce que j'acceptai aussitôt en la couvrant de baisers et en l'étreignant. C'est à ce moment que je fus étendue dessus par Notre-Seigneur Lui-même et clouée à nouveau. Il me semblait: pour toujours.

Parfois je connais d'une manière tout intime que tout ce que j'endure est voulu par Jésus et s'accomplit en moi par son vouloir d'amour. Lui-même me charge à ce moment de sa croix pour monter au calvaire. Je la sens très lourdement peser sur mon épaule droite qui saigne parfois à son contact: mon linge en est marqué. Sur la voie douloureuse, je tombe avec Jésus: mon corps brusquement soulevé retombe brutalement sur l'oreiller. La douleur est inouïe. Outre ces manifestations divines, il y a les assauts du démon qui s'acharne sans arrêt contre moi, s'empare de mon corps et le jette brutalement de côté et d'autre. La tête frappe contre les objets qui entourent mon lit, avec violence (commode et son marbre, table). Il arrache parfois mes couvertures et même mon oreiller. Plusieurs fois, il l'a jeté au milieu de la chambre. Maman devait le re-

mettre en place. Malgré sa fureur et ses apparents succès, jamais il n'a pu me jeter hors du lit, grâce (je dois le dire?) à l'intervention toute maternelle de la Vierge tantôt directe, tantôt d'une manière plus intime; grâce aussi à la protection des anges qui m'assistent pendant toute la passion et me défendent contre l'enfer.

Arrivée au calvaire, pendant les préparatifs du crucifiement, mon âme est remplie de douleurs et d'allégresse, en face de la volonté du Père qui arrive à parfait accomplissement en moi. Non, je n'ose pas dire parfait, car je suis toujours bien en dessous de ses vœux d'amour, à cause de ma misère et de mon extrême faiblesse devant chaque nouvelle exigence de son cœur. Je me laisse étendre sur la croix de Jésus et crucifier dans tous mes membres par un effet tout direct de sa volonté. Mes mains et mes pieds saignent à ce moment, plus ou moins. En proie à ces multiples souffrances, je me sens élevée en croix dans l'offrande suprême de tout mon être livré à l'amour et à la justice du Père, avec Jésus souffrant et s'offrant en moi et par moi, soutenue par la prière de la Sainte Vierge qui veille maternellement sur son enfant, assistée des anges qui m'entourent avec un respect bouleversant. Pendant ces heures de torture et d'agonie de tout l'être, ma tête, comme celle de Jésus, est emportée à droite, puis à gauche dans un mouvement alternatif; sans jamais trouver de repos ni de soulagement. Des gémissements douloureux s'échappent sans cesse de mes lèvres, devenant de plus en plus faibles à mesure que s'approche la mort. Je continue ainsi à suivre Jésus dans toutes ses étapes douloureuses, vivant en mon âme les invectives de ses bourreaux qui me sont répétées par les démons, lors de son arrestation; ressentant en mon corps les morsures

cuisantes des liens qui lui enserrent les poignets et le buste; éprouvant en tout moi-même, comme si je tombais réellement, les chocs de ses chutes successives, secouée brutalement comme Jésus Lui-même, en proie aux ricanelements des démons qui se moquent de moi, cherchant à me persuader qu'ils sauront bien rendre inutiles toutes ces douleurs, singeant ainsi la foule qui ricanait et se moquait de Jésus sur son passage. Après les affronts et les douleurs du prétoire, je ressens les invectives de la foule dans la traversée de la ville jusqu'au forum. Là je connais toutes les souffrances de Jésus, plus spécialement celles de la flagellation qui maintes fois ont marqué mon corps, et plus spécialement mon dos, de plaies semblables à des coups de fouet. Tout mon être accepte la souffrance, la presque entière incapacité physique plus généreusement, plus amoureusement toujours; et dans un bien plus grand abandon, plus de détachement, plus de renoncement à tout.

Néanmoins, combien la pauvre nature a de peine quelquefois à constater son entière impuissance en une infinité de choses qui font comme le canevas de la vie! Mais on demeure quand même très calme, on sourit avec joie et avec amour malgré les douleurs qui étouffent, malgré les déchirements qui torturent et les souffrances lancinantes, malgré les désolantes épreuves et l'amer dégoût, quand on aime Jésus et qu'on l'aime d'amour pur.

Être malade, c'est être vouée aux humiliations, aux privations, aux misères; cependant humiliations, privations et misères sont changées en autant de lampes ardentes pour l'âme qui veut aimer Dieu. Non, le chemin du Ciel n'a rien d'effrayant quelle qu'en soit l'obscurité, il n'y a pas

lieu de se décourager jamais. Oh ! que je voudrais savoir dire, affirmer que les souffrances s'illuminent pour les petites âmes qui s'abandonnent au Seigneur: « Si quelqu'un est petit, qu'il vienne à moi et je serai moi-même sa force et sa consolation. » Touchante vérité, car il est très vrai que l'âme docile à la grâce se confie joyeusement à Celui qui ne peut nous égarer.

Peut-on souffrir, peut-on pleurer, peut-on languir, entouré d'un Ami si compatissant, d'un Père si tendre, d'un Époux si aimant que Lui. Non! personne mieux que Lui ne peut comprendre et apaiser. Les consolations humaines sont bien froides à côté de celles de Dieu. Tout appui humain est un roseau trop fragile pour soutenir assez bien ceux qui souffrent. Dieu qui a soutenu l'infini de toutes les douleurs peut seul toutes les adoucir. L'amour cisèle les cœurs, l'amour purifie, la douleur pacifie. Ô mon Jésus ! qu'elle souffre ta petite victime, mais qu'elle t'aime autant que tu lui as donné d'amour. Loin de toi elle ne pourrait vivre ni souffrir. Ô Jésus! garde-moi pour jamais. Je t'appartiens. Donne-moi la patience, le calme en tout. Ne regardons ni trop en avant ni trop en arrière... mais toujours en haut.

Et lorsqu'en votre nom, pour obtenir une âme, Au ciel plein de confiance, je pousserai mon cri, Que votre Esprit, Seigneur, animant mon esprit, Fasse jaillir en elle une immortelle flamme! Que mes pas soient vos pas tout au long du chemin, Quand j'irai vous chercher votre brebis perdue; Et lorsqu'après maints efforts je vous l'aurai rendue, Je sache la garder en votre amour divin. Que sur mes traits, ô Christ, on puisse toujours lire Votre immense pitié pour tous les abandons, Dans mes

regards et sur mes lèvres vos pardons, Votre tendresse aimable et forte, dans mon sourire. Et lorsqu'il me faudra, tout au fond de moi-même, Trouver le mot qui fait les saints, le mot vainqueur, Qu'en mon cœur, ô Jésus, passe tout votre cœur, Que je vous fasse aimer, autant que je Vous aime! »

Pentecôte

« Seigneur, envoyez votre Esprit et tout sera créé, et Vous renouvellerez la face de la terre.

Seigneur, renouvelez votre première Pentecôte. Accordez, Jésus, à tous vos bien-aimés prêtres la grâce du discernement des esprits, comblez-les de vos dons, augmentez leur amour, faites de tous de vaillants apôtres et de vrais saints parmi les hommes.

Esprit-Saint, Dieu d'Amour, venez tel un vent puissant, dans nos cathédrales, dans nos églises, dans nos chapelles, dans nos cénacles, dans les plus luxueuses maisons comme dans les plus humbles demeures. Emplissez la terre entière de -vos lumières, de vos consolations et de votre amour.

Venez, Esprit d'Amour, apportez au monde la fraîcheur de votre souffle sanctifiant. Enveloppez tous les hommes du rayonnement de votre grâce! Emportez-les tous dans les splendeurs de votre gloire.

Venez les reconforter dans le présent encore si lourd d'angoisse, éclairez l'avenir incertain de beaucoup, raffermissez ceux qui hésitent encore dans les voies divines. Esprit de Lumière, dissipez toutes les ténèbres de la terre,

guidez toutes les brebis errantes au divin bercail, percez les nues de vos mystérieuses clartés.

Révélez-vous aux hommes et que ce jour soit l'annonce d'une nouvelle aurore. Emplissez tous les cœurs de vos dons multiples et précieux, Fruit divin de l'immolation du calvaire, gage magnifique des promesses du Christ. Divin Esprit, feu d'Amour, joie qui surpasse toute plénitude, lumière qui met en fuite les plus lamentables obscurités; inspireur de toute louange, Esprit de Vérité, établissez toutes les âmes dans le goût des choses saintes. Faites-les pénétrer dans les beautés profondes de vos demeures mystérieuses. Qu'elles entrent dans le royaume secret des mystères divins selon la promesse du Verbe; et leur vie toute transformée, toute transfigurée, toute divinisée dans le Christ atteindra une puissance infinie par la valeur même de vos divines richesses.

Divin consolateur de nos peines, charme précieux des fécondes solitudes, animateur de toutes nos joies, germe sacré de toute vie spirituelle, étendez sur tout l'univers votre immensité. *Remplissez le monde de votre plénitude.* Absorbez notre humaine substance dans le mystère de votre divine unité; imprimez dans les cœurs le sceau des promesses du Père; effacez toute ombre de nos fronts; mettez sur toutes les lèvres l'ivresse du calice de Jésus, et bientôt toute une moisson de saints se lèvera dans la lumière. »

26 mai 1939.

« Et quand j'aurai consulté tous les livres traitant des plus grandes faveurs, les plus élevées auxquelles Dieu puisse favoriser une âme, je n'aurai encore rien dit. C'est du reste ce qui m'est arrivé alors que je demandais qu'on

me laisse lire quelques livres pour me faciliter tout ce que j'avais à dire au sujet des grâces inouïes que je recevais (ce qui m'avait été refusé chaque fois). Le Seigneur m'en a sévèrement reprise par ces paroles: *en quoi t'ai-je manqué?* Oh! mon Jésus m'écriais-je toute confuse, vous m'avez donné tous les biens en abondance, car vous vous êtes donné vous-même à moi tout entier et en vous sont toutes perfections et les trésors infinis de vos grâces et de vos dons. J'ai bu gratuitement les eaux vives et mangé le bon fruit de la science.

Notre Seigneur connaissant mon excessive pauvreté et misère a compassion de ma faiblesse et m'enseigne lui-même les choses qu'Il veut que je sache et j'avoue. Si bien que lorsqu'on me fait la lecture à haute voix, je ne sais le plus souvent rien de ce qu'on a lu, je n'en garde que la fatigue que j'en ai éprouvée. *Jésus est pour moi le livre des livres* dans lequel il m'est permis de lire sans relâche et sans épuisement. C'est par ce livre que le Seigneur m'a appris tout ce que je sais et ce que je dois dire, et du saint tabernacle où Il me parle, Il m'a rassasiée quand j'avais faim de choses si bonnes, si belles qu'elles dépassent toute description. Et puis, je suis tellement stupide que même si je pouvais lire cela ne me profiterait guère. J'ai toujours senti que Notre Seigneur ne voulait pas que je lise; autrement Il m'en aurait donné les moyens. Il fut un temps où je pensais que lire les ouvrages de quelques grands saints m'aiderait à m'expliquer plus facilement sur ce que le Seigneur faisait en moi et sur les questions qu'on me posait, mais le Seigneur me montra que telle n'était pas sa volonté. »

La Trinité

« Ô Trinité sainte et éternelle! Je vous adore et je vous loue en vous-même et en vos œuvres, en l'unité de votre essence, en l'égalité de vos personnes, en la profondeur de votre science, en l'immensité de votre sagesse, en l'étendue de votre Providence, en la beauté de vos mystères, en l'œuvre de vos œuvres qui fait Dieu homme et une vierge mère de Dieu.

Ô œuvre ineffable et incompréhensible! Œuvre seule digne de la grandeur et de la puissance de Celui qui la produit! Ô le chef-d'œuvre de vos œuvres, l'origine de vos mystères, l'expression de vos grandeurs, le soleil de vos merveilles... Œuvre qui enclôt votre essence, s'arrête à l'une de vos personnes et produit la plus éminente dignité qui soit dans l'être créé hors de la divinité.

Et cette œuvre si belle et si admirable, si grande et si sainte, si magnifique et si éminente, se fait en un moment, non pour un moment, mais pour l'éternité... Elle se fait dans le temps, non pour un temps mais pour les siècles des siècles... Elle se fait à Nazareth, non pour Nazareth, mais pour toute l'humanité... Elle se fait au milieu des hommes, mais elle se fait pour les anges, pour les hommes et pour Dieu même. Car elle donne une mère à Dieu, un roi aux anges et un sauveur aux hommes. Elle rend à l'amour de leur père ses enfants déçus.

Ô Trinité sainte et admirable! C'est le chef-d'œuvre de votre amour, lequel va imitant et exprimant la vie, la communication, la société et les relations intimes que nous contemplons et adorons dans les trois personnes divines; car vous opérez toutes choses pour vous-même et

en vous contemplant.

Vous voulez exprimer en cette œuvre d'amour, de miséricorde et de paix, une idée de vous-même. Vous voulez en l'honneur de cette vie et communication divine et éternelle, faire une communication divine et temporelle; vous voulez entrer en société et communication avec vos créatures pour étendre et honorer la communication et société qui est en vos personnes.

J'adore, ô Dieu, Père tout-puissant, l'amour infini qui vous a incliné à donner votre Fils, le bien-aimé de vos éternelles complaisances, votre unique, au monde perdu par le péché originel et les multiples péchés actuels. J'adore cette même divine charité se manifestant dans le choix des moyens employés pour l'Incarnation.

Vous ne voulez pas recourir à votre toute-puissance, mais vous en appelez à votre divine sagesse, à votre bonté, à votre miséricorde, à votre amour. Pouviez-vous vous approcher plus près de nous par d'autres voies? Qui pourrait entrevoir aussi combien la Vierge Marie vous est chère et précieuse.

Vous l'avez créée et enrichie des plus grands dons de la grâce pour être la digne mère de votre Fils bien-aimé. Dans l'ordre de la nature, de la grâce et de la gloire, elle est le chef-d'œuvre sorti de vos mains divines. Dans l'ordre de l'existence des choses créées, vous n'avez jamais commandé et ne commanderez jamais à rien de plus grand, de plus noble et de plus parfait que la Vierge bénie.

Votre Incarnation, ô Verbe éternel et divin est le point central du monde, préparé de toute éternité, et ses conséquences s'étendent jusqu'au-delà des temps et enveloppent toute l'éternité.

Je vous adore acceptant et recevant de votre Père la suprême mission de nous racheter, de nous sauver, de nous délivrer de l'esclavage du péché, de nous réhabiliter, de nous rendre la vie de la grâce perdue par ce même péché et de nous disposer, de nous incorporer à la vie éternelle de la gloire.

Je vous adore, ô Jésus, vous apprêtant à dépouiller les splendeurs de votre gloire pour devenir comme l'un de nous!... Mais que dirais-je, ô Verbe divin, de vos rapports avec Marie au moment de l'Annonciation?...

Vous voulez être le fils de cette vierge sans tache, comme vous êtes le fils unique de Dieu et afin de nous donner une mère auprès de vous! Vous avez Dieu pour père et vous voulez avoir Marie pour mère pour nous la donner et nous la donner à tous! Par votre toute-puissance et votre infinie bonté, vous la rendez digne Mère de Dieu, pour être réellement Mère de tous les hommes. Humblement vous lui obéissez en cette vie terrestre et couronnant votre œuvre, vous lui accordez déjà dans les cieux, la gloire correspondant à sa dignité sacrée.

Je vous adore, Esprit de puissance, de lumière et d'amour! Opérant en Marie l'œuvre auguste de l'Incarnation. Il convenait que cette œuvre d'amour soit attribuée à l'Amour, lien vivant du Père et du Fils. Avec quelle perfection, ô divin sanctificateur, vous avez enrichi l'âme immaculée de l'auguste mère de Dieu, l'ornant de toutes les

vertus, de toutes les grâces, de tous les dons.

Je vous adore, Esprit d'amour, formant miraculeusement en Marie le corps de notre divin Sauveur! Devant ce grand mystère je m'incline devant cette merveille, mon cœur reste muet d'admiration « *Et concepit de Spiritu Sancto* » et tout mon être vibre de reconnaissance.

Oh! les doux moments qui s'écoulent pour moi! C'est une félicité comparable seulement à la béatitude éternelle des anges et des saints. Oui, je suis heureuse, ô mon bien-aimé, parce que je sens mon cœur palpiter dans le vôtre, parce que je vous sens dans mon cœur, parce que je vous y sens vivant et souverain. Maître en moi! quel mystère! Je me sens en paradis. Une fois ou l'autre, Jésus à vous sentir ainsi comme palpiter dans mon cœur je mourrai. Ô Jésus, si un jour on pouvait dire que votre amour m'a consumée non par l'effet de mes efforts, mais l'effet de votre grâce. Que je suis morte non pas « de mort », mais vivante d'amour pour vous. Ô mon Dieu, si vous me donnez tant de paix, si vous me rendez si heureuse sur cette terre, que sera-ce au ciel?

Je le prie de suspendre ses dons, car je n'y tiens plus. Oh! si tous savaient combien Jésus est beau, combien il est doux et souverainement aimable, on ne rechercherait que son amour. Comment est-il si peu aimé? Pourquoi faut-il que tous les cœurs ne répondent pas à l'amour miséricordieux de Jésus? Notre cœur est fait pour aimer une seule chose : notre grand Dieu d'amour. Qu'aimerons-nous si nous n'aimons l'Amour? »

29 août 1932.

Dans cette anthologie, je veux enfin recueillir une « vision mariale » de Marthe, le 1^{er} août 1942. Elle n'est pas indigne des témoignages analogues, si connus des catholiques, depuis « l'apparition » de 1830 à Catherine Labouré¹.

Vision de la Vierge

« La Vierge, debout, les bras ouverts à peu près à la hauteur de la ceinture, dans un geste très maternel ou mieux dans un geste d'accueil très maternel: les coudes ne touchent pas le corps, puisqu'on aperçoit un peu de l'intérieur de son manteau entre le coude et le buste. Les deux mains sont tendues en avant, presque face à face, légèrement arrondies, comme pour prendre ses enfants qui viennent à elle. Dans le même geste, la Vierge semble apporter à ses enfants la plénitude des dons et des grâces de Dieu. Cette Vierge clôt une étape et en ouvre une autre. Elle clôt l'étape des avertissements suppliants, des menaces même de Dieu au cours de ses multiples apparitions, en France et ailleurs, des derniers siècles.

Elle ouvre le temps des débordements de la miséricorde de Dieu en faveur de ses enfants qui n'ont compris ni ses avertissements ni ses menaces. N'ayant pas écouté les prévenances divines, nous avons subi les châtiments annoncés par la Vierge. La miséricorde de Dieu est inlassable et la Vierge, sans tenir compte de nos fautes, se fait l'expression, voire même le sacrement de la miséricorde de Dieu.

Son visage est d'une beauté incomparable. (On ne peut

pas décrire les traits de la Vierge, parce qu'ils sont tous parfaits.) Il est doucement lumineux, rien d'éclatant et c'est plus beau. La Vierge m'émerveille par sa beauté, dans son attitude, dans son geste, mais elle attire et emporte. On n'a pas la pensée de se mettre à genoux, de tomber à genoux à son apparition, mais de voler vers elle, non pas pour lui demander, mais dans un sentiment de reconnaissance et d'amour. On a l'air de lui dire: " Maman chérie, nous savions bien, nous vos enfants, que vous nous aimiez et que vous vouliez nous combler " (que nos cœurs soient votre repos, Maman chérie).

La robe de la Vierge est d'un tissu très fin, très souple, d'un blanc argent splendide. Elle est large et descend jusqu'aux pieds qu'elle ne couvre pas complètement. Les pieds sont nus et on les voit peu. Le devant de la robe ressemble à un large pli, du haut en bas. La ceinture, qui ne recouvre pas ce pli, s'arrête de chaque côté et se termine par un bouquet de trois lis, à gauche et à droite. Les lis sont d'un blanc très pur. De chaque fleur de lis s'échappent trois pistils formés d'une petite tige qui portent chacun un petit cœur, très brillant, comme l'or qui encercle la fleur du lis. Chacun de ces cercles est à peu près de la largeur d'un millimètre. La robe s'arrête autour du cou qui reste dégagé. Plusieurs rangs de perles la terminent. Les manches sont collantes et fermées aux poignets. Elles sont collantes à partir du coude seulement. L'avant-bras n'est pas très serré dans la manche, qui ferme complètement au poignet. La Vierge porte un voile et un manteau. Le voile est gracieusement posé sur sa tête, laissant voir un peu de ses cheveux de chaque côté. C'est tout juste si l'on n'aperçoit pas les cheveux sur le front. Le voile est du même tissu que la robe: blanc ar-

gent. Les cheveux sont châtain foncé et paraissent bruns de loin. Le voile tombe dans le dos gracieusement, sans reposer sur les épaules, un peu comme une mantille. Le manteau, d'un tissu très fin, est néanmoins assez ferme. Il est d'un bleu indescriptible, s'approchant un peu du bleu de France, mais un peu plus clair. Il est de la couleur des coins de bleu du ciel, lorsque après une journée de pluie, ils se détachent parmi des nuages noirs et blancs. Ce n'est pas le bleu ordinaire du ciel mais un bleu plus soutenu, à cause du contraste avec les nuages qui l'entourent et l'enserrent. Néanmoins le bleu du manteau reste infiniment plus beau que celui-ci.

Aucun galon ne borde le manteau qui s'arrête harmonieusement près du cou et descend le long du bras, couvrant un peu l'épaule et complètement le coude que l'on aperçoit néanmoins à l'intérieur du côté du buste. Le manteau est posé sur les épaules, comme un manteau de cour. Il n'est pas agrafé. Il descend aussi bas que la robe et se termine en bas par un arrondi assez large. Les avant-bras ne sont pas recouverts par le manteau. La ceinture est blanche, souple et de même tissu que la robe – blanc argent. Largeur: trois centimètres à peu près, peut-être quatre, moins large que la longueur de la croix de mon chapelet. La couronne est en or, très pur; le tour d'or supporte une rangée de lis exactement semblables à ceux de la ceinture. On les voit de face. Au-dessus de cette rangée de lis, apparaissent par intervalles réguliers, des petites croix d'or très pur, qui viennent encercler en forme de festons trois rangées de perles magnifiques d'un ton très blanc à multiples reflets (or, vert, bleu, mauve, etc.).

Le corps est légèrement penché en avant, comme pour ac-

compagner les mains, dans leur geste d'accueil.

Une très douce lumière émane de la Vierge, en particulier de son visage, et l'enveloppe très discrètement, comme un voile de la lumière qui viendrait d'elle-même. »

1^{er} août 1942.

La prière de Marthe

Marthe, ayant le temps de penser plus que les penseurs, avait résumé son expérience intime en une prière concise, qui est récitée chaque jour dans les « foyers de charité ».

O Mère bien-aimée, Vous qui connaissez si bien les voies de la sainteté et de l'amour, apprenez-nous à élever souvent notre esprit et notre cœur vers la Trinité, à fixer sur Elle notre respectueuse et affectueuse attention. Et puisque vous cheminez avec nous sur le chemin de la vie éternelle, ne demeurez pas étrangère aux faibles pèlerins que votre charité veut bien recueillir. Tournez vers nous vos regards miséricordieux. Attirez-nous dans vos clartés. Inondez-nous de vos douceurs. Emportez-nous toujours plus loin et très haut dans les splendeurs des cieux. Que rien ne puisse jamais troubler notre paix, ni nous faire sortir de la pensée de Dieu, mais que chaque minute nous emporte plus avant dans les profondeurs de l'auguste Mystère, jusqu'au jour où notre âme pleinement épanouie aux illuminations de l'union divine, verra toutes choses dans l'éternel amour et dans l'unité. Ainsi soit-il².

1 Cf. mon livre sur *la Rue du Bac ou la superstition dépassée*.

2 Marthe s'est inspirée, semble-t-il, de la prière de sœur Élisabeth de la Trinité, carmélite, que Jean-Paul II vient de béatifier: « Ô mon Dieu, Trinité que j'adore, aidez-moi à m'oublier entièrement pour m'établir en vous, immobile et paisible, comme si déjà mon âme était dans l'éternité. Que rien ne puisse troubler ma paix ni me faire sortir de vous, ô mon Immuable, mais que chaque minute m'emporte plus loin dans la profondeur de votre mystère. « Pacifiez mon âme; faites-en votre ciel, votre demeure aimée et le lieu de votre repos. Que je ne vous y laisse jamais seul; mais que je sois là tout entière, tout éveillée en ma foi, toute adorante, toute livrée à votre Action créatrice. »

VIII

L'EXPÉRIENCE MYSTIQUE SITUÉE DANS L'ÉVOLUTION

Bien que je sois né et que j'aie grandi dans une famille catholique, je n'avais aucun attrait pour ce qu'on nomme de nos jours « l'expérience mystique ». Comme tout homme venu en ce monde, j'avais deux « côtés », au sens de Proust: celui de mon père, celui de ma mère. Et, si différents que soient ces deux côtés (l'un plutôt jésuite, l'autre plutôt janséniste), on y était d'accord pour penser qu'un enfant ne doit pas être troublé par ce que l'abbé Bremond devait appeler « le sentiment religieux ». La religion était présentée à l'enfant comme un mystère éminemment raisonnable. Les jésuites auraient pu me faire connaître leurs mystiques, en premier lieu: Ignace de Loyola.

Mais, soit par l'idée que leur office était de diriger les gens mêlés au monde, soit par ascétisme et défiance du sensible, ils n'encourageaient pas les expériences mystiques. Le père de la Colombière, directeur de Marguerite-Marie, avait été une exception dans la Compagnie. Nous avons peine à comprendre, à notre époque d'indiscrétion et d'impudeur, quelle avait été la sensibilité religieuse dans la bourgeoisie française, qu'elle soit catholique ou protestante. Une loi de réserve, un code inexpri-

mé (ou plutôt, une pudeur inexprimable) rejetait dans une zone d'ombre tout ce qui était intimité, rapports personnels de l'âme avec Dieu. Pas plus qu'on ne parlait d'amour lors des mariages, on ne parlait de Dieu avec les siens. Et les livres des mystiques, comme ceux de Thérèse d'Avila, étaient enfermés dans un coffre de cèdre. Je ne recevais de ces expériences extraordinaires que ce que pouvait assimiler un adolescent sage.

La mystique était filtrée à travers Bossuet et Fénelon par Monseigneur Dupanloup, qui en avait extrait l'essence sous le titre: *Vraie et solide piété*. On pensait que les états intimes ne devaient pas être dévoilés. En France, la politesse conseillait la réserve; en Angleterre plus encore. La fille de Churchill m'a raconté que, demandant à son père s'il croyait en Dieu, celui-ci lui avait répondu par ces mots intraduisibles: « *What a continental question!* »

Bien que je fusse « sur le continent », j'avais le même genre de pudeur. L'Université ne m'avait pas davantage initié à l'étude des mystiques. Elle était fidèle à Victor Cousin, qui voyait dans le « mysticisme » une aberration, ou du moins une étape qu'il fallait comprendre et dépasser, comme avaient fait Hegel, Schelling et Auguste Comte. Léon Brunschvicg, qui m'honorait de son amitié en Sorbonne où il était prince d'esprit, me disait que Pascal agissait comme un juif superstitieux, alors que Spinoza était le vrai chrétien, adorant sans images « en esprit et en vérité ». Il insistait sur l'étrange affinité de l'intelligence et de la superstition, du génie et du délire. Dans cette perspective les mystiques ne pouvaient être que des monstres sacrés et leur étude que la tératologie de la théologie.

Bergson

Bergson me fit changer d'avis. Élève à l'École normale, j'étais allé le visiter pour lui proposer une carte de bal. C'était le temps où, cloué par les rhumatismes, il ne se déplaçait plus; le temps où, loin du monde, il allait se consacrer plus que jamais à l'exploration intérieure de la conscience, comme Maine de Biran. Il lut les œuvres des mystiques chrétiens: certes, Thérèse d'Avila, Jean de la Croix, ces deux colonnes, mais aussi les Torrents de Madame Guyon, sans négliger le Procès de Jeanne d'Arc. Il avait écrit *l'Évolution créatrice*, qui est le poème du cosmos saisi dans son devenir. Il allait bientôt publier *les Deux Sources de la morale et de la religion*. Ces deux ouvrages, ont une grande ressemblance et une profonde différence.

On a changé de versant: on est déjà hors du monde. Secrètement, Bergson s'acheminait vers le catholicisme, où il devait voir (comme il le consigna dans son testament) le *développement* de la foi d'Abraham, dans laquelle il était né. A ses yeux l'évolution des espèces vivantes sur cette planète qu'il disait « réfractaire », après bien des impasses et des retombées, s'achevait chez les grands mystiques chrétiens: ceux-ci imitaient, chacun à sa manière originale, inventive, imprévisible, ce qui s'était manifesté chez « le chef des mystiques » : le « Christ des Évangiles ». Ainsi l'histoire humaine avait pour signification ultime d'être sur cette terre réfractaire ce que la cybernétique nommerait un *hagiostat*, et que Bergson (ce fut son dernier mot) appelait: une « machine à faire des dieux ».

J'avais passé les plus belles années de ma vie, celles qui vont de la vingtième à la trentième année, à comparer deux philosophes qui représentaient deux types opposés de mysticisme, si l'on entend par mysticisme la méthode que doit suivre l'âme pour s'unir à son principe. Plotin, nourri de Platon et surtout d'Aristote, pouvait être conçu comme le modèle du mysticisme grec. Saint Augustin, curieusement converti au Christ par la lecture de Plotin, était le mystique chrétien par excellence. C'est Bergson qui m'avait révélé Plotin.

Bergson et Plotin se ressemblaient, en ce qu'ils considéraient l' « extase » comme une expérience capable de nous instruire sur notre destinée. Plotin avait eu quatre extases. Quant à Augustin, il avait connu, à Ostie, auprès de sa mère Monique, un instant d'éternité. La lecture des *Deux Sources*, plusieurs entretiens avec Bergson, la méditation des *Ennéades* de Plotin et des *Confessions* de saint Augustin me portèrent à lire les grands mystiques comme des herméneutes de l'Invisible. Je savais par Jacques Chevalier comment Bergson s'acheminait vers la religion catholique; j'avais conduit Monsieur Pouget chez lui, j'avais assisté à leur conversation¹. Je n'avais pas de peine à concevoir que le catholicisme fût la plénitude du judaïsme, puisque j'étais né dans la postérité de Jésus. C'était pour Bergson l'inverse. Ce qui était pour moi une origine sans effort et sans mérite était pour lui une aspiration finale, issue d'une vie de recherche. Le lecteur peut comprendre dans quel esprit je lus, après avoir tant aimé Bergson, les témoignages des mystiques catholiques, cherchant en écho dans mon âme je ne sais quelle résonance de leurs expériences: c'est ainsi que j'écoute les

grands musiciens sans être musicien. Toujours j'étais frappé par la disproportion de la cause et de l'effet. Il me semblait que ces étranges personnes étaient projetées (hors du corps, dans le corps, je ne sais, comme dit saint Paul) dans un autre univers, hors de l'espace et hors du temps. Lorsque j'ai vu sur mon écran les premiers cosmonautes titubant sur le sol lunaire, ils m'ont fait penser à ces mystiques maladroits, incapables d'exprimer leurs sentiments. Mais le plus paradoxal à mes yeux est que les grands mystiques disent avoir acquis une science supérieure. On le comprend d'un cosmonaute qui voit la terre sous un nouveau jour. Mais le mystique a-t-il raison de nous enseigner en prétendant nous renseigner? Je me posais cette question inévitable.

En notre temps les mystiques ont enfin obtenu droit de cité dans l'intelligence. Certains philosophes du début du siècle, comme Delacroix ou Baruzi, se sont penchés sur les œuvres des mystiques sans prétendre les comprendre, comme on étudie les poètes, les musiciens qui nous donnent les émotions suprêmes sans qu'on puisse jamais définir ce qu'est la poésie pure ou la beauté : il suffit d'avoir un cœur. Et, de ce point de vue, peu importe que l'artiste ou le mystique soit normal ou anormal, peu importe qu'il délire. Nous savons que le propre de certains génies du premier ordre est de transformer le délire en lumière et, comme l'avait fait Pascal, d'accepter les humiliations afin d'en voir émaner « un vrai et salutaire effet ». A la Sorbonne, j'écoutais H. Delacroix. Je lisais J. Baruzi et Pierre Janet qui dans un livre intitulé *De l'angoisse à l'extase* étudiait une sainte malade soignée à la Salpêtrière et qu'il comparait à sainte Thérèse: tout le problème mystique est posé dans cet ouvrage. Puis je me

suis plongé dans les deux volumes de cet exégète philosophe incomparable qu'est à mes yeux Frédéric von Hugel. Celui-ci, au lieu d'exposer la philosophie, comme nous autres continentaux, par une thèse abstraite, a braqué toute son information et son attention sur un seul cas singulier (comme je fais en ce moment à propos de Marthe Robin), l'histoire admirable d'Adorna Fieschi, connue sous le nom de sainte Catherine de Gênes. Je pense qu'il n'avait pas tort: car dans un seul être les autres peuvent se refléter. Je lus encore l'ouvrage de William James sur *l'Expérience religieuse*.

Mrs Soames, la fille de Sir Winston Churchill, m'avait dit que son père, pour assurer sa foi quand elle était adolescente, lui avait fait lire le livre de William James. De fait, je ne connais pas d'étude plus juste pour faire entendre en quoi l'expérience religieuse diffère de l'expérience morale. Sur les deux rives de l'océan, Bergson et James s'accordaient dans le problème de savoir quel est le rapport de l'expérience mystique, si rare et si anormale, avec l'expérience morale de tous les hommes. Dans la vie mystique, selon W. James, apparaît une émotion impérieuse et douce, un effort sans effort qui devait surprendre Bergson et en qui il devait voir un équivalent quasi instantané de toute une série d'efforts, qui donne la souplesse, l'aisance et qui explique que le mot « grâce » ait un double sens de don divin et d'élégance humaine. Ce second effort les auteurs mystiques l'appellent: abandon. Alors, dit James, on passe de l'inquiétude à la paix, à l'acceptation joyeuse des événements. Et l'amour s'étend à tous les êtres, aux animaux, à la matière même. On découvre enfin l'existence des autres, car les autres cessent d'être des fantômes pour devenir des semblables. Il arrive que la

souffrance et la jouissance coïncident. *Joie, joie, pleurs de joie*, disait Pascal. Ce qui avait surpris William James, c'est que cette expérience mystique n'est pas propre aux chrétiens mais qu'elle apparaît, dans les philosophies et les religions, certains êtres épris d'absolu qui, en des langages différents, se ressemblent, soit par la description de leurs états, soit par leur silence sur ce que ces états ont d'ineffable et d'inexprimable. Certains d'entre ces mystiques n'ont connu cette expérience qu'une seule fois dans leur vie. L'instant privilégié est souvent un instant unique, comme fut pour trois apôtres la transfiguration du Christ au mont Thabor.

Supposons, me suis-je dit parfois, qu'après une guerre atomique, un groupe de survivants, dans une caverne souterraine, élève des enfants qui, entendant parler de jour et de lumière, refusent d'y croire. Mais, par une fissure, voici qu'un rayon de soleil un instant paraît. Cela suffit pour savoir qu'il existe autre chose que la nuit, qu'un paradis de lumière enveloppe la nuit, que la nuit n'est jamais qu'une obturation passagère de la lumière. Et peut-être tous, tant que nous sommes, avons-nous, aurons-nous une fois au moins dans la vie (peut-être au moment de mourir) une de ces illuminations sur le dessous du jeu ? Peut-être l'expérience mystique instantanée sera-t-elle celle de ma dernière heure ?

William James cite de nombreux témoignages tirés de toutes les religions. Je choisis entre tous celui d'une femme de confession protestante, parce que la Réforme se défie en général de ce genre de choses. Voici comment Mme Jonathan Edwards décrit son expérience : « Mon âme goûtait une paix inexprimablement douce à me repo-

ser entièrement sur le Christ. Il me semblait que je voyais comme un faisceau de lumière l'amour divin descendre du ciel et couler sans cesse dans mon cœur. Je crois que j'ai éprouvé dans une seule minute plus de bonheur que je n'en avais ressenti jusque-là dans toute ma vie. A mon réveil, il me sembla que je ne m'appartenais plus. Je sentis que les opinions des hommes sur moi n'étaient rien, et que mes intérêts personnels ne comptaient pas plus à mes yeux que ceux d'une personne inconnue. La gloire rayonnante de Dieu semblait absorber tous les désirs de mon cœur. Toutes les souffrances et toutes les terreurs imaginables semblaient s'évanouir devant elle. Le sentiment de cette joyeuse résignation dura tout le reste de cette nuit, le jour suivant, toute la nuit d'après, et le lundi matin jusqu'au milieu du jour, sans s'interrompre et sans s'affaiblir. »

W. James cite les textes des grands mystiques, depuis Plotin jusqu'à Jacob Boehme, en passant par Maître Eckhart et Angelus Silesius. « Je ne suis rien, dit Boehme. Tout ce que je suis n'est qu'une image de l'être, et Dieu seul est mon *je suis*. Ainsi, reposant dans mon néant, je rends gloire à l'Être éternel : je ne veux rien par moi-même, pour que Dieu seul veuille en moi. » Ce qui fait penser au mot de saint Paul: « Ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi. »

Et ne croyons pas qu'il faille avoir une foi distincte, une espérance certaine pour accéder à ces états. William James cite les pensées du philosophe Jules Lagneau, le maître d'Alain, dont le mysticisme se nourrissait du désespoir. Il est des êtres qui ne touchent l'Être que par le néant, par une expérience fondamentale de la « pauvreté

». Simone Weil appartenait à cette famille. Ce qui me frappait dans ces écrits, ces textes, ces constats, c'est l'impression de réalité qu'ils me donnaient, comme si un voile s'était déchiré et que je fusse en présence du *donné immédiat* de Bergson, de la *chose même* de Husserl.

Je devais retrouver chez Marthe Robin encore davantage: l'évanouissement des problèmes dans leur solution et, pour tout dire en un mot: la simplicité. Marthe était une femme absolument simple.

Bergson allait plus loin que James pour qui toutes les mystiques s'apparentaient. A ses yeux les grands mystiques chrétiens étaient profondément différents des mystiques non chrétiens, grecs ou hindous, païens ou bouddhistes. Ceux-ci s'arrêtaient à l'état d'extase. Au contraire les mystiques chrétiens renversaient la direction du mouvement qui les portait vers l'extase; ils convertissaient la conversion, en la ramenant du ciel sur la terre. Il ne faut pas s'attarder au Thabor, mais redescendre sur les bords du lac: et demain à Jérusalem, au calvaire. Il s'agit de transformer l'extase en non-extase. Peut-on proposer un mot nouveau : *l'entase*? Ce sera la vie des doux, des pauvres, des cœurs purs, de ceux qui souffrent persécution. Alors le mystique oublie le mysticisme. « Maintenant l'union est totale et par conséquent définitive. C'est une abondance, c'est une surabondance de vie, un immense élan, une poussée irrésistible qui jette l'âme dans les plus vastes entreprises. » Dans la vie d'extase, l'âme mystique n'avait pas encore donné à Dieu sa volonté totale, ce qui explique son agitation, ses inquiétudes, ses efforts et ses transes. « Surtout, l'âme mystique voit simple, et cette simplicité qui frappe aussi bien dans

ses paroles que dans sa conduite la guide à travers des complications qu'elle est seule à ne pas apercevoir. » Que de fois ai-je pensé à ces lignes en visitant Marthe, que le philosophe semblait décrire? Bergson notait qu'il y a chez le grand mystique « une science innée, une innocence acquise qui lui suggèrent du premier coup les démarches utiles, l'acte décisif, le mot sans réplique ». Il se demandait d'où venait cette énergie lucide. Il disait que cette surabondance de vitalité-coule d'une source qui est celle même de la vie. Mais ce mot de vie est équivoque: est-ce la vie matérielle, la vie biologique ? N'est-ce pas une vie d'un autre ordre?

« Maintenant, continuait Bergson, les visions sont loin ; la divinité ne saurait se manifester du dehors à une âme désormais remplie d'elle. » C'était précisément ce que Marthe me disait, en remarquant que, désormais, elle avait un mode de perception de la Passion qui était différent de celui qu'elle avait connu jadis. Elle n'entendait plus « hurler », elle ne voyait plus de sang. L'existence s'était abolie dans l'Essence. « Plus rien, dit encore Bergson, ne distingue le mystique des autres hommes parmi lesquels il circule. » Ce mot « *circule* » est ironique, lorsque je l'applique à Marthe, puisqu'elle était immobile dans un centre.

« Le mystique, poursuit Bergson, se sent patient par rapport à Dieu (oh! combien dans le cas de Marthe, ce mot de " patient " prend de sens!), agent par rapport aux hommes. » Comme s'il était entré par effraction dans la cellule noire, s'il avait pénétré l'*incognito*, Bergson écrivait encore : « De cette élévation, le mystique ne tire d'ailleurs nul orgueil: grande, au contraire, est son humi-

lité. Comment ne serait-il pas humble, alors qu'il a pu constater, dans des entretiens silencieux, seul à seul, avec une émotion où son âme semblait se fondre tout entière, ce qu'on pourrait appeler l'humilité divine ? » L'humilité, entendue au sens plénier, comme l'a senti saint Paul, était peut-être le trait le plus caché, le plus intime, de la Passion. Paul nous dit que, bien que Jésus fût l'égal du Père, il n'a pas choisi la condition divine mais la condition d'esclave, mis à mort, et de la mort de l'esclave fugitif et crucifié. Plus tard, dans une de ses dernières interventions, en 1939, un an avant sa mort, Bergson, parlant de Péguy, disait que « tôt ou tard il devait venir à Celui qui prit à son compte les péchés et les souffrances de tout le genre humain ». Comme je le dirai bientôt, c'était la vocation de Marthe.

Ayant causé avec elle des états qu'elle avait traversés, je me suis rendu compte que, sans les mépriser, elle les mettait à leur place comme des symboles qui n'ajoutaient aucun mérite à celui qui en était le bénéficiaire. Elle me disait: « Avoir l'anneau nuptial, c'est bien; ne pas l'avoir, c'est mieux. » Elle retrouvait ainsi l'idée de l'Évangile johannique que celui qui croit est plus que celui qui voit, puisque l'évidence lui enlèverait cet acte de liberté dans l'obscurité qu'on appelle *l'amour*.

Görres

Je fus conduit à compléter ces vues de Bergson, en prenant connaissance du livre de J. J. von Görres sur *la Mystique chrétienne*, paru de 1836 à 1848. L'hostilité de son auteur à l'esprit français explique que cette œuvre capitale soit peu connue chez nous. Ce penseur germanique

ouvrait des voies nouvelles. A lire Bergson et James il pourrait en effet sembler que l'expérience des mystiques est un phénomène anormal qui se superpose à la vie psychique normale et ne concerne que de rares privilégiés.

Si la vie mystique est sans lien avec le psychisme, il est tentant de la tenir pour un produit de l'imagination, et à la limite pour une « aliénation », au sens de Marx et de Feuerbach. Freud y voyait une transposition de l'instinct. Ainsi s'exerce d'abord la « critique ». Mais vient le moment où la « critique » s'exerce à son tour sur elle-même et critique la critique. Pour Görres, qui était dans la tradition de Plotin, la vie mystique n'est pas une vie superposée à la vie sensible: elle est la sublimation, la plénitude de cette vie. Nos sens peuvent pénétrer dans le domaine de l'esprit, sans cesser d'être des sens. Autrement dit, Görres a l'idée que nous pouvons utiliser un sens dans deux directions possibles. La première est celle par laquelle le sens nous met en relation avec un objet extérieur.

La seconde est celle par laquelle le sens peut nous mettre en rapport avec un objet supérieur au domaine que nous appelons « matière » et « vie ». Ainsi il y a deux manières d'user de la vue: une première qui est corporelle, utilitaire et commune; une seconde, qui est celle du « voyant », où celui qui voit, ou croit voir, capte une réalité cachée aux autres et invisible. Sans doute ce double usage est-il possible pour tous les sens, même pour ceux qui sont les plus intimes. Le difficile est de le distinguer d'une hallucination. Pour un médecin, un psychiatre, un psychanalyste, les « visionnaires » seront nécessairement classés parmi les malades. Mais qu'est-ce que la santé ? Si la santé est

définie non par le sentiment qu'on en a mais par son irradiation, par son effet, par l'adaptation immédiate au réel, par l'efficacité, par une certaine joie triomphante toujours et même dans l'échec – disons par le « génie » – , alors il faudra créer pour ces anormaux un terme qui les spécifie. Il faudra reconnaître, en clinicien, en psychiatre, qu'il existe une anormalité surnormale, qui est l'inverse de la maladie.

Admettons qu'il existe pour certains privilégiés une seconde fonction des sens. Ils ne feraient que réveiller une faculté virtuelle en chacun des hommes et susceptible de s'épanouir un jour, de sorte que nous serions des mystiques qui s'ignorent. Si nous pouvions exciter en nous cette seconde perception, d'une manière bien imparfaite, à de certains moments très rares (comme au dernier moment de la vie), alors, la conscience de l'univers se modifierait. Nous aurions l'impression de sortir du réel, pour entrer dans le songe. Et c'est le cas des mystiques : lorsqu'ils retombent dans la vie après une extase, ils croient rêver : les êtres leur paraissent irréels, lointains, fantomatiques: car ils étaient entrés dans ce mélange d'ombre et de lumière que l'Écriture nomme une *nuée*.

Un contemporain, André Frossard a bien exprimé son état d'esprit après une sorte d'extase qui transforma sa vie et qui ne s'est jamais effacée de sa mémoire: « Les débris de mes constructions intérieures jonchaient le sol. Je regardais les passants qui allaient sans voir, et je pensais à l'émerveillement qui serait le leur quand ils feraient à leur tour la rencontre que je venais de faire. Sûr que la même aventure leur arriverait tôt ou tard je m'amusais par avance de la surprise des incroyants et de ceux qui

doutaient sans se douter². »

Ainsi, pour tenter de comprendre à la manière d'une intelligence le « phénomène » de Marthe je projetais sur lui des schémas, des cadres. Mais il était beaucoup plus indiqué de la consulter elle-même, et il m'arrivait de l'interroger sur ses états de conscience avec les distinctions en usage dans la théologie mystique où tous ces états ont reçu un nom et sont classés selon une hiérarchie. Toujours je remarquais un écart entre son expérience propre et les désignations classiques. Ou plutôt, toujours je l'entendais dire : « J'ai connu ce que vous me dites et je l'ai dépassé. » J'étais voué aux concepts, aux abstractions, aux systèmes des philosophes, aux définitions des mots, aux vains discours, à la parole frivole ou mondaine, à la politesse.

Comme ces prisonniers de la caverne dont parlait Platon dans son mythe, je voyais défiler les images des choses, sans pouvoir m'échapper et contempler hors de la caverne les choses mêmes sous le soleil. Et voici qu'en écoutant Marthe, j'avais l'étrange impression (difficile à définir) de me trouver très simplement en présence de... de ce... *je ne sais quoi* que nous n'avons pas de mot pour désigner, sauf ce mot si usé, si banal, le plus banal de tous, le mot être. Que d'illustres penseurs contemporains, reprenant les recherches des premiers Grecs depuis Parménide ou Héraclite, cherchent à retrouver l'Être, nous font réfléchir sur l'être et le *non-être*, voulant nous procurer un contact, nous placer, comme Husserl, devant « les choses mêmes » ! Il est si vrai que des voiles opaques s'interposent entre notre culture, notre silence et ce qui *est*!

Et comme il serait désirable, pensé-je, de me trouver tout simplement devant un être simple, qui dirait sur chaque événement, chaque destinée: *ce qui* est. Ce genre de génie se trouve en puissance chez la femme, plus immédiatement liée à la nature et à la vie. On peut dire que Marthe était femme au plus haut point. Les écrans, les voiles, les mensonges disparaissaient. Elle était là, toute simple, toute familière. Et pourtant elle était hors série, et si étrangère aux sciences qu'elle avait été abandonnée par les médecins, les psychiatres, les psychanalystes, qui avaient renoncé à l'examiner, moins par scepticisme que par impuissance. Restait à lui envoyer un gendarme pour le délit, non inscrit dans les lois, de ne pas se nourrir, de ne pas vivre comme tout le monde. Avant de l'avoir connue, je doutais de ce qu'on me racontait sur elle. Après l'avoir visitée, j'avais peine à concevoir que ce que j'avais observé dans la cellule fût vrai. Si extraordinaire, Marthe, et si ordinaire. Hors de ce monde plus que tous; et, plus que tous les autres, comme tout le monde et sur un mode plus simple encore.

L'anormal et le normal

J'ai laissé de côté jusqu'ici un problème capital, si souvent passé sous silence, et qui était présent à mon esprit lorsque je visitais Marthe: comment expliquer que dans son cas, comme dans celui de plusieurs êtres exceptionnels, les plus hautes formes de la pensée, de l'action, de la prière, aient pour condition un état désastreux du psychisme et du corps? Pour parler plus nettement encore, dans quelle mesure un déséquilibre inférieur peut-il promouvoir un équilibre supérieur? Que le génie et la folie aient de secrets rapports, nous ne l'ignorons pas. Virgile

avait exprimé l'oscillation de l'intelligence devant cet étrange phénomène, lorsqu'il faisait-dire par Nisus, s'adressant à Euryale : « Sont-ce les dieux qui nous donnent cette ardeur, ou chacun se fait-il un dieu de son désir? » (*Dine hunc ardorem mentibus addunt* *An sua cuique deus fit dira cupido* ?) Ce que Baudelaire avait exprimé lui aussi: *Viens-tu du ciel profond ou sors-tu de l'abîme?* C'était le problème que devait poser Freud. Celui qui le résoudrait éclairerait le mystère de notre être.

Dans cet esprit je vais reconsidérer les expériences de Châteauneuf. Marthe était le siège de phénomènes déconcertants, et que jusqu'ici la science humaine a négligés, par méthode autant que par principe. Il est probable qu'elle va bientôt les examiner sous un jour nouveau. Dans les faits qui concernent Marthe, les théologiens, les savants, les philosophes seront interpellés.

Chacun répondra selon sa spécialité. On rattachera sans doute ces phénomènes à des ensembles plus vastes, à des lois plus fondamentales, à des caractères encore mal définis de la *grâce* ou de la *nature*. Depuis des siècles, les théologiens expliquent ces faits par des concepts religieux; dans l'ordre de la grâce, tous les états qu'a connus Marthe ont été depuis longtemps dénombrés, dénommés, répertoriés, classés hiérarchiquement. Mais la grâce ne détruit pas la nature ; elle la conserve et l'informe. Et de nos jours les mécanismes de la nature (qui étaient souvent, au Moyen Âge, attribués au diable) nous sont mieux connus. Ce ne sera pas déprécier Marthe, mais au contraire la mieux comprendre, que de montrer la place de ces phénomènes mystiques dans une philosophie générale de l'évolution.

Comme le disait Leibniz: « Les choses inférieures existent dans les choses supérieures d'une manière plus noble qu'elles n'existent en elles-mêmes. » Tout se passe en effet comme si l'être humain, plongé d'abord dans la nature, soumis aux lois du cosmos, s'évadait autant que possible de ces servitudes, tendait à diminuer sa dépendance, à se libérer des contraintes, – comme si, par une organisation de plus en plus complexe, il tendait à faire croître son autonomie. Il faut ajouter que tout se passe comme si ces émergences sont d'autant plus intenses qu'elles surgissent d'une désintégration plus radicale.

Comme l'a noté le Dr Larcher, les trois vœux monastiques de chasteté, de pauvreté et d'obéissance rapprochent l'ascète de l'enfant. Le jeûne le fait ressembler à un nourrisson; le jeûne total le fait ressembler au nouveau-né, avant la section du cordon ombilical; *l'apnée*, c'est-à-dire l'absence de respiration, le fait ressembler au fœtus avant la naissance; l'arrêt circulatoire le fait ressembler à un embryon de moins de quatre mois; la « biostase » le fait ressembler à un ovule sans échanges, avant la fécondation. Mais ces « mortifications », qui paraissent aller à contre-courant, récapitulent à rebours les différentes phases du développement.

Nous sommes dans un domaine encore mal exploré, sauf par certains individus hindous ou chrétiens qui se sont efforcés de résister à la douleur ou de retarder la mort, non par une technique médicale, mais par un effort moral et une ascèse. Qu'est-ce en effet qu'un *ascète*, sinon l'homme qui diminue les fonctions qui l'adaptaient à l'existence, afin d'en réveiller d'autres qui pourraient le

préadapter à une vie plus libre et plus haute? Par la chasteté et la continence, il diminue l'emprise de la fonction de reproduction. Par le jeûne, il restreint l'alimentation. Il fait échec à la dispersion de la vie mondaine par le silence. Il restreint son indépendance en se soumettant à des maîtres qu'il s'est librement donnés.

En apparence, son effort contredit l'élan de l'évolution, puisqu'il est un retour à l'état originel. Mais ce n'est qu'une apparence. L'effort ascétique peut se comparer à l'effort d'un archer qui tire sur la corde de l'arc, afin d'accumuler une énergie qui va lancer la flèche dans l'espace. Et c'est pourquoi, sans doute, les deux cycles de l'évolution, l'un *progressif* (que nous étudions presque exclusivement), l'autre récessif (que nous négligeons d'observer), ont un rapport intime l'un avec l'autre. Pourvu qu'elle soit purifiée de tout dolorisme, on peut dire qu'une « mortification » est une vivification, puisqu'elle accroît l'indépendance du microcosme par rapport au macrocosme, puisqu'elle affranchit l'homme de plusieurs servitudes, en mettant en réserve certaines puissances cachées, qui le rendent plus libre, c'est-à-dire plus capable d'obéir à Dieu. Chez les grands mystiques, cette régression prend des formes anormales, qui développent des capacités nouvelles de mémoire, de perception, de divination. C'est pourquoi, lorsque j'interrogeais Marthe Robin sur son état agonique, je recueillais ses réponses à mes questions; j'espérais qu'elles pouvaient intéresser tous les esprits, en éclairant l'inévitable passage de la mort et en jetant ses lumières fuligineuses sur l'évolution de l'être après la mort. Supposons que je rencontre un explorateur de la lune et que je l'interroge sur la manière dont il voyait la terre: j'aurais chance de recueillir des connais-

sances nouvelles sur la terre. On a étudié dans une perspective analogue les phénomènes qui se produisent au moment de la mort.

Ceux qui ont frôlé la mort sans y sombrer ont eu l'expérience d'un état de « désincorporation » qui peut permettre de comprendre les expériences de certains mystiques. Le Dr Moody, dans son livre *Life After Death*, cite un grand nombre de témoignages. J'ai connu certains expérimentateurs de l'avant-mort, tel Maurice Genevoix, qui m'ont confirmé que l'on peut avoir au moment de la mort l'impression d'être détaché de son corps, comme s'il était un objet qu'on survole. Au fur et à mesure que la conscience se transforme, en se séparant du temps horizontal qui comporte *avant*, *pendant* et *après*, on revit d'une manière globale et synchronique les événements de son histoire, qui se déroule dans une récapitulation furtive, ainsi qu'un film agréable à voir.

Il existe, d'autre part, des mutations en hauteur. Lorsque l'être vivant est placé devant une alternative de vie et de mort, il arrive que l'évolution fasse soudain un bond en avant. Déjà la « tortue cybernétique » de Walter ne se résignait à sauter un obstacle par bonds que lorsqu'elle avait épuisé toutes les possibilités de le contourner sur un plan horizontal. On peut imaginer qu'après cinquante mille ans d'existence, l'humanité puisse se trouver dans une situation analogue, c'est-à-dire qu'elle doive choisir entre *périr* et *survivre*. Ou bien elle continuera sa voie dans le même sens qu'aujourd'hui (et elle devra s'affronter à la pollution, à la surpopulation, à la guerre, au danger de destruction). Ou bien elle devra *passer un seuil*.

Mais comment s'effectuera ce passage d'un seuil? Et en quelle mesure une dislocation de nos fonctions sera-t-elle favorable à ce franchissement du seuil? En quelle mesure, pour parler plus clairement, la maladie mentale, qui est un état anormal, pourra-t-elle favoriser le développement des facultés super-normales? Il suffit de constater chez de grands artistes, singulièrement chez les musiciens, que leur déficience a été une source de leur génie. Depuis la plus haute antiquité, les « drogues » ont été utilisées pour introduire dans des « paradis artificiels ». Les états pathologiques ne seraient-ils pas parfois la condition de notre accession à ces états rares et privilégiés, semblables à des clés qui soudain nous ouvriraient la chambre où sont les trésors? C'est ainsi que des botanistes ont pu comparer la fleur à une feuille mortifiée. La beauté régulière des pétales, et plus encore le parfum, qui est analogue à « l'essence », auraient-ils pour condition une exténuation de la sève? Et, en tous les cas, les sages et les saints ont sans cesse exprimé cette loi suprême de toute croissance: qu'il faut que tout être en ce monde soit d'abord défait, détruit et pour ainsi dire décomposé pour qu'il mérite d'être recomposé sur un plan supérieur. La mort serait une étape pour une renaissance.

Il m'arrivait de considérer Marthe, si mourante, comme semblable à l'insecte en train de muer, allant de la vie à la Vie par une mort provisoire. J'y voyais un échantillon de ces mutations qui pourront se produire dans l'évolution des espèces, comme dans celle de l'humanité. Et, à l'extrême limite (ce qui n'a de sens que pour un chrétien, réfléchissant sur le mystère pascal) une image, une annonce, une première figure, de la mutation ultime: celle de la « résurrection d'entre les morts ». Alors, il m'arrivait

de me demander s'il ne fallait pas renverser nos conceptions sur « les vivants et les morts », et dire, comme plusieurs mythes le suggèrent obscurément, que tout a commencé par une première catastrophe, que nous sommes « fils d'Adam pécheur », sous-normaux, non encore pleinement *vivants* – que la *biologie* doit s'achever dans une étude de la victoire du vivant sur la mort; ce que l'on pourrait nommer: une *thanatologie*³.

Bilocation

Je ne m'étendrai pas davantage sur les phénomènes paranormaux qu'on a pu observer dans la vie de Marthe. Le difficile est de discerner quel est le rapport qu'ont ces phénomènes avec le « surnaturel »: ce n'est pas mon office. J'indique mon hypothèse: que le « paranormal » est ambigu, quand il n'est pas possédé par un élément supérieur d'héroïsme, de sagesse et de sainteté; en somme: que le « médium » est un détraqué, quand il n'est pas un saint. Mais je ne veux pas quitter ce domaine sans avoir présenté un fait de la vie de Marthe, sur lequel j'ai pu longuement enquêter et qui intéresse la psychologie profonde: le rapport de l'âme et du corps, et plus spécialement la *perception*.

Un professeur de Châteauneuf, Marie-Ange, était très malade. Vers sept heures du soir, un prêtre du Foyer porta la communion à Marie-Ange: il lui annonça qu'il reviendrait au début de la nuit pour lui donner l'extrême-onction. Marie-Ange entra dans la prière, le silence et la nuit. Elle éteignit sa lampe de chevet. A 19 h 35, le professeur de mathématiques, Janine Chevalier, entra dans

la petite antichambre qui précédait la chambre de Marie-Ange: elle voulait embrasser son amie avant son départ, fixé pour le lendemain. Elle sonne. La sonnette ne répond pas. Elle reste immobile, mais (chose étrange) elle entend parler dans la chambre. Elle recueille cette parole:

« Cœur Sacré de Jésus, patient et infiniment miséricordieux, ayez pitié de nous! Cœur sacré de Jésus, plein d'amour et de bonté, ayez pitié de nous! Cœur Sacré de Jésus, maison de Dieu et porte du Ciel, ayez pitié de nous! Cœur Sacré de Jésus, espérance de ceux qui meurent dans votre amour, ayez pitié de nous ! »

Janine frappe à la porte ; personne ne répond. Elle appelle l'infirmière du Foyer, qui apporte une collation à Marie-Ange. On entre. Marie-Ange est couchée sur le côté droit, la main repliée sur son cœur: elle est morte. Marthe fut interrogée. Elle répondit de sa petite voix tranquille: « J'avais promis à Marie-Ange de l'aider à sa dernière heure. Je suis venue. J'ai vu la chambre. J'ai dit cette prière. » Cette « visite » de Marthe à Marie-Ange n'est pas contestable. On trouve chez les hagiographes plusieurs récits analogues, que l'on classe sous le nom de « bilocation ». Sans vouloir me prononcer sur le fond, décrivant seulement les apparences, je dirai: tout se passe comme si une sorte d'*imago* de Marthe était présente dans la chambre de Marie-Ange, comme si Marthe avait la faculté d'étendre le champ de sa perception et de son action. On sait qu'à des heures dramatiques de la vie (par exemple, à l'heure de la mort) des agonisants envoient un message dans l'espace, qui est recueilli à des milliers de kilomètres. La télépathie serait un cas particulier de la communication des consciences. Et la « bilocation »

pourrait être envisagée comme le transport d'un « ectoplasme » du sujet au lieu où se trouve un autre sujet, auquel il est lié par sympathie.

Ces phénomènes psychiques, que la science de ce siècle néglige par crainte des illusions, seront sans doute mieux décrits demain, la science ayant souvent progressé par l'étude des cas jugés alors impensables. J'ai eu l'occasion de m'entretenir de ces problèmes avec deux philosophes, fort différents d'esprit, mais qui avaient pour maxime de ne jamais admettre *a priori* l'impossibilité d'un fait. Henri Bergson et Gabriel Marcel étaient curieux. Ils s'intéressaient aux exceptions. Il leur arrivait même de penser que ce que nous appelons anormal, exceptionnel, pourrait être, aurait dû être, le vrai normal; par exemple, qu'il eût été normal de communiquer à distance, ou de constituer une science psychique avant les sciences dites physiques⁴.

Que savons-nous de la relation de la matière et de la mémoire, du cerveau et de la pensée, bien que nous vivions ce mystère impensable? Que savons-nous de cette présence des choses et des êtres en nous, que l'on nomme *perception, connaissance, sympathie, amour*? Et les faits marginaux, aberrants, condamnés d'avance par nos postulats, ne devraient-ils pas être étudiés avec soin, pour agrandir notre savoir, pour préparer nos destinées? Le lecteur comprendra sans peine, que connaissant l'extraordinaire existence de Marthe, j'aie parlé d'elle à des philosophes et des savants afin de recueillir leur jugement. J'ai souvent constaté qu'ils ne m'écoutaient guère, ayant leur siège fait. Marthe leur paraissait ou trompée, ou

trompeuse. Et j'ai pu vérifier une fois de plus comment en chacun de nous se juxtaposent une extrême curiosité pour ce qui nous touche et une indifférence radicale pour ce qui nous gêne.

Après Hiroshima

L'avantage de Marthe sur les mystiques qui l'ont précédée est d'avoir vécu au moment de la première bombe atomique. Elle avait alors près de quarante ans et devait vivre encore quarante ans. Dans sa vie sans sommeil, de pensée et de prière ininterrompues, elle a pu entrevoir l'avenir de l'évolution. De mon côté, je n'ai jamais cessé de penser qu'avec l'âge atomique nous étions entrés dans une phase nouvelle, et peut-être décisive, de *l'histoire*. Ni Bergson ni Husserl n'ont pu l'envisager. Et je ne sache pas que Sartre ou Althusser en aient tenu compte: ils ont continué, sur la lancée antécédente. Le concile de Vatican II, optimiste par espérance, n'y a pas fait face.

Il me semble que le « penseur de l'an 2000 » sera conduit à proposer une hypothèse de ce genre: Tout se passe comme si l'évolution était une victoire croissante de l'esprit. Tout se passe comme si ce progrès se faisait indirectement, *aléatoirement*, par une suite de mutations improbables. Dans un cosmos semé de nébuleuses où il n'y avait d'abord que du feu et du vide, sur une poussière infime a paru un organisme, c'est-à-dire: une matière animée, capable de se reproduire indéfiniment. Mais quel hasard inconcevable, infiniment improbable, de voir paraître chez l'animal un être capable de *se représenter* l'ensemble des êtres (et lui-même par surcroît)! Comment expliquer cet improbable qu'est l'animal *pensant*, capable

d'un progrès indéfini? Et, pour continuer cette série des improbables, quelle chance de voir paraître dans l'humanité pensante, et parmi tant de superstitions fabuleuses, une religion contestée, vulnérable, mais toujours vivante par un « petit reste »?

Ainsi, tout toujours est allé d'improbable en improbable: mais les improbables ont été télécommandés. Lorsqu'on regarde leur suite, on discerne un axe, un dessein, une sorte d'idée directrice. Certes, à chaque étape, à chaque franchissement de seuil, survint une crise. Et le nouvel improbable paraît sous des formes cachées, germinales, chétives – comme les premiers mammifères, les premiers hommes, les premiers chrétiens. Mais la montée s'est poursuivie. Va-t-elle s'interrompre? Depuis Hiroshima, nous vivons une de ces périodes de crise, qui précèdent le franchissement d'un seuil. Et sans doute la plus décisive dans l'évolution. D'Héraclite à Bergson ou à Teilhard, les têtes pensantes ont spéculé sur une *histoire* qui bientôt va nous apparaître comme une époque lointaine, un « Ancien Testament ». Une ère nouvelle a commencé, analogue à l'ère du *feu*, et plus renouvelante. Lorsque le feu fut découvert, les hommes étaient rares, dispersés sur la planète. Il n'y avait pas une humanité rassemblée tout entière, à l'image d'un seul homme.

Ce nouveau temps est si récent, si inimaginable qu'il n'a pas encore pu être compris par les penseurs, ni gouverné par les chefs des nations ni vécu par de grands mystiques ou de grands prophètes. Il existe dans ces franchissements de seuil, dans ces passages improbables d'un ordre à un autre ordre, un intervalle, parfois immense, entre le moment où le germe est semé et celui où lève l'épi: disons

entre l'*origine* et l'*émergence*. La mutation est acquise, mais elle demeure virtuelle. Depuis Hiroshima nous sommes dans cet intervalle, dont nous ne pouvons savoir s'il durera quelques années ou quelques siècles. Y a-t-il eu dans le passé de l'évolution une phase aussi solennelle malgré son silence et son fracas, où l'on ait observé davantage les signes d'une *émergence*, sans pouvoir déterminer si elle sera « pour le pire ou pour le meilleur » ? Y a-t-il eu un temps où l'espoir et le désespoir aient été plus intenses et plus mélangés ?

Pour revenir à mon sujet, qui est de situer Marthe dans l'évolution, je vais présenter quelques remarques « utopiques », mais qui peuvent comme toute utopie orienter plusieurs recherches. Il m'arrivait en voyant vivre Marthe sans aliment de considérer ce rapport de l'animal à son milieu sous ses deux formes de *respiration* et de *nutrition*. La solution du végétal diffère de celle de l'animal: sans mobilité, mais avec l'avantage d'assimiler directement l'énergie solaire, sans détruire une substance vivante, mais par un rapport direct avec la source. Paul Valéry et Jean Bernard, réfléchissant sur le *sang*, ont été conduits à des pensées analogues. En parlant de l'animal, Valéry écrivait: « Si le sang de l'animal recevait toutes préparées les substances dont l'élaboration demande tant d'industrie coordonnée, on conçoit un mode de conservation qui ferait l'économie de tous les organes de relation: les sens, les moteurs, les instincts, la *psyché*; et puis tout ce qu'exige de broyeurs, malaxeurs, transporteurs, filtres, tubes, brûleurs et radiateurs le travail à la chaîne qui s'amorce dès que les signaux des sens ont commencé sa mise en train. » Aux yeux de Jean Bernard qui cite ce texte, Valéry entrevoit ce que sera une médecine de sub-

stitution: annonçant le sang artificiel, les tissus artificiels⁵. Ces deux maîtres de la « pensée du sang » m'ont aidé à comprendre ce qui se passait chez mon amie dont « tout le corps n'était que pour le sang », comme celui de la *Jeune Parque*.

Allons encore plus loin dans l'hypothèse. Les stigmatisées perdent leur sang avec une telle abondance que certains sujets connaissent une déperdition équivalente à celle de leur masse sanguine. Et ils retrouvent leur poids sans s'alimenter. Alors je pose la question: « N'y aurait-il pas une source cachée d'*énergie* à l'intérieur de la *matière*? » Et que sont nos centrales électriques et nos cyclotrons, sinon des laboratoires qui déclenchent, puis qui ralentissent l'explosion de l'énergie contenue dans certaines parcelles de la matière? Et ne pourrait-on pas concevoir un alternateur dans lequel l'*énergie* se convertirait en *matière* et la matière en énergie par une sorte de *respiration* atomique?

Et, si notre industrie pouvait un jour fabriquer un tel alternateur (analogue à une lampe perpétuelle) ne pourrait-on pas brancher sur cet alternateur des canaux permettant d'obtenir une énergie nouvelle? Il m'arrivait de comparer l'état de Marthe avec la condition des cosmonautes, vivant dans l'*apesanteur*. Elle était aussi en hibernation. Et on eût pu tirer profit de ses expériences pour nos techniques nouvelles, astronautiques ou médicales. Plus que le nôtre, le sang de Marthe était un « soleil liquide ». Qui sait s'il ne possédait pas des propriétés inconnues, s'il n'aurait pas été capable de perfectionner les recherches qui se poursuivent pour la guérison des leucé-

mies et des cancers? On me dira que ce sont là des vues fictives. Mais l'utopie, le mythe, la poésie « surréaliste », la peinture « abstraite », comme les prophéties énigmatiques, peuvent être des anticipations. Enfant, j'avais lu Jules Verne sans croire à ses extraordinaires histoires. Et j'ai assez vécu pour apprendre qu'on avait donné le nom de *Nautilus* au premier sous-marin atomique.

Le mystère du Temps

Je me suis longuement penché sur les problèmes posés par le *temps*, sa réalité, la perception que nous avons de son flux.

Le *temps* et l'*espace* sont étroitement liés l'un à l'autre – de nos jours plus que jamais, pour la pensée scientifique. Que signifient l'espace et le temps? Les philosophes se sont longtemps accordés pour les désigner comme des « milieux » et des « cadres », comme si nous étions réglés par eux: ils se sont demandé si l'espace et le temps ont une réalité en dehors de la perception que nous en avons. Sont-ce des illusions auxquelles la mort nous ferait échapper? Depuis Einstein et la « relativité », le problème posé par la différence de l'espace et du temps a changé profondément. Si le temps n'est jamais qu'une quatrième dimension de l'espace, si donc le cosmos et l'histoire sont tout entiers donnés en acte (et qu'on puisse aller de l'avenir au passé, comme on va du passé à l'avenir), alors le temps n'est pas *réellement* successif: en droit, on devrait pouvoir agir sur le passé, anticiper sur l'avenir? Ces paradoxes, impensables pour nous, sont présents à la pensée de plusieurs esprits mathématiciens. Ils jettent un jour neuf sur la rétrodiction et la prédiction, comme l'a indi-

qué M. Costa de Beauregard lorsqu'il dit que cette question, soulevée par Boltzmann dès 1896, est profonde, qu'elle « inaugure toute la problématique des relations entre *cosmos* et *conscience* ».

On s'étonnera de me voir rappeler ces perspectives de la science au sujet de Marthe. Mais il n'est pas niable que Marthe avait, ou croyait avoir, comme Catherine Emmerich, une relation privilégiée avec l'espace par l'ubiquité, avec le temps par la prédiction. Et il était intéressant de l'interroger sur la perception confuse qu'elle avait des étendues et des durées. Sa relation avec *l'éternel présent* était si différente de la mienne... D'autre part, si le moment le plus réel de l'histoire sur cette planète est celui de l'Incarnation, et, plus précisément: celui de la souffrance du Verbe incarné (que Jésus nomme son *Heure*); puisque Marthe revivait cette *Heure* d'une manière. si constante; puisqu'elle habitait la rive éternelle – ne pourrais-je recueillir sinon des lumières sur l'impénétrable mystère, du moins des indications, des pressentiments?

Elle connaissait plus que moi le lien du temps avec la Simultanéité; elle vivait chaque semaine une « dernière heure ». Par rapport à l'espace, il me semblait qu'elle possédait un don d'ubiquité, abolissant les distances. Allant plus loin, je me demandais si ce sang qui tourbillonnait en elle, qui était son aliment, qui se nourrissait d'une parcelle de « matière consacrée », n'était pas devenu chez elle un organe d'adaptation à la *matière*, une sorte d'intime *lumière*? Et qu'elle pourrait peut-être me donner une idée de cette correspondance de la *lumière* et de la *matière*, sur laquelle Louis de Broglie m'avait fait réfléchir. En étudiant les mystiques, j'avais noté qu'ils avaient

tous connu (ou cru connaître) des instants extatiques, imaginant coïncider avec leur « éternité ». Tous, sous des modes différents selon les cultures, ils avaient avoué deux impressions contraires sur l'écoulement du temps.

Le temps parfois leur paraissait très court, parce qu'ils sentaient sa fin prochaine, parce que tout ce qui doit finir est déjà fini. Parfois, à l'inverse, ils gémissaient sur la longueur, la langueur interminables du temps. Unissant ces deux expériences dissemblables, Thérèse d'Avila avait dit qu'elle « mourait à chaque instant de ne pas pouvoir mourir ». Ce qui est peut-être la plus abyssale expérience qu'un esprit pur puisse avoir du temps, s'il est vrai que le temps est avant tout un délai qui ne s'accomplit pas, et comme le retard de la Béatitude.

Ainsi, par des voies diverses et convergentes, j'étais arrivé à penser que le mystère du temps n'est pas celui de la succession, mais celui d'une participation à la Simultanéité. Que le temps est une symphonie inachevée; que l'achèvement de cette symphonie est déjà présent en nous, dans la mesure où nous participons obscurément à ce que les théologiens appellent « prédestination », à ce que les philosophes appellent « destinée ». Seul un démiurge, situé au-delà du temps, aurait la connaissance du temps, puisqu'il pourrait le voir d'une manière globale, tout entier ramassé en un point⁶. Pour en revenir à Marthe, je me suis demandé comment elle percevait le temps. Était-elle capable d'avoir une « double vue », de pressentir l'avenir? Était-elle capable, lorsqu'elle pensait à sa patrie ou à l'Église, d'entrevoir une direction de l'avenir? Et comment « voyageait »-elle dans l'espace? Il m'arrivait de lui

parler de ces choses à propos de l'exégèse des Évangiles, des « discours » de Jésus sur la fin de l'histoire. Et, comme depuis Hiroshima nous sommes dans une période « eschatologique » de l'évolution, je recueillais ses moindres propos, bien qu'elle me dît « ne pas appartenir au syndicat des cartomanciennes ».

Un mot profond d'une de ses sœurs stigmatisées, recueilli par Brentano, l'ami de Goethe, me revenait en mémoire: « J'ai la faculté de voir tout à travers tout, de sorte que jamais un être ne m'en a caché un autre. » Les grands mystiques sont des évadés hors de ce monde; ils sont déjà ce que nous aspirons à devenir. Et, de ce point de vue, ils sont analogues aux philosophes de premier ordre. On peut même se demander, comme le faisaient Bergson et Lavelle, si la philosophie ne traduit pas en concepts incertains et complexes une intuition mystique. Descartes l'admettait, puisque dans des pages assez secrètes il a raconté des songes mystiques.

Et Pascal avait eu sa nuit de feu. Que de fois, en écoutant Marthe dans sa chambre noire, je pensais que Plotin, Spinoza ou Malebranche auraient envié celle qui avait expérimenté dans sa chair ce qu'ils concevaient seulement par l'esprit! Marthe ne « voyageait » que dans le passé. Mais elle imaginait parfois l'avenir. Elle m'a toujours affirmé qu'alors il est impossible de dire si cet avenir entrevu, pressenti, prévenu, est immédiat, très proche, lointain, très lointain, final, « eschatologique»; s'il interviendra demain ou dans mille ans. Autrement dit, le temps vu par le prophète (et sans doute par Jésus, en tant qu'homme) n'a pas la troisième dimension de la profondeur. Cette remarque me fait douter de ceux qui nous annoncent la fin

prochaine de l'évolution. Mille ans sont comme un jour. Un jour comme mille ans. Et le *moment présent* contient le temps tout entier; dont il est le raccourci.

Le problème du miracle

Je prends maintenant le terme de *miracle* dans son sens radical: entendant par « miracle » non pas un fait « merveilleux », inouï, inexplicable, mais, comme le définissait Malebranche: « un effet qui ne dépend d'aucune loi, ni connue ni inconnue ». Je me demande si l'*inédie*, si longue et si totale, de Marthe peut, dans l'état actuel des sciences, être tenue pour « miraculeuse ».

La réponse dépend d'un acte de pensée, d'une décision philosophique. Il est piquant de rappeler l'attitude qu'eut devant un fait analogue le fondateur de la « médecine expérimentale ». Claude Bernard a parlé d'une femme vivant en bonne santé et qui n'avait rien mangé ni bu depuis plusieurs années. Et Claude Bernard, qui avait pour principe de ne jamais repousser aucun fait, ni même aucune observation populaire, ayant reçu la visite d'un médecin qui lui demandait son avis sur ce cas écrivait : « Ce médecin, persuadé que la force vitale était capable de tout, ne cherchait pas d'autre explication et croyait que son cas pouvait être vrai. La plus petite idée scientifique et les plus simples notions de physiologie auraient cependant pu le détromper en lui montrant que ce qu'il avançait équivalait à peu près à dire qu'une bougie peut briller et rester allumée pendant plusieurs années sans s'user. »

Ainsi Claude Bernard professait une soumission totale à l'expérience et il excluait d'avance la possibilité d'une in-

édie partielle. Si on lui avait soumis le cas de Marthe Robin, il ne se serait pas dérangé. Ces exemples d'incrédulité scientifique font pendant aux attitudes de crédulité, fréquentes chez les croyants. Dans les deux cas il s'agit d'une forme de fétichisme, ici « rationaliste », et là « miraculiste ». Car les contraires appartiennent au même genre: ce qui explique qu'on passe aisément de l'un à l'autre. Je m'étais promis de résister à l'admiration, de repousser le merveilleux, de me borner au *minimum*. Je pratiquais ce que Descartes appelle le « doute méthodique », ce que Pascal conseille lorsqu'il nous dit de commencer par la négation⁷.

C'est la voie de la prudence, celle que Marthe la paysanne s'appliquait à elle-même. Mais il arrive un moment où la défiance méthodique va contre son but, qui est la recherche de la vérité. Obéir envers et contre tout à cette raison bornée dite « scientifique », et si contraire à l'esprit de la science, m'a paru déraisonnable. Prudent, j'ai commencé par m'exprimer avec réserve: « Tout se passe comme si, dans ce cas singulier, était intervenue une cause que la science n'a pas pour objet d'examiner et de définir. » Puis, philosophant dans la ligne des grands métaphysiciens, qui ont été les compagnons de ma vie, j'ai pensé que je devais pousser l'esprit critique jusqu'à l'exercer sur la critique elle-même; que je devais suivre la négation jusqu'à ce terme, logique et loyal, où la négation s'applique à la négation. Alors il me fallut passer des causes dites « secondes à la Cause première. Mme Saint-René-Taillandier me racontait qu'elle avait dans sa jeunesse déjeuné chez Renan, et qu'elle l'avait entendu dire qu'il accepterait les miracles, si ceux-ci pouvaient se re-

produire devant l'Académie des sciences. Elle lui avait répondu qu'ils ne se reproduiraient jamais devant une académie de négateurs par principe. C'était souligner que dans ces problèmes ultimes, tout tourne autour d'une question préalable qui est métaphysique, d'un choix premier qui engage la liberté profonde.

Le cas de Marthe Robin est à la frontière de l'improbable et de l'Impossible. Du point de vue des savants, parlant leur langage, je dirai que l'Impossible est la limite vers laquelle tend l'improbable; il est ce qui, dans l'état actuel des sciences, est absolument improbable : l'improbabilité absolue. Le passage de l'improbable à l'Impossible ne peut être fait par le savant en tant que savant, mais par le métaphysicien qui prolonge le physicien.

Mais, pour celui qui n'est ni savant ni philosophe, et qui use seulement du bon sens, pour les visiteurs innombrables, pour « le peuple », il n'y a pas de doute et d'hésitation: nous ne sommes plus dans la zone de l'improbable; nous sommes devant l'Impossible. Je pense ici avec le peuple. Mais les évidences de la géométrie, les postulats, les axiomes ne s'imposent pas sans un acte du vouloir, un consentement, un acquiescement. A plus forte raison, dans le domaine moral. Disons que l'expérience de Marthe au XX^e siècle, l'alliance en elle de tant de souffrance et de tant de sagesse, dans les stigmates et l'inédie, est un signe. Et qu'il a le caractère des signes divins: obscur, contestable, opaque, irritant pour les uns; clair, net, réconfortant pour d'autres; impossible pour les uns, improbable pour beaucoup, lumineux pour ceux qui acceptent de le recevoir en silence comme un *signe des*

temps.

1 *Portrait de Monsieur Pouget*, Gallimard, 1941; p. 254 à 258.

2 *Dieu existe, je l'ai rencontré*, Fayard, 1969, p. 170.

3 Voir le livre, si dense en intuitions, d'Hubert Larcher: *Le sang peut-il vaincre la mort?* Gallimard, 1957. Ce chapitre doit beaucoup aux entretiens, aux inédits du Dr Larcher. Je lui dis ma reconnaissance.

4 Bergson, *l'Énergie spirituelle*, P.U.F., pp. 860 à 874.

5 Voir l'étude du professeur Bernard dans *Fonctions de l'esprit, treize savants redécouvrent Paul Valéry*, pp. 71 à 80.

6 Voir *Histoire et Destinée*, Desclée de Brouwer, ch. VI et VII.

7 Cf. *l'Absurde et le Mystère*, Desclée de Brouwer, 1984.

IX

LE MYSTÈRE DU SANG

Lorsqu'on écrit sur Marthe Robin, il faut user d'images et de notions qui choquent la sensibilité contemporaine et qui nous paraissent (surtout après le dernier concile) impures et dépassées. Comment parler de Marthe avec exactitude sans prononcer les mots de *sacrifice*, *d'immolation*? Si grande est à notre époque la crise du *sacré* que nous n'osons plus employer le mot de « sacrifice », même lorsqu'il s'agit de l'Eucharistie. Il est plus difficile encore de parler de Marthe sans avoir recours au mot de *sang*, puisqu'elle était plongée dans le mystère du sang. Mais, en cette fin du deuxième millénaire après la mort de Jésus, le mystère du sang peut-il encore être *pensé* ?

Souvent j'ai agité ce problème insondable du sang avec un ami juif, qui ne l'évitait pas. Il croyait fermement en Dieu et il était ouvert au mystère de Jésus, singulièrement au mystère de la Passion. Robert Aron avait tiré de ses études sur l'enfance de Jésus à Nazareth, sur les montées annuelles de Jésus à Jérusalem, l'idée que Jésus avait été déconcerté par le sang et qu'il n'avait jamais pu approuver ni penser le mystère du sang. A Nazareth, dans la synagogue où l'on se réunissait chaque sabbat, Jésus était formé à la lecture de la Loi, des Psaumes et des Prophètes: mais c'était une religion de docteurs et de rabbis,

sans prêtres, sans sacrificateurs, sans sacrifice. Cependant, me disait Robert Aron, lorsque Jésus montait chaque année à Jérusalem, l'adolescent mystique et pur était scandalisé par les hurlements des bêtes égorgées dans le Temple. Il devait sentir de l'horreur pour ce sang versé par les bouchers sacrés. Il ne pouvait éviter de penser que le sang était un symbole malsain, que le culte de Jérusalem était infidèle à l'esprit de la Loi et des Prophètes. Robert Aron ne voulait pas me faire de la peine. Il me laissait toutefois entendre que la religion chrétienne issue de Jésus avait conservé dans ses racines une conception impure du sacrifice, et qu'il fallait renoncer à cette idée d'un sang versé pour le salut, dont il n'était pas question chez les Prophètes.

Ces entretiens avec mon grand ami juif étaient intimes; personne ne les avait connus. Je puis avouer maintenant qu'ils avaient inspiré en partie le discours que je devais prononcer pour « recevoir » Aron sous la coupole, comme il l'avait lui-même désiré – discours qu'Aron entendit en commission un certain jeudi, mais qui ne fut jamais prononcé, puisqu'il mourut soudain le samedi suivant, comme si notre dialogue ne devait pas être poursuivi sur la terre. Mais les lecteurs de cet ouvrage devineront aisément qu'en cherchant à préciser, dans l'éloge d'Aron, l'idée du sacrifice, je ne cessais d'avoir en mémoire Marthe Robin. Au reste, il ne s'agissait pas d'une difficulté propre à un philosophe israélite. Le problème était plus vaste; il nous place au cœur de l'actualité présente – et peut-être, plus encore, au cœur de l'avenir. Dans son ouvrage sur *Des choses cachées depuis la fondation du monde*¹, René Girard pose le problème plus

nettement encore que Robert Aron. A ses yeux, Jésus est venu pour abolir l'idée barbare du sacrifice sanglant. Par un malentendu tragique, Jésus a été la victime de cette mentalité primitive qu'il avait cherché à faire disparaître. On trouverait un même genre de critique chez Bultmann, ce maître de l'exégèse moderne.

Mais l'originalité de René Girard est de chercher dans cette tragique équivoque sur le sang une explication du drame actuel de l'humanité. Dans les révolutions et dans les guerres de notre époque, nous voyons reparaître partout la violence. Certains même cherchent à la légitimer au nom de l'Évangile et de la libération. Ne voit-on pas qu'on se retrouve dans la situation de l'humanité primitive, comme si les périodes finales reproduisaient les temps de l'origine?

Et ne risque-t-on pas demain, sous des formes d'autant plus cruelles que nos techniques sont plus parfaites, de vouloir conjurer le sort en versant du sang, en recourant à des sacrifices réputés sacrés? Il faut aller plus loin. Si l'on osait définir ces pulsions inconscientes qui ont poussé les fils d'Adam à se faire la guerre et à immoler leurs enfants, comme l'ont fait Abraham et Jephté, ne retrouverait-on pas l'idée que le sang de l'être bien-aimé doit être versé pour plaire à Dieu? Je crois avoir porté l'objection sur le sang à son point le plus aigu.

A mon tour de dire comment j'y fais face, comment elle va me servir à approfondir, et à purifier l'idée que je me fais de la Rédemption. On comprend que je ne puisse pas développer un « Traité du Sacrifice ». Je me bornerai à indi-

quer les axes de ma pensée.

A mes yeux, le sacrifice du sang est coloré par une mentalité grossière, par une biologie primitive. Mais c'est aller bien vite que de s'en tenir à cet aspect superficiel. Sous les *mentalités*, je me suis toujours efforcé de chercher l'*esprit*. Personne n'admet plus le système de Ptolémée et l'immobilité de la terre. Pourtant, ce fut pendant des siècles le support de la révélation mosaïque, et l'on eut bien de la peine à l'en détacher. Mais sous l'image primitive et grossière se cachait un esprit: la terre n'est pas le centre des mondes. Toutefois, le roseau pensant demeure ce centre immobile, à égale distance des deux infinis de grandeur et de petitesse.

Et en Pascal ressuscite ce qui était mal dit par Ptolémée. Il en est de même pour le sang. Plus personne ne songerait à faire du sang l'élément substantiel de notre être, porteur et signe de la *vie*, non seulement charnelle mais spirituelle. Faut-il rappeler que pour les peuples de l'antiquité le sang ne se distinguait pas de ce que nous nommons l'âme, le moi, l'esprit, la conscience de soi? Et en nos temps éclairés nous disons encore que le soldat « verse son sang ». Personne ne lie plus le don du sang à l'alliance éternelle. Personne n'admet plus que la séparation radicale du corps et du sang chez le bouc, le taureau ou l'agneau sans tache puisse purifier la conscience humaine. Les chrétiens savent qu'à l'immolation stérile des victimes animales innombrables s'est substituée l'immolation unique et efficace du Fils de Dieu: le corps et le sang ont été mystérieusement sublimés dans le rite eucharistique. Mais, pour une intelligence moderne, informée et critique, il sera difficile de justifier que l'Église

conserve le langage du sang. Je cherche pour ma part à discerner, par une analyse faite en profondeur, quel est *l'esprit* qui s'exprime et qui se voile sous ces *mentalités*. Et je réponds que c'est l'esprit le plus profond et le plus pur, le plus abyssal, le plus nucléaire, de la religion juive et de la religion chrétienne; l'esprit des prophètes, l'esprit des apôtres; l'esprit de saint Paul et de saint Jean – et, pour tout résumer, l'esprit (le plus secret) de Jésus-Christ. Quel est cet esprit, ce mystère, cette Idée?

C'est l'Idée qu'à cause de la solidarité des hommes et de leur communion intime et substantielle, l'acceptation d'une mort sanglante par l'être pur purifie l'être impur; l'Idée (qui en résulte par voie de conséquence) qu'il n'est pas de plus grande preuve d'amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime. Et nous retrouverons alors ce qui est admis tacitement par la conscience universelle: la pré-éminence du don de soi fait par amour. Dans la tradition d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, le premier poète prophète qui ait traduit cette intuition du cœur humain, c'est celui qu'on nomme « le second Isaïe », lorsqu'il décrit l'état d'un Juste persécuté et qui offre sa vie pour le salut des autres. Nous savons tous ces versets dans lesquels on a pu voir une esquisse de la Passion: « Il était blessé pour nos péchés, brisé pour nos iniquités. Le châtiment qui nous donne la paix est tombé sur lui. Et c'est par ses meurtrissures que nous avons été guéris. »

Bien qu'il soit parlé dans ce texte d'un agneau immolé, il n'est pas fait d'allusion précise au sang. Pourtant, la « pensée du sang » s'exprime pour la première fois. Et nul n'a jamais contesté que Jésus se souvenait d'Isaïe. Il y voyait son annonce et sa première image. Comme tous

les symboles, celui du sang est énigmatique, ambigu, et il peut devenir équivoque. L'herméneute moderne, exégète et philosophe, doit le purifier et l'approfondir: ce qui est, à mon sens, l'office de la pensée.

Je rappelle que le don du sang à son plus haut degré se nomme l'holocauste. Dans l'holocauste en effet la créature est entièrement consumée; le sang est anéanti. L'holocauste est donc la plus parfaite donation d'elle-même qu'une créature puisse exprimer. Un « holocauste perpétuel » se faisait, matin et soir, par une immolation de l'agneau, dans le temple de Jérusalem.

Puis-je dire ici que, pendant la dernière guerre, Marthe, à qui rien n'échappait, s'offrait chaque semaine dans une sorte d'holocauste, s'unissant plus que toute autre femme à ses frères et à ses sœurs d'Israël? C'est ainsi que, lorsque je cherche à découvrir l'esprit dans les symboles, tout s'inverse et change de sens. Sous l'écorce barbare apparaît le sublime. Le *mythe* du sang, par la *pensée* du sang, se transforme en mystère du sang.

Si j'essayais maintenant de définir dans la langue abstraite des philosophes l'essence de ce que la foi nomme « le mystère de l'Incarnation et de la Rédemption », je serais amené à proposer une formule de ce genre: « Nous sommes en face d'un cas particulier d'une relation possible entre l'Infini et le fini. Cas dans lequel le fini est assumé, nié en quelque manière, mais *sublimé* dans l'Infini. Or, si cet élément infinitésimal du fini que l'on nomme " le sang " est élevé à la dignité de surexister au sein de l'Infini, comment concevoir qu'un tel sang assumé par la divinité (je dirai même avec Pascal: la moindre " goutte de

sang ") n'ait pas une valeur unique en son genre? Comment ne serait-il pas *précieux*? » Les théologiens inspirés, saint Paul et saint Jean, ont conçu que l'Incarnation sanglante était une seconde Création, ou plutôt qu'elle était l'achèvement de l'œuvre dont la Création était le support et l'annonce. L'Évangile de Jean est pénétré de cette pensée : il nous fait assister à une nouvelle *genèse*, ou plutôt à ce qui est pour l'apôtre la véritable Genèse.

Au reste, pour passer sans transition de la théologie la plus ancienne à la science la plus récente, que savons-nous sur le sang à la fin du plus scientifique de tous les siècles? Jean Bernard vient de nous apprendre que la science du sang est née seulement en 1963. Peut-être sommes-nous à la veille de découvertes sur le sang qui vont transformer l'art de guérir, et par exemple nous donner le moyen de réduire le cancer ? Et qu'est-ce que ce tourbillon liquide du sang qui nous lie au cosmos, comme il nous relie à notre race et à nos hérédités ?

Mais il y a davantage. L'examen de la survie paradoxale de Marthe Robin nous amènera (peut-être) à poser la question de savoir ce qu'est la nutrition ; à chercher le rapport du sang avec le soleil, avec l'atmosphère; à mettre au point des méthodes de survie qui, dans les navettes spatiales, aideront les cosmonautes. Michelet, pour « ressusciter » les personnages de l'histoire, analysait leur sang (et la décomposition de ce sang), conçu par lui comme la substance germinale et terminale des vivants. N'appelait-il pas l'enfant « l'éblouissante et tendre fleur du sang » ? On peut se demander en cette fin de siècle si les savants ne vont pas éclairer ces arcanes du sang, qui n'avaient jusqu'ici été perçus que par les croyants –

comme si le temps approchait où s'accorderont, selon l'espoir du père Teilhard, les intuitions de la foi et les vérifications de l'expérience. J'ai entendu dire à Jean Bernard que le sang est *un feu liquide, la mesure du temps dans nos corps, le pilote de nos histoires éphémères*. Savait-il qu'il faisait écho aux textes de la liturgie dans la fête du « Précieux Sang » : celui d'Isaïe où est évoqué l'inconnu « qui vient d'Edom et de Bosra avec des vêtements teints de sang »; celui de l'Apocalypse : « Il était vêtu d'une robe teinte de sang et le nom dont on l'appelle est le Verbe de Dieu. »

Il me faut avancer encore. Aidé de l'expérience de Marthe Robin, je veux proposer des questions plus profondes, qui concernent la relation du *sang* avec le *feu*. Je ne puis m'arrêter à l'holocauste. Au-delà de l'holocauste, et sans doute au cœur de l'idée d'holocauste, je trouve la combustion. Au-delà de l'immolation, je m'avance vers la consommation.

Au-delà de la mort, vers la résurrection. Au-delà de ce qui est, vers une surexistence que j'appelle la *sublimation*. Or, la sublimation me semble figurée par le feu, qui est à la fois consumant et consommant. Consumant, c'est l'image physique; consommant, c'est la traduction intelligible de cette image. Toute « consommation » est une figure de la consommation, en qui on peut voir le terme final de toute évolution spirituelle, celui que saint Paul dé-finissait comme le moment où Dieu sera « tout en tous ».

Le sacrifice n'est pas complet, s'il se borne à la libation du sang. Il faut qu'au-delà de cette profusion intervienne le *feu*, c'est-à-dire: le souffle de l'Esprit, l'Opération qui

seule est capable de transformer. Le sacrifice du Christ n'est pas achevé par sa Passion. Celle-ci n'était qu'une phase dans le progrès du sacrifice total. La phase de souffrance était nécessaire ; elle n'était pas suffisante.

Après cette phase, il devait exister une autre phase, celle que nous appelons : « Résurrection ». Par la Passion et la Résurrection, l'holocauste trouve enfin sa plénitude. Et c'est sans-doute ainsi qu'il faut entendre le « parfum d'agréable odeur » qui monte du sacrifice d'Abel. La Résurrection est une nouvelle création qui se fait par l'entremise de ce que l'Écriture appelle le *feu*. C'est le feu de l'Esprit qui achève le sacrifice du sang ; c'est par ce feu de l'Esprit que le sang, se changeant en flamme, devient le principe du monde nouveau, comme le dit l'hymne du *Veni Creator*, où l'Esprit se définit par l'eau et par le feu : FONS, IGNIS.

C'est ainsi qu'un sacrifice comporte deux parties. La première est l'*ablation*, c'est-à-dire l'aspect souffrant auquel correspond la Passion ; la seconde est l'*oblation*. L'*oblation* est la plénitude de l'*ablation*. Et l'on pourrait dire, de ce point de vue, que la messe catholique commémore l'événement unique de l'*ablation* du Christ historique et qu'elle le reproduit mystiquement par une *oblation* sans cesse répétée.

En considérant les souffrances de Marthe, je concevais les relations de l' « ablation » et de « l'oblation » d'une manière plus parfaite. L'*ablation* est figurée par son corps réduit au minimum, par l'épreuve hebdomadaire, par ce sang qui coulait même de ses paupières. L'*oblation* était permanente, dans son état de conscience, dans ses

conversations, dans ses conseils, dans sa sérénité, dans son allégresse, dans l'impression qu'elle donnait à ses visiteurs d'avoir franchi les frontières de la mort, ou du moins de vivre sur un chemin de crête entre le temps et l'éternité. Elle me faisait concevoir par une analogie très lointaine l'état du Christ ressuscité. Lorsqu'il « apparaissait » sous divers revêtements, en diverses circonstances et en diverses régions, il était hors de ce monde; immortel, il avait dépassé la frontière; il n'était plus soumis à l'espace-temps, à l'opacité de la matière. Mais nous savons, par les témoins, que le Ressuscité portait les marques de ses souffrances: on pouvait toucher le trou des clous, la cicatrice du cœur. Disons qu'il avait consommé *l'ablation* dans *l'oblation*.

Je pouvais aussi reconsidérer de ce point de vue le lien de l'Eucharistie avec la Passion. Chez Marthe, le mardi, qui était le seul jour où elle communiait, et le vendredi, jour où elle souffrait, étaient deux moments si voisins qu'ils ne formaient pour ainsi dire qu'une seule Heure. Le mardi, quand on lui donnait la communion, elle entraînait soudain dans un sommeil extatique. L'hostie franchissait son gosier clos. Elle disait que, s'il n'y avait pas eu la souffrance, elle aurait alors connu le paradis sur la terre. Mais ce moment ne durait qu'un jour, il anticipait le moment douloureux. Le mystère de la Cène et le mystère de la Croix ne formaient dans sa semaine qu'un seul événement, dissocié par un léger intervalle. Les mystères que la liturgie assemble se reproduisaient en elle, chaque semaine, sans drame, sans symbolisme, sans langage, sans ces intermédiaires qui tout à la fois les traduisent et les voilent. Le 16 août 1946, elle avait dit: « J'ai envie de crier à ceux qui me demandent si je mange que je mange

plus qu'eux, car je suis nourrie par l'eucharistie du sang et de la chair de Jésus. J'ai envie de leur dire que c'est eux qui arrêtent en eux les effets de cette nourriture. Ils en bloquent les effets. » Marthe ressemblait à une hostie dans son corps blême, étendu et saignant. L'holocauste, sous ses deux aspects de sang et de feu (d'immolation et de sublimation), se trouvait ici représenté. Sous ces apparences visibles, j'étais poussé à chercher leur sens intérieur; je pensais avec Descartes, et peut-être avec Aristote, que le plus haut sommet du courage était l'acte où l'on fait le plus grand don de soi, qu'Aristote nommait la *magnanimité*.

L'âme de Jésus était par excellence magnanime, puisque Jésus poussa la magnanimité jusqu'à accepter l'événement final de sa mort qui lui était toujours présent, alors que la mort pour nous est une chose vague, dont nous ne connaissons ni le lieu, ni l'heure, ni le mode. Jésus avait devant les yeux ce qui devait s'accomplir à la fin, « le baptême dont il devait être baptisé ». Marthe pouvait comprendre cette présence de la mort au sein de la vie: plus que toute autre chrétienne, dès le lundi matin elle savait ce qui l'attendait le vendredi, se demandant si elle aurait la force, une fois de plus, d'y faire face.

Je me suis fait une étrange hypothèse. J'imaginai que la Révélation s'était proposée, dans d'autres planètes, à d'autres êtres pensants. Je supposais que, sur une autre planète d'une autre galaxie, le cycle du carbone ne serait pas lié à la conservation des vivants ; que l'adaptation de la machine pensante à la vie ne se produirait pas de la même manière; qu'il n'y aurait pas de respiration, ni de nutrition; et que, dans cette biologie inimaginable mais

concevable, le *sang* n'aurait pas la signification et l'utilisation que nous lui donnons « sur la terre ». Dans ce cas, il est clair que « la séparation du corps et du sang » n'aurait pas lieu, et qu'on ne pourrait lui donner aucun sens.

En supposant que le Christ se soit incarné sur cette planète imaginaire, la preuve qu'il eût donnée de son Amour éternel eût été différente. Je ne puis en imaginer la forme. Mais la pensée abstraite a le privilège de concevoir ce qui n'est pas imaginable. Dans cette hypothèse, autres seraient nos mentalités, autres nos langages. Mais l'*esprit*, c'est-à-dire la réalité traduite par le langage et la mentalité, demeurerait identique. Le mystère de l'Amour éternel serait présent sous des formes différentes. L'*oblation* resterait identique. Serait aussi identique ce que nous exprimons par ce mot, si dévalué et si profané: l'*amour*.

Mais revenons à la condition terrestre. Considérons encore une fois le mystère du corps humain. « Il est des découvertes où l'on ne peut arriver que par un détour. Les modernes s'obstinent à procéder par leurs lignes droites: les circuits platoniciens étaient une méthode plus sûre. » Ainsi parlait Joubert. J'ai fait un circuit, en réfléchissant sur le sang et le feu. Je ne voudrais pas que le lecteur pût croire que ces pensées se présentaient à mon esprit, lorsque j'écoutais Marthe sans la voir. Si je voulais résumer d'un seul mot le témoignage que je désire porter sur son mystère, je dirais qu'en elle le familier et le sublime ne se séparaient guère. C'est le caractère propre de la religion du Verbe-fait-chair et qui la distingue entre toutes les religions. C'est ce qui est annoncé dans l'Évangile: c'est la « bonne nouvelle » en son essence. Ceux qui ont écrit les Évangiles n'étaient point des génies littéraires,

mais des observateurs, des récitateurs : ils assemblaient de petits faits, de simples paroles. Et de cette collection, pleine de lacunes et de redites, surgit dans nos esprits un être en qui le familier et le sublime se trouvent unis au plus haut degré concevable, puisqu'il est Dieu et que son histoire (sauf en sa fin sanglante) est celle d'une existence humaine, le plus souvent silencieuse, ordinaire et commune. Dans les entretiens de Marthe, le familier et le sublime étaient si entrelacés qu'on avait peine à les séparer.

Certes, le familier occupait tout le terrain, mais en réfléchissant sur le familier, on trouvait un élément sublime sans pouvoir tracer la frontière. Peut-être, comme le suggérait Paul Valéry, est-ce une même faculté d'intuition profonde qui sublime en nous le familier et qui nous familiarise avec le sublime? Peut-être est-ce le privilège caché en chacun de nous que ce pouvoir de coïncider avec les deux dimensions de l'être ? Dans la maison de Marthe, on entendait le coq qui chantait, le chat qui miaulait, l'eau qui bouillait dans la marmite, les sabots sonores. Tout était comme d'ordinaire dans des millions de foyers, à la surface de cette petite planète. Cet écart entre la monotonie de la vie et son mystère se retrouve chaque jour dans nos expériences. Toute existence se déploie sur un fond de silence. Toute parole suppose un silence plus profond que la parole. Toute chose dite suppose beaucoup de choses qui ne sont pas dites. Et c'est la multitude de ces petites choses qui sont pensées et qui ne sont pas dites, de ces souffrances qui sont souffertes et qui ne sont pas exprimées, de ces confidences qui expirent sur les lèvres, qui constitue le mystère de l'être. Dans cette chambre où il se passait tant de choses, à première vue il n'y avait rien.

Mais ce qui était le plus incompréhensible et le plus indicible, c'est ce que je vais essayer de dire et qui est presque inexprimable. Marthe disait que ses souffrances d'ordre physique ne pouvaient se comparer à sa souffrance d'ordre moral. Elle avait l'impression d'être réprouvée. Elle était *désolée*, au sens le plus fort de ce mot. Elle participait à la grande ténèbre. Elle se croyait rejetée. L'Épître aux Hébreux, qui est une méditation sur la Passion, dit que le Christ s'est fait péché, et qu'il a pris sur lui non la culpabilité mais la peine des péchés. Marthe se sentait « devenue péché ». Baudelaire, parmi les modernes, est peut-être celui qui a exprimé de la manière la plus intime l'impression d'être habité par le dégoût : *Dans ton île, ô Vénus, je n'ai trouvé debout Qu'un gibet symbolique où pendait mon image. Ah, Seigneur, donnez-moi la force et le courage De contempler mon cœur et mon corps sans dégoût!*

Cette impression de péché était ce qu'il y avait de plus pénible dans son épreuve du vendredi. Et, comme *elle pensait que le malheur du XX^e siècle était la séparation* qu'avait faite l'humanité d'avec Dieu (sorte d'enfer sur la terre), elle pensait qu'en éprouvant cette impression de déréluction et de condamnation elle représentait l'humanité entière, en ce XX^e siècle à son déclin. Comme il est difficile de parler des souffrances humaines, lorsqu'elles atteignent un paroxysme! L'extérieur des combats de Verdun a pu être reproduit au cinéma par des acteurs qui imitaient les gestes. Mais l'intérieur, caché dans le cœur des soldats, ce sanctuaire où la mémoire même pénètre mal et qui s'oublie lorsque l'épreuve a passé le seuil de

l'horreur, qui le dira? Les souffrances sont alors incommunicables. C'est pourquoi sur la guerre de 1914 il n'y a pas de livre qui soit vraiment beau, et sans doute ne peut-il pas y en avoir?

Marthe a « démythologisé » la Passion en la réalisant plus que tout autre. Aucun être au XX^e siècle n'avait souffert cette Passion avec tant de régularité et d'intensité. Mais elle avait enlevé à la Passion son aspect doloriste. Je ne connais pas de mystique dont le langage ait été aussi naturel pour décrire l'inexprimable sans avoir recours à ces termes de paroxysme qui sont presque inévitables. Je ne parle ici que de sa parole. Dans ses écrits, elle a sacrifié à ce qu'elle nommait « l'éloquence » et qu'elle me conseillait d'éviter. En parlant de ses épreuves elle avait la simplicité des récits évangéliques, dont on sait l'indifférence. Si Marthe était si commune, si naturelle, si simple, c'était parce que son expérience avait la plus intime intensité. Les contraires ne s'unissaient pas chez elle après avoir été séparés, comme ils le font chez les philosophes. Ils étaient déjà fondus, selon son expression, *dans l'éternel amour et dans l'unité*.

Je dirais qu'elle m'enlevait l'angoisse pour ne me laisser que l'attention; qu'elle m'enlevait le tourment pour ne me laisser que la peine; le tremblement pour ne me laisser que la sensibilité; et, cette passion qui est toujours mêlée à nos amours, elle l'enlevait pour ne me laisser que l'amour. Elle me faisait comprendre ce paradoxe de Léon Bloy: « On ne souffre que de ce qui n'existe pas. *Ce qui est* ne fait pas souffrir. » Le parfait coureur donne l'impression d'être immobile, le cavalier accompli d'être

droit. Et le plus grand travail est d'effacer les traces du travail. Marthe était simple, comme un pain qu'on peut manger à toute heure du jour, comme un lait qui a le goût de la vache, comme un matin de printemps, comme une conversation au coin du feu, comme un voyage vers Emmaüs, comme une fraction du pain, comme la vie au bord du lac: douce, calme, familière, sans surprise, sinon le clapotis des eaux, le bruit des sabots et des rires d'enfants. C'était chez elle et autour d'elle un entrelacement du grand et du petit, du haut et du bas, du familier et du sublime. En somme, c'était la vie humaine dans ce qu'elle a de plus étrange, qui est qu'elle n'est pas étrange mais commune.

La conséquence de ce caractère de simplicité est que Marthe, à la différence de la plupart des héros, était imitable. La distance où elle était de la condition ordinaire des hommes était si grande qu'elle lui donnait le droit d'être plus proche de chacun de nous et des conditions les plus ordinaires de la vie. Elle dédramatisait, elle sublimait la vie quotidienne en lui donnant une étrange ressemblance avec sa propre vie. Je lui parlais des pages de Catherine Emmerich rédigées par Brentano où est décrite « la douloureuse Passion ». Elle répondait: « Je ne connais pas ces récits de Brentano. J'aurais pu les faire. J'ai eu des visions de la Passion. Par exemple, j'ai entendu hurler sur le passage de Jésus. » Je me souviens de ce mot *hurler* dans sa bouche; elle le prononçait avec force. « Je vous dirai même que j'ai reconnu certains visages le long du chemin de croix. Mais maintenant j'ai dépassé tout cela. » Que de fois lui ai-je entendu dire qu'il fallait négliger l'extérieur des choses pour passer à leur *intérieur*, qu'il fallait toujours *tout dépasser*. Le fond de sa

philosophie était que la plus haute expression du surnaturel, c'est le surnaturel devenu charnel, que la traduction la plus adéquate de l'éternité, c'est le temps; que le plus désirable dans l'extraordinaire, c'est l'ordinaire.

Comme je n'ai jamais assisté à sa Passion, il m'est arrivé d'interroger des témoins. Ils m'ont tous dit que ce n'était pas spectaculaire ni terrifiant; que la voix de Marthe était douce comme un murmure; que l'on avait l'impression d'être en présence d'un au-delà du langage et de l'expérience, tant on était incapable de décrire ce qui se passait. L'un d'eux m'a écrit: « C'est le jeudi soir que commençait son épreuve. Le sang n'avait jamais cessé de suinter de ses plaies, en particulier de ses yeux. Toutes les nuits de la semaine elle saignait des mains, du pied, du côté.

Mais le jeudi soir vers vingt et une heures l'épreuve commençait. Je l'entendais dire: *Mon Père, mon Père, que ce calice s'éloigne, mais que votre volonté soit faite*. A partir de ce moment, c'était un gémissement, ou plutôt une plainte, une mélodie mélodieuse, sur trois notes, et qu'on a pu comparer aux petits cris que pousse le nouveau-né. » Le père Finet: « Je revenais le vendredi vers quatorze heures. Par trois fois, Marthe avait été déportée, pour reproduire les trois chutes de la Passion. Je la remettais en place. Je posais sa tête sur son oreiller. Cette tête tombait sur le coussin où était parfois un petit châte blanc. « Quand Marthe a reçu les stigmates au début du mois d'octobre 1930, elle souffrait la Passion depuis son offrande de victime d'amour en 1925. J'ajouterai qu'au moment de la stigmatisation, début octobre 1930, Jésus, ce jour-là, non seulement l'a marquée des stigmates aux

pieds, aux mains et au côté gauche, mais en plus Jésus lui a enfoncé sa couronne d'épines profondément dans la tête et Marthe s'est mise à saigner non seulement des pieds, des mains et du côté mais également de toute la tête et s'est mise à verser chaque nuit des larmes de sang. « C'est à ce moment-là que Jésus lui a dit que c'est elle qu'Il avait choisie pour vivre le plus sa Passion depuis la Vierge et que personne après elle ne la vivrait aussi totalement. Jésus ajouta qu'elle irait tous les jours en souffrant davantage et que pour cela elle ne dormirait plus jamais la nuit.

« Donc, depuis la stigmatisation, non seulement Marthe ne peut plus ni boire ni manger, mais, ce qui est plus grave aux dires des médecins qui l'ont examinée, elle ne dormait plus. Elle a donc vécu la Passion jour et nuit sans une minute d'arrêt; toutefois avec une aggravation de ses souffrances chaque jeudi soir à l'heure de Gethsémani. Cette aggravation, marquée par des gémissements très douloureux, se prolongeait le vendredi jusqu'au moment où, au milieu de l'après-midi, elle répétait les dernières paroles de Jésus en croix: " Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné? Mon Père, je remets mon âme entre vos mains. " « A ce moment-là, elle poussait une sorte d'immense soupir et pendant les deux heures suivantes elle ne donnait plus aucun signe de vie, sauf une très légère respiration. Elle m'a bien souvent expliqué comment, portant les péchés du monde, pendant ces deux heures elle voyait tout le ciel s'écarter d'elle avec horreur jusqu'au moment où saint Jean intervenait auprès de la Sainte Vierge qui elle-même obtenait de la part de notre Père des Cieux le pardon de tous les pécheurs dont elle portait les péchés. Dès que ce pardon était don-

né, Marthe recommençait à gémir et ses gémissements très douloureux se prolongeaient tout le vendredi soir et encore le samedi pendant les premières années, le dimanche ensuite et toutes ces dernières années jusqu'au lundi vers 5 heures de l'après-midi. A ce moment-là, elle recommençait à parler, mais tout en souffrant toujours les souffrances de la Passion.

« Et cela s'est passé tous les vendredis, de 1925 à 1981. « L'extase durait jusqu'au lundi ou au mardi. Pour la faire revenir à elle, c'était difficile. Je ne pouvais le faire qu'au nom de l'obéissance, et il me fallait souvent m'y reprendre à plusieurs fois, car je craignais, en la ramenant trop vite à la terre, de la faire mourir. « Je lui faisais cette prière qu'elle m'avait dictée: "Mon enfant, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, par Marie notre mère, je vous l'ordonne, revenez à nous. " Alors, elle reprenait ses sens et recevait des visiteurs. On lui lisait son courrier, elle dictait sans arrêt les réponses. Je restais avec elle jusqu'au milieu de la nuit. »

Ayant une sensibilité vulnérable, je n'ai jamais désiré être présent à une Passion. Mais il m'est arrivé d'assister à une communion. Dans sa chambre étaient rassemblées une douzaine de jeunes filles. D'abord, elle avait causé avec chacune d'entre elles, les interrogeant, les écoutant, faisant des mots d'esprit, parfois des calembours. Une de ses amies lui ayant dit qu'elle allait partir pour fonder un « foyer de charité à la Martinique, elle avait dit, sans se douter qu'elle se définissait: « La Marthe unique », et elle avait ri. On pria. Le prêtre revêtit un surplis dont on voyait à peine la blancheur dans les ténèbres de la chambre. Il s'avança vers le visage de Marthe: il approcha

l'hostie de ses lèvres et de son gosier clos. Alors l'hostie fut engloutie.

On a toujours enseigné dans l'Église que l'Eucharistie a deux aspects, deux caractères: elle est à la fois, dit-on, un *sacrement* et un *sacrifice*. De nos jours, on insiste surtout sur l'aspect de sacrement, on met entre parenthèses l'aspect de sacrifice, dans l'idée (faussement œcuménique) de ne pas choquer nos frères de la Réforme. Depuis le Concile, on présente souvent la messe comme un repas; on célèbre « face aux fidèles ». Certes, le sacrifice n'est pas nié. Mais à force d'être passé sous silence, il est dans nos pensées comme s'il n'était plus.

Je fais cette remarque sans aucun esprit critique et pour confier à mes lecteurs mon impression, lorsque j'étais en face de Marthe. Son exemple faisait remonter à ma mémoire les paroles de mon catéchisme où il était dit que « la messe est le renouvellement non sanglant du sacrifice de la Croix ». Bien sûr, dans mon enfance, je ne comprenais pas ce mystère. Puis-je dire qu'à la fin de ma vie je le comprends davantage? Ce dont je suis sûr, c'est que ce mystère tient à la substance de la foi catholique. Quand j'étais près du lit de Marthe, certains textes, que j'avais logés dans ma mémoire, prenaient une phosphorescence. Ainsi, le verset de Paul: *J'accomplis ce qui manque à la Passion du Christ pour son corps qui est l'Église*, ou encore: *Je vis, ou plutôt ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi*, ou encore: *La vie opère en vous et la mort en moi*.

Il arrivait aussi qu'ayant visité Marthe dans sa maison, j'assistais quelques heures après à l'Eucharistie, célébrée

par le père Finet. Alors je ne pouvais m'empêcher de superposer l'image de Marthe à la perception de l'autel. Ce n'était pas une messe comme les autres. Je projetais sur l'autel blanc ce que j'avais cru voir dans la chambre noire.

1 Éd. Grasset, 1978.

X

ENTRETIEN SUR LES STIGMATES

MOI

Marthe, vous ne me refuserez pas de m'aider. Cette année, à la Sorbonne, j'ai pris comme sujet de mon cours public « l'existence de Dieu ».

ELLE

Et comment vous débrouillez-vous?

MOI

Je m'avance par des voies convergentes. D'abord (il y a trois ans) j'avais considéré le cosmos, l'ordre harmonieux et simple qui existe dans le monde et qui rend la science possible. J'étais arrivé à l'idée que, pour rendre compte de cet ordre, il fallait admettre l'existence d'une cause intelligente souverainement. L'année suivante, j'ai considéré le monde moral, la psychologie humaine, nos aspirations qui vont vers l'infini. J'ai conclu qu'il fallait admettre que cette cause intelligente était capable de combler nos désirs, qu'elle était au moins ce que nous appelons une personne.

ELLE

Et puis ?

MOI

Et puis, Marthe, j'ai étudié ces animaux étranges, ces monstres sacrés qui disent être en rapport avec la cause intelligente et aimante. Je les ai appelés, selon l'usage, des mystiques. Alors j'ai lu des livres, mais je n'ai jamais, dans ma vie, connu un seul mystique. C'est pourquoi j'ai besoin de vous. Vous n'allez pas me laisser dans l'embaras! Le bon Samaritain avait recueilli le lévite sur sa route.

ELLE

Posez-moi des questions. Je ne refuse pas d'essayer de vous répondre.

MOI

Je vous demanderai d'abord de me donner quelques lumières sur votre expérience de ce qu'on appelle les *stigmates*, mot que vous n'avez jamais employé. L'histoire connaît environ cinq cents stigmatisés, qui pour la plupart sont des femmes. La première question que je veux vous poser est celle-ci: aviez-vous entendu parler de ces cas? Étiez-vous au courant? Aviez-vous lu l'histoire de saint François d'Assise ?

ELLE

Oh non! Non, certes. Si vous saviez comme mon curé allait peu dans ce sens-là ! Je n'avais lu aucun livre, je n'avais jamais entendu parler de ces choses. Je ne connaissais rien. Mon père avait appris que je voulais me faire carmélite, il avait cessé de pratiquer. Alors je lui ai dit: « Petit père, pourquoi as-tu cessé d'aller à la messe ? » Il me répondit: « Mêlé-toi de ce qui te regarde. » Je n'insistai pas. Alors, comme je vous ai dit, je me donnai à Dieu d'une manière absolue, non pas en choisissant d'être carmélite, mais en choisissant rien du tout. Je me souviens qu'un jour où j'étais chez ma sœur mariée en train de faire le ménage, je tombai sur un vieux bouquin de piété qui traînait à terre, où je lus cette phrase: *Il faut à la joie préférer la souffrance; il faut au repos préférer la lutte*. Je ne lus pas plus avant. Ce fut ma lumière. Et puis je retombai malade chez mon père. Ma famille était de nouveau massacrée à mon sujet.

MOI

Marthe, vous êtes habile. Je vous avais demandé de me parler des stigmates, et vous n'en dites rien.

ELLE

Que voulez-vous que je vous dise? C'est si difficile de parler de ces choses! Posez-moi une question; je verrai si je puis y répondre.

MOI

La question que je vais vous poser est très simple: dans les analyses que j'ai lues sur la stigmatisation et la trans-

verbération, j'ai toujours remarqué une observation faite par ceux qui étaient à la fois des favorisés et des victimes, et qui disaient que c'était en même temps douloureux et délicieux. Comment le douloureux et le délicieux peuvent-ils aller ensemble?

ELLE

Quand vous dites « délicieux », vous pensez sans doute à quelque chose de sensible, à un plaisir, à une joie humaine. Ce n'est pas du tout cela. C'est une joie vive, mais c'est une joie divine, ou plutôt c'est une joie intérieure. C'est une souffrance extrême, insupportable, mais c'est une souffrance qui est très douce.

MOI

Avez-vous senti quelque chose comme ce que les mystiques appellent un dard, une sorte de pointe de feu ?

ELLE

Oui, j'ai senti un feu brûlant, parfois un feu extérieur, mais surtout un feu intérieur. C'était un feu qui sortait de *Jésus*. Extérieurement, je le voyais comme une lumière.

MOI

Quel genre de lumière ? Pouvez-vous me préciser?

ELLE

Eh bien, une lumière rouge, ou plutôt rouge sombre ; une

lumière ardente, une lumière qui me brûlait; et tout ce que je vous dis là, c'est très mal dit. Encore une fois, il faut laisser de côté l'extérieur. Je n'avais pas de goût pour ce qui était extérieur. L'intérieur, c'était *Jésus*, *Jésus* dans sa vie divine. Bien sûr, *Jésus* ne souffre plus depuis qu'il est dans sa gloire, mais il est toujours présent dans son offrande. Et nous, nous pouvons souffrir encore comme il a souffert.

Marthe insiste sur le caractère soudain, sans préavis, de son expérience. Elle me dit: « On a l'impression que *Jésus* souffre en vous, hors du temps, hors de l'espace, mais *Jésus* dans sa gloire. » En l'écoutant, je me redisais une phrase que j'avais lue je ne sais où : « Ce fut comme un lever de soleil, mais d'un soleil de sang. » J'entendais Marthe me redire: « Je ne peux pas vous expliquer. C'était insupportable et c'était délicieux. »

MOI

Permettez-moi, Marthe, de vous citer un passage du Livre de Job, dans l'Ancien Testament: *Ce fut comme un feu dévorant allumé dans mes os. Tout en moi se désagrégeait.*

ELLE

Je n'ai jamais lu Job. Je ne savais pas qu'il a dit ce que vous me citez. Dieu est un *feu dévorant*, c'est vrai.

MOI

Permettez-moi de vous questionner encore une fois. Vous

savez que je m'intéresse aux rapports du temps et de l'éternité. Je cherche à savoir comment nous percevons le temps et je voudrais que vous m'indiquiez comment vous le perceviez pendant cette opération. Puis-je vous demander combien de temps elle dure, comment cela commence, comment cela finit?

ELLE

Cela va tellement vite qu'on en a le vertige. La souffrance est si grande, l'action est si intime qu'on a... comment dirais-je... l'impression qu'on se disloque, qu'on ne pourra plus résister.

MOI

Y a-t-il eu des phases successives?

ELLE

Si l'on peut appeler cela des phases! Dieu fait ce qu'il veut. Quand il veut mettre en croix il met en croix. Il me semble qu'une voix m'avait préparée d'avance, que cette voix m'avait désigné un jour prochain, comme si *Jésus* m'avait dit: « Viens, ma petite Marthe, j'ai quelque chose à te dire », et ce quelque chose, c'était d'être comme Lui, d'être Lui. Je n'ai jamais entendu cette voix intérieure. C'était beaucoup plus simple, et cela n'a pas traîné. *Jésus* me demanda d'abord d'offrir mes mains. Il me sembla qu'un dard sortait de son cœur et se divisait en deux rayons pour percer l'un la main droite, l'autre la main gauche. Mais en même temps mes mains étaient percées pour ainsi dire *de l'intérieur*. Après, *Jésus* m'invita à of-

frir mes pieds, ce que je fis instantanément en dépliant mes jambes et en les allongeant. Alors, je vis un dard qui se divisa aussi en deux. Mais tout cela se fit en un instant. Jésus m'invita ensuite à présenter ma poitrine et le cœur, comme il avait fait pour la main et pour les pieds. Ce fut fait encore plus intensément, par ce que vous avez appelé « le dard ». Je restai presque évanouie pendant plusieurs heures, les traits de feu disparurent soudain, comme ils étaient venus soudain. Jésus m'invita encore à recevoir la couronne d'épines. Il la plaça sur ma tête, en pressant très fort.

MOI

Avez-vous eu l'impression, que c'était un phénomène qui était fait une fois pour toutes, ou qui reviendrait encore ?

ELLE

Oh non! Dès le début j'ai compris que c'était pour toujours. Mais, comme je vous le répète, c'est devenu toujours plus intime, toujours plus intérieur. Depuis plusieurs années je ne suis plus en croix par l'extérieur. Je suis pour ainsi dire la croix. La croix est en moi et moi en elle, et je vous ai raconté que dans mes visions, au début, j'avais reconnu des gens sur le passage de *Jésus* montant au calvaire. J'avais entendu des hurlements. Maintenant j'ai dépassé cela. Je dirai même que cela ne m'intéresse plus. Ce qui m'intéresse, c'est la Passion, c'est *Jésus* seul. Je ne sais pas comment vous expliquer cela... Ces choses-là sont si douloureuses que, si Dieu ne vous soutenait pas, on mourrait. Et pourtant c'est délicieux.

MOI

Permettez-moi de vous poser une question indiscreète. Je voudrais savoir ce que vous éprouvez le mardi lorsqu'on vous donne la communion, qui est votre seul aliment, votre seule boisson. Avez-vous la même impression que lorsque le feu vous traverse le coeur ?

ELLE

C'est vrai. Je ne me nourris que de cela. On m'humecte la bouche, mais je ne peux pas avaler. L'hostie passe en moi, je ne sais comment. Alors elle me procure une impression qu'il m'est impossible de vous décrire. Ce n'est pas la nourriture ordinaire, c'est quelque chose de différent. C'est une vie nouvelle qui passe dans mes os. Comment dire? Il me semble que *Jésus* est dans tout mon corps, qu'il est mon corps, comme si je ressuscitais. Et puis, je perds pied. Je suis alors détachée du corps, libre à l'égard du corps.

MOI

Alors vous êtes en dehors de ce que nous appelons, nous autres philosophes, *le temps*?

ELLE

Je ne connais pas les mots des philosophes. Je vous répète que je perds pied.

MOI

Alors on m'a dit qu'à ce moment vous voyageiez dans l'espace, vous aviez l'impression de visiter des pays lointains.

ELLE

Si l'on peut appeler cela des voyages ! C'est comme Gagarine, mais Gagarine était encore présent dans ce monde. Moi, je voyage en Dieu. Il me porte où Il veut.

MOI

Alors Il vous porte (lui dis-je en souriant) à Rome ou à Constantinople ?

ELLE

Oui, à Rome et à Constantinople, mais dans *Jésus*, et aussi avec la Vierge – tantôt plus avec l'un, tantôt plus avec l'autre. Et je suis toujours dans le même état de souffrance. C'est l'amour qui me conduit. Je n'ai que de la douceur à me laisser conduire par ce chemin. Jésus est tendre, il prend pour lui ce qu'il y a de pénible, et il ne me laisse que le mérite de le suivre sans résistance. Vous savez, avec la foi en Dieu et la connaissance de son amour, on peut facilement se passer du reste, tandis que tous les avantages de la terre ne peuvent remplacer cette paix, cette tendresse. Quand on comprend l'amour de Dieu pour nous, on trouve que l'éternité ne sera pas assez longue pour remercier. C'est un océan. Notre bonheur fait partie de son bonheur. Je ne sais comment vous expli-

quer tout cela...

Réflexions

Telles furent, captées sur le vif, les réponses de Marthe à mes questions. Réponses « naïves », comme on disait au XVII^e siècle. Marthe n'avait rien lu sur les stigmates. J'étais près d'une source pure. Et nos deux exigences étaient parentes. J'appliquais ma méthode critique, ne tirant d'un texte ou d'une donnée que le minimum. Marthe parlait naturellement le langage paysan, elliptique, concis, évitant les commentaires, ne s'engageant pas trop. Entre deux *mots*, nous nous entendions sans discours, pour choisir le moindre. J'avais noté, jadis, lorsque j'interrogeais Monsieur Pouget dans sa cellule, que l'esprit paysan et l'esprit critique se ravitaillent, comme deux formes de la vertu de prudence

J'ai plus tard cherché à contrôler les « dits » de Marthe en les comparant à des exemples fameux. Saint Bonaventure a raconté la stigmatisation de François d'Assise. L'imposition des stigmates avait été précédée d'un incendie intime, sorte d'excès de joie. François décrit le Séraphin sous un aspect gracieux. Ce n'est qu'après les colloques avec l'ange brûleur qu'était venue la douleur. Voici le passage de sainte Thérèse où elle raconte la transverbération : « La douleur était si vive qu'elle me faisait pousser des gémissements, mais la suavité causée par ce tourment incomparable était si excessive que l'âme n'en désirait pas la fin. J'aurais voulu ne rien voir et ne point parler, mais savourer mon tourment, car il était pour moi une gloire au-dessus de toutes les gloires d'ici-bas. » Et

elle disait encore qu'elle ne pouvait comprendre comment la peine et la joie se trouvaient simultanément en elle. Ce que Dante aussi avait chanté. Ce que nous avons tous plus ou moins éprouvé, nous qui avons goûté parfois une amertume dans le plaisir, une douceur dans la peine. Qu'il est impuissant notre vocabulaire pour définir et pour décrire ! Que de fois Marthe a-t-elle dit que les mots étaient menteurs ! (jamais elle n'a prononcé le mot de « stigmatisation »). Comme il est difficile de se décrire à soi-même un grand amour ! Combien les mots « je souffre » ou « j'aime » sont indispensables et lamentables pour traduire les nuances de la douleur ou de l'affection ! La brûlure du plaisir peut se changer en gémississement; l'extrémité de la douleur peut donner une joie intime.

Un vieux joueur disait que, s'il avait de la joie à gagner au jeu, il connaissait une joie plus pure, qui était celle de perdre. Pourquoi ? Sur le point de mourir, abandonnés de toutes leurs forces physiques, tenus par leur entourage pour morts, certains ont l'impression d'entrer dans une zone calme, irradiante, lumineuse, comme si leurs facultés jusqu'alors endormies se trouvaient réveillées. On a parlé, chez les mystiques (aussi bien orientaux qu'occidentaux), d'une vision par laquelle ils semblent fusionner avec l'Océan divin, en même temps que celui-ci, par vagues successives, les pénétrait.

L'Heure

La vie de Marthe se concentrait sur le vendredi, jour où elle souffrait. Et cela me poussait à réfléchir à ce que l'Évangile de saint Jean appelle *l'Heure* où se concentrait la vie de Jésus. Il semble que dans un laps de vingt

heures se soient présentées les formes les plus diverses de la souffrance, comme si tout avait été combiné par un calculateur de puissance infinie. Cette accumulation d'improbabilités est si grande que, pour certains critiques radicaux (comme était M. Couchoud) le récit de la Passion n'est pas « historique ». De fait, le lecteur se trouve placé devant cette alternative : ou bien ce récit est l'œuvre d'un faussaire consommé (comme seraient Poe, Stendhal, Mérimée). Ou bien c'est un cumul voulu par le Maître des *Kairoï*. A partir du moment où Jésus « se livre », la machine cybernétique fonctionne de manière à fabriquer un maximum d'épreuves dans la plus mince portion de durée.

Et l'ordinateur opère comme un habile chirurgien : avec une rapidité cruelle, implacable, mais sans excès de tragique, sans effusion inutile de sang. Il juxtapose à des souffrances physiques fixées par la Loi juive et romaine, des humiliations supplémentaires. Le Roi des Rois est traité comme un esclave fugitif; le Juste entre les justes est jugé souverainement dans le silence. Comme il était difficile de faire tenir en quelques heures cette double condamnation, celle par la justice juive, celle par la justice romaine, et d'y surajouter des formes de supplice très différentes, comme la flagellation et la croix ! Le faussaire devait respecter la vraisemblance humaine, en même temps que la vraisemblance géographique, juridique, sans oublier la juxtaposition,

si difficile à respecter, de deux juridictions rivales. Il fallait aussi que Jésus fût identique à lui-même, qu'on reconnût sa noblesse, sa sublimité, mais aussi les mouvements de sa faiblesse : tout cela, je le répète, en si peu de

temps; la mort devait intervenir avant le crépuscule. On avouera que c'était un puzzle d'une difficulté considérable. Et, si un fabulateur l'a résolu, il faut dire qu'il était un incomparable mythologue. De sorte que, tout compte fait, il me paraît plus raisonnable de penser que ce mythologue ne fabulait pas. Mais fermons ici cette parenthèse pour en ouvrir une autre sur la philosophie du sacrifice.

Marthe n'était pas philosophe ou théologienne : elle ne *pensait* pas son sacrifice. Elle le *vivait*. A d'autres de le concevoir; à d'autres de le comprendre. Quant à moi, l'ayant connue, je cherchais chez les penseurs une justification de ce qui était chez elle comme un *fait* et que les marxistes nomment une praxis. Et, avant de clore ce chapitre, je voudrais brièvement indiquer dans quelle direction les théologiens et les philosophes de demain pourraient s'engager. Lachelier a donné une définition du sacrifice, lorsqu'il écrivit dans le *Vocabulaire philosophique* que celui qui se sacrifie suppose que le fini n'existe hors de l'infini que provisoirement, par une sorte de tolérance à laquelle l'âme sent qu'il est bon de renoncer. Mais on peut aller plus loin, et il faut approuver Hegel, lorsqu'il voyait dans le sacrifice le moment dialectique où la mort coïncidait avec l'amour absolu. Comme l'a récemment rappelé Hans Kung, le sacrifice du Christ représente dans le temps de l'histoire humaine l'Idée divine éternelle. C'était aussi l'intuition de Scheeben, le théologien allemand le plus profond peut-être du XIX^e siècle. En effet, pour celui qui pense, il est difficile de séparer la vie intime de Dieu de la manifestation de cette vie sur la terre. Il est difficile de ne pas concevoir que Dieu en créant

s'imite en quelque sorte lui-même, projette sa ressemblance. Il est difficile en somme de penser la Rédemption, l'Eucharistie et les « mystères du christianisme » sans y voir l'expression de la Vie divine éternelle. L'Incarnation, qui est une génération temporelle, prolonge la génération éternelle du Fils par le Père. Et le « don sacrificiel » de l'Homme-Dieu est la plus parfaite expression concevable de l'Amour éternel infini.

C'est dans ces vues que je m'efforçais de voir, de percevoir, de « comprendre » ce qui se passait, chaque semaine, dans cette maison. En 1921 Émile Boutroux vint à l'École normale pour s'entretenir avec les quelques élèves philosophes, et leur faire son « testament ». Il devait mourir quelques mois après. Je me souviens que, pour résumer ce qui était commun à Pascal et à Spinoza (difficile exercice qui nous plaçait au cœur de la mystique) il prononça ces mots sibyllins : *Nous ne pouvons cesser de nous vouloir nous-même que si Dieu condescend à se vouloir en nous*. Un demi-siècle devait passer avant que Marthe ne m'éclairât ces mots, pleins de mystère.

XI

EXPLORATION DE L'AU-DELÀ

Le purgatoire

Marthe avait une conception fort originale du « purgatoire ». Et son expérience n'était pas sans analogie avec l'idée que je m'étais formée sur ce problème. Réfléchissant sur les divers niveaux du temps, cherchant à définir les étapes et les états intermédiaires entre l'éternité et le temps, j'en étais venu à déduire le temps intermédiaire : celui du « purgatoire ».

J'avais tenté de concevoir l'expérience de la durée que pouvait avoir une « âme du purgatoire », pensant que cette expérience permettrait d'approfondir le mystère du temps. C'est un temps sans temps. C'est un progrès sans risque. C'est une purification sans tourment ; c'est une souffrance sans révolte, donc une douleur de douceur ; c'est un temps sans aléa, ni incertitude, ni angoisse ; un temps qui n'altère pas, qui ne laisse pas le regret du passé ni la crainte de l'avenir ; un temps sans liberté de choix et de chute, un temps à l'état dépouillé : un *temps pur*. Disparue cette traînée morose de ce qui ne reviendra jamais (le *passé*) ; non apparu cet horizon ambigu de l'*à-venir*. Temps où chaque parcelle s'achève en une parcelle meilleure par la diminution du délai, et par l'accroisse-

ment d'une espérance certaine. J'essayais d'isoler dans ma vie des moments analogues, où la peine et la joie se trouvent confondues et dépassées, comme le fait Dante au chant XIII du *Purgatoire* : *Domine labia mea aperies per modo Tale che diletto e doglia parturie*

Sachant que Marthe était une spécialiste des états exceptionnels « entre ciel et terre », je me proposais de l'interroger sur ce point : la conscience que nous avons de nous-mêmes, soit à nos « derniers moments » dans le temps, soit plus encore à notre *premier moment* d'éternité. Monsieur de Saci, le directeur de Pascal, avait proféré avant de mourir ce mot que Sainte-Beuve dit être un mot « d'humble espérance » : « Ô bienheureux purgatoire ! » C'était aussi, je crois, la pensée de Newman, après l'avoir été de Catherine de Gênes, Adorna Fieschi.

Mes idées sur le purgatoire et les « derniers moments » venaient d'une réflexion sur la liberté. Je me disais : il est nécessaire que les êtres libres puissent, à un moment ou à un autre, faire une fois au moins un *acte de liberté pure*. Mais à quel moment de la vie suis-je capable de cette pureté ? La plupart des êtres engagés dans la chair, le souci, les obligations du métier, ont-ils jamais un instant de liberté plénière, permettant un choix décisif entre le bien et le mal absolus ?

Or, si Dieu est juste, me disais-je, peut-on admettre qu'il récompense et qu'il punisse (qu'il propose « la gloire ou la honte éternelle » pour parler avec le prophète Daniel) à des êtres qui n'auraient jamais eu l'occasion de faire un acte pur de liberté ? J'en arrivais alors à l'idée qu'il fallait distinguer le moment de la mort sociale par arrêt de la respiration (le « dernier soupir »), et d'autre part la mort

réelle. J'avais étudié ce poème de Newman appelé *The Dream of Gerontius*. Newman saisit le mourant dans cet intervalle où, le soutien corporel ayant disparu, le nouveau mort est réduit à une liberté toute pure, n'entendant plus les voix de la terre, n'entendant pas encore la voix du ciel. J'ai eu l'occasion d'interroger des amis qui avaient fait l'expérience de la mort. Ils l'avaient frôlée, au front ou dans un accident. Maurice Genevoix m'avait raconté trois expériences de ce genre qu'il avait faites pendant la première guerre. On a publié des études statistiques sur ces expériences de l'avant-mort. L'agonisant passe par un état paisible où la mémoire du passé lui est donnée d'une manière calme et panoramique, où son âme paraît s'être détachée de son corps, qu'elle contemple comme un objet. Je me suis demandé si ce n'était pas là ce moment de la liberté pure, que j'avais cru pouvoir déduire.

Marthe n'était pas éloignée de ce point de vue. Elle disait qu'il y avait un intervalle entre la mort réelle et la mort apparente. Quand sa mère est morte, vers cinq heures du soir, dans un lit qui était accolé au sien, Marthe a attendu environ dix minutes; puis on l'a entendue dire : « Petite maman, entre au ciel ! C'est fini, ton purgatoire. » Marthe pensait qu'elle devait prendre sur elle la sanction de sa mère (c'était, ai-je dit, sa vocation propre de prendre la douleur des autres). Cela dura pour elle plusieurs mois. Je me souvenais de la prière de Catherine de Sienne : « Mon Dieu, donnez à mon père le repos éternel et punissez sur moi les fautes de sa vie. » La correspondance entre ma pensée et l'expérience de Marthe m'a conduit à réfléchir sur le concept de « purgatoire », si étranger à notre mentalité actuelle. Je trouve admirable le livre de Catherine de Gênes sur ce sujet. Adorna Fieschi concevait le

ciel, le purgatoire et l'enfer comme des états de l'âme, et non pas comme des lieux. Elle n'était pas loin de penser que ces trois états ont une existence confuse, virtuelle et germinale dans la vie présente. On accordera aisément qu'il existe de nos jours dans le monde présent des expériences infernales.

Qu'il suffise de penser à Hiroshima, aux Khmers rouges, aux famines, à cet enfer de privation de Dieu si caractéristique de notre temps. Il existe sans doute chez les consciences très pures une béatitude anticipée ? Il existe aussi un état intermédiaire et mélangé, celui d'une âme radieuse et douloureuse et qui souffre deux peines, comme dit un poète anglais : *These two pains so counter and so keen The longing for Him when thou seest Him not.*

Tel était sans doute l'état de Marthe ? Je n'osais l'interroger, mais en la regardant, en l'écoutant, j'avais l'idée que sa manière d'être était celle d'une « âme du purgatoire ».

Comment se représenter cette vie souffrante purgatoriale de l'au-delà – qui sera la nôtre peut-être, qui est sans doute celle de beaucoup d'êtres que nous avons aimés ? « Marthe lui disais-je, vous avez bien de la chance. Pour vous, pas de risque de purgatoire ! Si vous n'êtes pas sauvée immédiatement, nous n'avons qu'à tirer l'échelle, à dire que nul ne le sera. » Elle me répondait : « Je désire connaître tout. Je veux connaître le purgatoire. Combien de temps ? Je ne sais. Et puis, le temps existe-t-il ? Je veux y passer au moins un instant. » Adorna Fieschi (Catherine de Gênes) enseignait que l'âme du purgatoire

connaissait un état de bonheur, parce qu'elle ne pouvait plus faire un mauvais usage de sa liberté. Étant délivrée de la liberté de choix, l'âme n'a plus que la liberté d'acquiescement. Bien sûr, elle est dans la souffrance ; mais y a-t-il une vraie souffrance quand on acquiesce à Dieu? *Ce qui est ne fait pas souffrir.*

Elle connaît à la fois la douleur et la joie, unies dans l'acte d'amour. L'âme, tout en ayant la douleur du péché, n'en a plus la honte ; Dieu, selon Catherine, lui ôte jusqu'à la complaisance de se regarder elle-même, fût-ce pour se juger coupable. Elle n'a plus d'autre secours que de se jeter dans l'amour. De sorte que Michèle Reboul a pu définir le purgatoire comme *la douleur de la lumière de l'amour*. C'est parce que Dieu l'aime qu'Il brûle tout ce qui sépare l'âme de Lui. La joie est croissante, sentant approcher la plénitude. *Ratto, ratto, che'l tempo non si perda Per poco amor*¹.

Marthe a écrit : « Qu'on imagine le bonheur d'une âme du purgatoire se trouvant tout à coup dans la céleste patrie, jouissant de Dieu pour jamais. Sa pensée, c'est Dieu. Peut-elle être mieux que dans son bienheureux centre ? Ainsi mon âme est-elle unie au souverain Bien. Elle n'a d'autre pensée, d'autre vouloir que le sien. De lui jaillit sur elle une lumière qui me pénètre, me liquéfie. En mon Dieu bien-aimé... c'est le paradis sur la terre. « Je suis plongée en Lui comme dans un océan d'amour. Je me vois enveloppée d'amour, entourée de Dieu que j'aime et qui m'aime. Je suis comme une éponge dans l'océan d'amour. Si une éponge pouvait être amoureuse de l'eau, comme elle serait heureuse de se voir proménée de long

en large dans un océan d'eau! » (5 juillet 1935.)

Le condamné à mort

Marthe était en relation avec une visiteuse des prisons ; elle s'intéressait aux prisonniers condamnés à mort. En son temps, la peine de mort existait. Les condamnés versaient vraiment leur sang. Il y avait entre Marthe et eux une complicité, celle du sang versé. Elle savait ce que c'était de voir s'écouler le liquide rouge et or, et l'on pourrait dire qu'elle était condamnée à mort chaque semaine. Elle savait aussi qu'il est des coupables qui sont innocents, et que certains juges aussi coupables méritaient le même châtiment. Peut-être pensait-elle que ce genre de mort que la société infligeait était une peine métaphysique, puisqu'elle nous précipitait dans un autre univers, qu'elle était une remise de l'homme au Maître, qu'en un sens cette mort lucide était enviable ?

D'autres grandes mystiques avaient aidé les condamnés à mort. Nous savons comment Catherine de Sienne avait accompagné jusqu'à son dernier soupir le condamné dont elle tenait la tête sur le billot. Il lui disait : « Reste avec moi, ne m'abandonne pas. Ainsi je ne pourrai que me trouver bien et je mourrai content. » Et elle lui disait : « Courage, mon doux frère, car bientôt ce seront les noces. Je t'attendrai à l'endroit de l'exécution. » Il répondait : « Je marcherai glorieux et fort, et il me semblera qu'il y a mille ans jusque-là, en pensant que vous m'y attendrez. » On sait aussi que Thérèse de l'Enfant-Jésus s'était associée à la mort de l'assassin Pranzini.

Le condamné à mort que Marthe avait aimé s'appelait

Jacques Fesch. Il a été guillotiné à vingt-sept ans. Sa conversion en prison doit beaucoup à l'amitié de Marthe. Un autre condamné appelé Bontemps a fumé une dernière cigarette, prise à un colis que Marthe lui avait envoyé. Lorsque Marthe parlait de ses condamnés, elle les appelait par leurs prénoms : *Jacques, René, Michel*, comme s'ils étaient ses frères. Voici la dernière lettre de Jacques Fesch, inspirée par Marthe : « Je vais mourir. Mon intelligence me laisserait-elle croire à quelque hypothétique grâce de la dernière heure ? La foi qui m'habite et la volonté qui me pousse à faire le don de ma vie dans une paix que le monde ignore me seraient à elles seules une certitude suffisante. Petit à petit, le passé et le présent ne feront plus qu'un, pour aboutir à cet acte pour lequel je suis né et qui procède d'une grande miséricorde. J'attends la nuit et la paix... J'ai les yeux fixés sur le crucifix et mes regards ne se détachent pas des plaies de mon Sauveur. Je répète inlassablement : " C'est pour Toi. ". Je vais garder cette image jusqu'au bout, moi qui vais si peu souffrir. »

L'avortement

Elle qui aimait tant les enfants avait jugé cruelles et néfastes les lois votées sur « l'interruption volontaire de grossesse ». Elle était plus sévère pour les législateurs que pour les pauvres femmes, désespérées ou traumatisées.

Avec solennité, avec une certitude grave que je lui ai rarement connue, elle disait que les enfants tués dans le sein de leur mère priaient Dieu dans l'au-delà pour leur pardon. C'est qu'à ses yeux ces enfants étaient dans une situation analogue à la sienne : celle de victime innocente,

mais par là rédemptrice.

Tel était le fond de sa spiritualité : la solidarité des consciences, la communion des purs et des impurs, l'union finale des bourreaux et des victimes. A ses yeux, l'enfant privé de vie par le désespoir de sa mère, projeté par sa mère dans l'éternité, sauvait cette mère de son péché. Et de la profondeur du mal sortait un plus grand bien.

Lorsque je relis *la Divine Comédie*, il me semble qu'il y manque cette pensée des enfants immolés par leur mère et rachetant leur mère.

¹ Dante, *Purgatoire*, XVIII.

XII

LUCIFER

Marthe faisait presque chaque jour une expérience étrange : il serait infidèle à sa mémoire de cacher ces choses. Pour parler avec exactitude et réserve, comme un observateur impartial, je me borne à dire qu'il y avait près d'elle un élément qui la contrecarrait ; qui, selon sa parole, « gâchait tout ». Tantôt d'une manière enfantine, comme un gosse en colère, il déplaçait les objets, il empêchait d'ouvrir la porte, il faisait tomber l'ampoule, mais toujours sans brisure, ni cassure, comme s'il était furieux et inoffensif. Tantôt il lui semblait susciter des obstacles au-dehors, machiner des aventures, des incidents, tenter, comme elle disait encore, de « démolir le Foyer ».

Je ne suis pas psychiatre, ni chargé d'enquêter sur le « Malin ». Je me borne à décrire les apparences et les impressions. Ce qui m'a frappé dans ces témoignages, c'est que celui que Marthe appelait tout simplement *Il* n'avait sur elle qu'une action extérieure: il n'atteignait pas son intimité. Et il la portait plutôt à sourire. Avec ce maître d'ironie elle luttait en se servant des mêmes armes d'ironie. Elle m'en parlait laconiquement, miséricordieusement, comme une épouse parle d'un mari ivre, comme le soldat nomme le capitaine féroce.

Il. Qui était cet *Il*? On comprend que je pensais à celui que l'Évangile dans le *Pater* nomme « le Malin ». Nous préférons traduire par : « délivrez-nous du *mal* », ce qu'il faudrait traduire par : « délivrez-nous du *Malin* ». Et les exégètes, qui sont si susceptibles sur l'exactitude, qui n'ont plus accepté dans la traduction du Gloria le mot aimé de Jules Romains : *les hommes de bonne volonté*, ont dégradé le Malin pour le réduire au mal. Et sans doute ont-ils contenté ce compagnon subtil qui adore le déguisement et qui est si heureux de persuader aux sages de ce monde qu'il n'existe pas ? Ce qui m'a surpris en causant avec Marthe de cette lancinante et journalière épreuve, c'est que, comme les Évangiles de la Tentation, elle ne dépréciait pas son gentil Belzébuth. Descartes avait lui aussi, dans la nuit du 10 novembre 1579, cru voir ce Malin : il devait l'appeler un « malin génie » et lui faire jouer un grand rôle dans sa dialectique. Marthe disait qu'il était fort intelligent et elle ajoutait qu'il était beau.

Depuis ce temps, je n'ai plus jamais pu me représenter l'Adversaire sous des formes baroques, hideuses et grimaçantes. En Lucifer, quand je tente de l'imaginer pour le mieux peindre, je me figure un merveilleux visage de douteur. Je vois deux mains longues et fines, jointes par de beaux ongles comme dans la prière, mais sans cet entrelacement des doigts qui est le signe de l'amour. En somme, je conçois un être châtié d'avoir mal ou trop aimé la créature par une éternelle impossibilité d'aimer. Lorsque Marthe parlait de lui, disais-je, elle ne le méprisait pas. Elle l'apercevait dans sa noblesse, qui pour être déchu demeurerait une noblesse. Caïn était protégé par Yahvé, qui ne permettait pas qu'on le touchât. *Il* était aux yeux de Marthe, comme le frère d'Abel, un prince déchu

et sans espérance, qui avait reçu le pouvoir de tout « sac-cager ». Lorsqu'il s'attaquait à son corps virginal, qu'il le déportait, le frappait contre le mur, le jetait à terre (comme il fit à son dernier jour), elle n'était pas blessée : elle n'était pas même découverte. L'Impur respectait sa pudeur. Si, à son dernier moment de vie sur la terre, il l'a terrassée, j'ose croire que c'est par une dernière discrétion, pour lui permettre de s'évader solitaire hors de ce monde, sans déranger personne par une agonie.

En somme, le triomphe du Malin aux yeux de Marthe était un triomphe déjà défait : son pouvoir était un pouvoir impuissant. C'était aussi l'idée de Goethe : dans *Faust*, Méphistophélès parle en désespéré, comme un vainqueur vaincu.

XIII

LA MORT

Marthe habitait deux domaines : celui que nous appelons « ce monde », celui que nous appelons, faute d'un autre mot et par négation : l'autre monde, ou mieux encore : l'au-delà.

Marthe était à mes yeux un témoin « unique en son genre » sur cette planète réfractaire pour répondre à ma suprême interrogation : celle de tous les hommes. Qu'y a-t-il *au-delà* ? Cet *au-delà* était pour elle un *au-dedans*. Elle y habitait par une part de son être : mais elle n'avait pas encore passé le seuil obscur. Elle était pleine d'attente, d'espérance, et même, si je puis dire, d'une sorte de curiosité. Je me demandais : combien de temps vivra-t-elle ? Que pense-t-elle sur la date de sa mort ?

J'avais deux impressions, très différentes : la première, c'est qu'étant *inédique*, elle pouvait persister indéfiniment sur la terre, mais aussi qu'il suffisait d'une chique-naude pour qu'elle cessât de vivre. Elle disait qu'elle désirait mourir. Sa vie n'était pas vivable. Elle avait peur de voir son aumônier mourir avant elle. Elle me disait, drôlement : « Où me mettra-t-on, si le père n'est plus là ? Auriez-vous une place pour moi dans votre chaumière ? » Elle aurait pu dire, plus encore que Thérèse d'Avila,

qu'elle « se mourait de ne pas mourir ». Un de ses espoirs était d'obtenir du père la permission de mourir. Elle disait, de son ton d'enfant sage et avec un peu d'ironie : « Je voudrais bien mourir, mais le père ne me le permet pas. » Et le père Finet, à côté d'elle, dans l'ombre, répondait : « Marthe, votre tâche n'est pas accomplie. » *Ombre chérie, attire-moi Aspire-moi dans l'autre monde ! Que je puisse enfin dormir, Écouter l'amour à jamais ! La Mort déjà m'inonde D'un flot réparateur. Mon sang n'est plus que baume, N'est plus qu'éther subtil. Je vis tout au long des journées Plein de courage plein de foi, Et je meurs tout au long des nuits, Embrasé de flammes sacrées*¹.

J'ai demandé au père Finet de me raconter comment s'était passé le dernier jour de Marthe : « C'était un vendredi. J'étais venu dans sa chambre la veille, à dix-sept heures. Depuis quelques semaines, Marthe était plus douloureuse que jadis. Mais personne ne pensait qu'elle allait mourir. Elle me disait qu'*Il* lui faisait la vie dure, qu'elle était parfois projetée jusqu'à terre. De fait, en entrant dans sa chambre, je la trouvai étendue sur le sol, ce qui n'était jamais arrivé. Je priai la personne qui était dans la pièce voisine de venir m'aider à la relever. Son bras était déjà froid. Et j'entendis Marthe me dire : " *Il* m'a tuée. " Cette parole, l'ai-je entendue ?

La personne qui était avec moi ne l'a pas entendue. A nous deux, nous la prîmes et nous la posâmes sur son lit. Son second bras était aussi froid que le premier. Je mis un miroir sur ses lèvres, je ne recueillis aucun souffle. Alors, on alla prévenir le médecin. Il arriva vers huit

heures du soir et il dit : " Elle est morte. " On avertit la sœur de Marthe, âgée de quatre-vingt-douze ans, ainsi que sa famille. Ils arrivèrent au milieu de la nuit. L'évêque de Valence arriva vers vingt-deux heures. « Vint enfin le samedi. Les enfants des écoles voulurent voir Marthe. On l'avait habillée, comme elle l'avait souhaité, d'un vêtement blanc. C'était une aube de communiant, qui était assez large pour que ses pieds toujours arc-boutés pussent être enveloppés. On avait mis un chapelet dans ses mains jointes. La nouvelle de sa mort fut connue aussitôt dans le village ; elle fut annoncée à la télévision, malgré nous, dès le dimanche matin. Alors, ce fut, autour de son lit, un défilé ininterrompu. »

J'ai interrogé un des derniers témoins, Marie-Thérèse, qui lui lisait son courrier. La veille de sa mort, elle lui avait lu une vingtaine de lettres. Sans hésitation, comme de coutume, Marthe lui avait dicté ce qu'il fallait répondre, se plaçant au cœur des problèmes, ne donnant pas de solution, mais (mieux que des solutions) une lumière – cela toujours avec tendresse. Marthe avait la grippe. Elle toussait. Vers cinq heures du soir, songeant que Marie-Thérèse pouvait avoir faim, Marthe lui dit d'aller dans la cuisine « pour manger quelque chose ».

Vers dix heures, le courrier étant dicté, Marie-Thérèse se retira. Je me souviens que Marthe m'avait dit : « Quand j'aurai quitté ce monde, je serai plus active encore et peut-être plus dérangée que je le suis maintenant. Je ne sais pas si je pourrai recevoir vos communications, parce que je serai très occupée. J'ai l'intention de ne pas me reposer jusqu'à la fin du monde. » Tout cela était dit avec beaucoup de charme, d'enjouement, un peu d'ironie. Je

lui avais raconté l'agonie de ma femme en 1974. Elle m'avait dit : « Je sais ce que c'est. Lorsqu'on a ces sortes d'états, il faut se jeter de toutes ses forces en Dieu. C'est plus que l'action, c'est l'abandon. Et, bien sûr, ce n'est pas drôle. Vous me dites que votre femme criait. Mais le Christ aussi. Il s'agit de se plonger. Quand Marie-Louise vous a dit : " Je ne puis plus prier ", ah ! comme je la comprends ! C'est très bien dit : alors, on ne peut plus prier. Mais, c'est la vraie prière. » J'avais recopié cette pensée de Léon Bloy : « Faire la mort noire, c'est une idée de pompier funèbre.

La mort est blanche, lumineuse, pleine d'espérance, parce qu'il n'existe pas de néant futur. La mort est une vierge blonde aux yeux baissés, la pureté inscrutable, que les poètes les plus profanes ont célébrée sans le savoir, en lui donnant le nom étrange et romantique et hermétique de *l'amour*. »

Quand j'appris sa mort par la télévision ouverte au hasard, j'eus un moment de stupeur. Aucune autre personne n'était plus près de la mort qu'elle, puisque chacun des soupirs de cette non-vivante pouvait être un dernier soupir. Mais, pour cette raison, elle avait fini par me sembler non mortelle, comme serait une lampe perpétuelle.

Elle avait, quoiqu'elle vive, ce genre d'existence des défunts : translucide et blême, présente et absente, devenue « ange ». Et je savais que je n'avais qu'à prendre à Paris le train de midi, que je pouvais la surprendre le soir : égale, immobile, identique à elle-même. Cette fois il fallait me rendre à l'évidence. C'était fini. Marthe était morte. Rien ne peut plus s'ajouter, se retrancher. C'est fini, bien fini, à

jamais fini – et pour elle et pour nous. Le moule est brisé. Le visage apparaît. D'une amie dont je lui apprenais la mort, elle m'avait dit : « Alors, elle est *consommée*. » Le mot de *consommation* était bien choisi pour traduire ce sentiment solennel, grave, calme et majestueux qu'introduit dans une vie sa fin. Désormais, pour tous ceux qui l'ont visitée, Marthe est présente, non par son visage, sa voix, ses traits, ses paroles, mais par son *essence*. Cette essence que j'ai tenté de définir dans ce livre qui lui aussi s'achève.

J'avais projeté d'être présent à ses funérailles. L'encombrement des routes a fait que je n'ai pu atteindre Châteauneuf-de-Galaure. Il a fallu me résigner à entendre les témoins de son triomphe. Je ne l'ai pas regretté, sachant que, pour moi qui suis si dissipé par les contacts, il y a plus de « vérité et de poésie », comme disait Goethe, à entendre un récit, où l'événement s'est dépouillé de l'accidentel : Virgile le savait, lorsqu'il fait raconter par Énée la prise de Troie.

La plongée dans un combat, dans une fête ou dans un deuil m'empêche de saisir ce qui demeure à jamais dans la mémoire éternisante. En écoutant le récit, ou en le lisant dans les journaux, je me récitais cette prière de sainte Gertrude, qui est si profonde : « O Vous, source de l'éternelle lumière, retirez-moi dans votre divine Essence, d'où est sorti l'acte qui m'a créée. »

Marthe, on le sait, aimait passionnément les fleurs. Son cercueil fut recouvert en surabondance. *Ces fleurs sont l'or, l'azur, l'émeraude, l'opale. Le cercueil au milieu des fleurs veut se coucher. Les fleurs aiment la mort, et Dieu*

les fait toucher Par leurs racines aux os, par leur parfum aux âmes².

Puis, à trois heures du soir, Marthe quitta la maison où elle avait reçu tant d'amis. Marthe avait désiré reposer au cimetière de l'église de Saint-Bonnet, qui était l'église de son baptême et sa première paroisse, près de son père, de sa mère, de son frère et de sa sœur.

On était le 10 février. Et, quarante-cinq ans plus tôt, en un 10 février, l'abbé Finet était monté à « la plaine » pour apporter le tableau de Marie-Médiatrice. L'intervalle était aboli ; la promesse était accomplie ! Il y avait désormais des « foyers » sur toute la terre.

J'imaginai ces foyers comme une constellation d'étoiles : à la Martinique, à Haïti, au Canada, au Mexique, en Colombie, en Équateur, au Chili, au Brésil, en Argentine, au Sénégal, en Côte-d'Ivoire, au Gabon, au Togo, au Cameroun, en Ouganda, à la Réunion, à l'île Maurice, au Burundi, au Japon, au Vietnam, en Inde. En ce jour du 10 février, ces étoiles veillaient sur la dépouille de Marthe. Et peut-être, dans son nouveau « royaume », contemplait-elle avec stupeur (elle qui avait tant aimé l'*incognito*) cette foule autour de son cercueil : cinq évêques, deux cent cinquante prêtres. La chorale des trois collèges qu'elle avait fondés à Châteauneuf chantait :

O joie sans fin ! Je revivrai Et face à face Je te verrai.

Marthe avait jadis écrit : « J'étonne les gens en leur di-

sant que je vis pour mourir, que la mort est la grande idée et le sens de ma vie. C'est que la mort ne marque pas à mes yeux l'heure de la dissolution d'une créature, mais au contraire son vrai développement. Mourir sera pour moi un avantage, puisque le grand effet de la mort sera de dissiper le voile d'ombre qui me cache une merveille. » Qui plus que Marthe avait le droit de parler aussi sincèrement de la mort ?

Le « service d'ordre », comme on dit, était imposant, mais il était inutile, parce qu'il n'y avait pas d'ordre à faire respecter. On n'entendait aucun cri. Personne ne pleurait. Il n'y eut pas d'incidents. On était triste, ou plutôt on ne pouvait pas être triste. Il faisait très beau. Le soleil était presque printanier.

Ceux qui venaient au pays de Galaure pour la première fois m'ont dit que ce jour-là il y avait sur le sol encore durci par l'hiver une lumière tendre, dorée, un peu provençale déjà, qui enveloppait ce cirque solennel, compris entre les Cévennes et les Alpes, et qui a la forme d'un calice d'or. Comme la campagne romaine, la terre de Galaure semble absorber le soleil ; de sorte que la lumière du ciel et la lumière de la terre paraissent se correspondre. Certains m'ont même dit que le soir de ce 10 février le coucher du soleil avait été plus resplendissant que d'habitude ? Il y avait une grande paix sur toutes les choses.

Je songeais à ces vers de Novalis, qui a chanté le mystère du sang et de sa mutation en une lumière éternelle : *Ich fühle des Todes Verjüngende Flut, Zu Balsam und Ae-*

*ther Verwandelt mein Blut In heiliger Glut*³.

Monseigneur Marchand, évêque de Valence, se borna à lire et à commenter ce verset de l'Évangile : « Si le grain de blé tombé en terre ne meurt pas, il demeure seul. S'il meurt, il porte beaucoup de fruit. »

1 Novalis.

2 Victor Hugo.

3 « Déjà la mort m'inonde d'un flux régénérant ; mon sang s'est changé en baume et en éther. »

XIV

PERSPECTIVES ULTIMES

A la fin de sa vie, Michelet écrivait : « L'allure du temps a changé : il a doublé le pas d'une manière étrange. Dans une simple vie d'homme ordinaire, soixante-dix ans, j'ai vu deux grandes révolutions, qui autrefois auraient peut-être mis entre elles deux mille ans d'intervalle. Né sous la terreur de Babeuf, je vois avant ma mort celle de l'Internationale. »

Ceux qui sont nés au début de ce xx^e siècle pourraient dire que, dans une simple vie d'homme, ils ont vu un spectacle plus ramassé, plus déconcertant encore que Michelet : deux guerres ; plusieurs révolutions ; des découvertes imprévisibles transformant le mode de vie ; des craintes apocalyptiques qui ne s'étaient jamais présentées. Je me souviens de mon émotion d'enfant sage, lorsque Blériot traversait la Manche : au temps des cerfs-volants, c'était une surprise. Lorsque Lindbergh a passé l'Atlantique, j'étais déjà blasé. Je l'étais davantage, lorsque Armstrong fit ses pas titubants sur la lune.

Ma génération, qui a vu les sauts de puce des premiers aviateurs, ne s'étonne pas des fusées qui explorent Jupiter et Vénus. Peut-être conçoit-elle que ces mutations dé-

concertantes ne sont que l'écume de transformations plus profondes encore, l'annonce obscure, prophétique d'un changement inouï ?

Je suis persuadé que l'époque dans laquelle nous entrons en aveugles, le dos tourné vers l'avenir (sur lequel nous projetons une image tirée du passé) n'a pas de véritable *analogue* dans l'histoire ou la préhistoire des hommes sur cette planète. On peut évoquer la fin des empires, en particulier celle de Rome. Mais les empires se sont succédé sans que le sort de l'humanité ait été mis en balance. Si nous n'osons parler de la « crise » présente, si nous la percevons si mal, si nous la ressentons confusément, c'est parce que les analogies nous manquent. Au reste, jamais une mutation radicale dans l'évolution des espèces, des religions, des techniques n'a été connue au moment de sa véritable origine. Nous ne savons jamais si nous marchons sur un germe ou sur un débris. Nous confondons toujours les semences avec les poussières.

Nous n'avons exploré que la surface des choses. Étendons nos regards. Considérons l'évolution de l'humanité, de son commencement à sa terminaison possible. A l'heure présente, il ne s'agit plus de déceler l'apparition de nouveaux progrès techniques, d'un nouveau partage du monde, d'une forme nouvelle de la pensée ou de l'art. Ce ne sont là que des transformations que je nomme « accidentelles », parce qu'elles ne mettent pas en jeu l'essence de l'humanité. Or, aux yeux convergents de plusieurs explorateurs du « futur », nous sommes en train de muer, de muter dans les profondeurs. Qui nous dit que les ordinateurs ne vont pas transformer l'essence de la communication par signes, qu'on appelle *langage* et que l'école

jusqu'ici a transmis ; que les machines calculantes et pensantes ne vont pas diminuer cet effort inutile que nous appelons *travail* ? Qui nous dit que les découvertes biologiques ne vont pas transformer la « génération », donner naissance soit à des sous-êtres monstrueux, soit à des sur-êtres ? Qui nous dit qu'après l'*homo faber* et l'*homo sapiens* il ne va pas paraître un autre homo, que nous n'avons pas de mot pour désigner ? Qui nous dit que le phénomène nommé *histoire* ne va pas cesser, et qu'à la « préhistoire » que nous connaissons dans ses grandes phases ne va pas succéder une *posthistoire* où l'humanité se stabilisera pour le pire ou pour le meilleur – l'*histoire* n'étant qu'un intervalle, un intermède provisoire ? J'entends par *posthistoire* une période indéfinie où il n'y aurait plus d' « événement », l'histoire ayant été une parenthèse tumultueuse et vaine entre deux états presque immobiles.

Mais cette *posthistoire* dans laquelle nous entrons peut avoir deux sens, l'un de catastrophe préluant à une société de robots ; l'autre de métastrophe, de paix, de spiritualité, de « royaume ». Après deux mille ans de christianisme virtuel, nous allons être contraints par la force des choses de choisir entre deux voies – la zone intermédiaire, où présentement nous sommes, ne pouvant durer. Jamais une génération ne s'est trouvée devant un tel choix. Car on peut diviser l'aventure humaine sur la terre en deux parties. L'une *subatomique*, qui va du silex à Hiroshima ; l'autre qui a commencé en 1945 et dont nous ne pouvons prévoir la durée : courte ou longue, radieuse ou douloureuse. Le problème de la survie de l'espèce pensante ne s'était jamais posé. Il se pose pour la première fois. Nous savons qu'à tout instant l'humanité pourrait se

suicider. Marthe, les spirituels, les mystiques qui vous ont précédée n'ont pas pu faire face, par pensée, prière ou douleur, aux problèmes inouïs posés par ce temps sans analogue. Vous, généreusement, vous avez eu le désir de représenter l'humanité totale, de prendre sur vous toutes ces douleurs pour les diminuer, les abolir. Alors que la plupart n'ont qu'une idée confuse de cette période neuve et qu'ils parlent le langage antérieur, employé pendant des milliers d'années – vous, Marthe, étiez pleinement consciente du caractère *passionnant* de ce temps nouveau. Vous m'apparaissiez comme un embryon projeté par le futur, premier échantillon d'une pensée et d'une souffrance qui n'ont pas encore paru.

Le dirai-je ? Il m'arrive de penser non certes que nous sommes « à la fin des temps », mais que nous allons traverser une phase « finale » de ce grand rythme du temps, qui parfois s'accélère pour se dissiper et rebondir. En d'autres termes, il m'arrive de penser que cette période *posthistorique* dans laquelle nous entrons sera brève et qu'elle va ressembler à la période que les premiers chrétiens ont vécue. Le temps de Jésus était un temps de « fin de temps », et, comme on dit, un temps *eschatologique*.

C'est dans cette perspective d'une fin prochaine que Jésus a parlé et prophétisé, que les premiers fidèles ont vécu, en habits de voyageurs, comme s'ils quittaient l'Égypte de nouveau dans une Pâque nouvelle. Il leur a fallu constater que le temps n'en finissait pas de finir. Et à l'Évangile a succédé l'Église. Cette impression de départ précipité, de repas pris en hâte, de temps presque illusoire (puisqu'il va s'absorber dans l'éternel présent), je l'ai eue dès l'enfance, elle a nourri mes pensées. C'est pourquoi je ne me

sens pas dépaycé dans le temps bizarre, accéléré et quasi final de cette période-ci. Et cette ressemblance de Marthe avec l'état des Fondateurs, cette proximité de Marthe avec l'Heure décisive ne m'a jamais surpris. J'y ai vu un signe que ce temps-ci nous fait, sans drame, et avec un sourire.

Je tente d'imaginer dans quelle lumière la génération future nous jugera. Lorsque nous aurons passé par l'épreuve, lorsque nous aurons surmonté la crise. Que l'humanité soit un « petit reste » de survivants après une « apocalypse », ou au contraire qu'elle ait réussi à instaurer un ordre nouveau : ce qui est sûr, c'est que le temps présent sera *jugé*. Tout sera passé au crible, tout sera critiqué, tout sera interprété à la lumière d'un état nouveau de la société. Alors les jugements portés sur les institutions, sur les découvertes, sur les manières de vivre, sur nos philosophies, sur nos conduites politiques ou religieuses, tout sera *jugé*. Avec un mélange de surprise et d'indulgence, de sévérité et de pitié.

Déjà nous voyons ce jugement rétrospectif porté sur ceux qui ont cru au progrès; *l'Avenir de la science* de Renan, les anticipations de Victor Hugo, les pages de Bergson sur la victoire de l'homme sur la mort, celles de Teilhard sur le « Point Oméga », les prophéties marxistes sur le bonheur final des peuples... toute cette littérature d'espoir est devenue sans pouvoir sur nous. Demain, elle ne sera pas supportable. Déjà, ce sont les lucides, les prophètes de malheur, comme Nietzsche ou Dostoïevski, qui nous paraissent contemporains, qui nous réconfortent par l'accent de vérité. Et, parmi les livres de la Bible, désormais (comme en tombaient d'accord André Chamson et Paul

Claudel) ceux qui nous frappent, qui nous ébranlent et nous rassurent, ce sont la Genèse et l'Apocalypse. Quoique le dernier concile soit récent, *Gaudium et Spes*, ce message de joie et d'espérance terrestres a beaucoup vieilli. Et Jean-Paul II ne parle pas comme Paul VI. C'est toujours l'espérance, mais comme au temps d'Abraham, *l'espérance contre l'espérance*, c'est-à-dire : la foi.

La course du temps, ai-je dit, s'accélère. Les transformations de l'époque préhistorique duraient des millions d'années. Le passage du Moyen Age aux Temps modernes a duré trois ou quatre siècles. Mais le passage des armes anciennes aux armes atomiques n'aura duré que l'espace d'une génération. Et ces armes atomiques elles-mêmes se démodent, à chaque décennie. Les ordinateurs de 1941 nous paraissent aussi ridicules que les premiers avions. Tout se passe comme si nous avançons de plus en plus vite, vers un *seuil*.

Marthe était une mutante, une anticipée. Il lui fut donné de vivre ce temps accéléré, affolé, « exponentiel », qui est celui où nous sommes dans l'évolution – de le vivre intimement, mais d'une plus pure et plus haute manière. Elle ne vivait pas le temps présent dans son déroulement historique, mais dans sa place au sein de l'éternité. Elle vivait le siècle en Dieu. Le monde de la mécanique quantique, de la relativité, de l'atome, des manipulations génétiques, des guerres et des révolutions n'était pas son monde – bien qu'elle en fût chaque jour informée par ses visiteurs et qu'elle s'y intéressât grandement. Mais, comme il advient aux mystiques, l'actualité ne la retenait que comme l'image éphémère d'un Acte plus présent et plus stable, plus noble encore. De l'actualité elle re-

cueillait l'écho comme une rumeur confuse, une sourde plainte humaine. Son univers à elle, c'était l'univers de la Création, de l'Incarnation et de la Rédemption, l'univers de la faute et du salut – l'univers de la foi, qui n'était pas pour elle un univers verbal. De nos jours, par un faux optimisme, il est recommandé de mettre entre parenthèses les côtés dramatiques de l'existence ; on n'en parle guère, même dans les églises. Rien ne dit que nous ayons raison de ne pas vouloir voir ce que tant de chrétiens depuis des siècles ont cru. Marthe se situait dans la longue et lente caravane des fils d'Abraham, dans la « nuée des témoins » de la foi.

Ce qui manque à notre temps, ce n'est pas le progrès, qui va faire des bonds stupéfiants. Ce qui manque à notre temps, c'est une méthode pour empêcher le progrès de se détruire. Ce qui manque à notre temps, ce n'est pas la possession de la terre, c'est la douceur par laquelle la terre est possédée. Ce qui manque à notre temps, ce n'est pas la luxure, c'est la pureté du cœur. Ce qui manque à notre temps, ce n'est pas le règne de la justice, c'est de supporter les persécutions pour la justice. Ce qui manque à notre temps, ce sont les énergies prêchées par ce que l'Évangile appelle les « Béatitudes ». Et le moment approche où notre civilisation ne pourra être sauvée que par l'inverse de ce qui est clamé. C'est-à-dire : non par la luxure, mais par la chasteté ; non par la consommation, mais par la privation ; non par la richesse, mais par l'esprit de pauvreté. Cela a été dit des milliers de fois. Mais, près de Marthe, cela devenait évident.

En pensant à l'histoire de Marthe, une autre considération se présentait à mon esprit. Elle touche aux « difficul-

tés de croire », en cette fin du xx^e siècle après Jésus-Christ. J'ai souffert de rencontrer chez des amis très proches, chez des intelligences très informées, chez des consciences éprises de perfection, une quasi-impossibilité d'examiner avec calme les raisons que j'avais de croire au christianisme.

Je me demande comment se présentera bientôt le problème posé par Jésus; j'entends: par la réalité historique de Jésus. On se souvient de la difficulté du « visiteur du soir », dont j'ai parlé en un premier chapitre de ce livre. P.-L. Couchoud admettait la vérité symbolique et mystique de l'Incarnation, mais pas sa vérité historique; il pouvait tout admettre du *Credo*, sauf : *Sub Pontio Pilato passus est*.

Or, si l'humanité continue sa course pendant mille ans sans être interrompue par une catastrophe ou une « métastrophe », la révélation de Jésus-Christ qui est essentiellement historique, datable, « faite une fois pour toutes » ne va-t-elle pas se détacher de l'événement ? En effet, plus le temps s'écoulera, plus l'événement s'éloignera ; plus il paraîtra lointain, incertain, malaisément saisissable. Plus la durée s'étendra entre Jésus et nous, plus Jésus perdra en intimité, en densité, en présence. Et les esprits sceptiques, les philosophes rigoureux se poseront le problème de savoir si l'Incarnation est liée à l'histoire. Comme Couchoud, Loisy, Bultmann, ils tenteront de la délier de l'histoire. Ils la transposeront du passé au présent. Jésus deviendra le symbole de l'humanité présente, existante en ce moment-ci. Lessing avait exprimé ainsi sa difficulté : « Peut-on faire partir de l'histoire une certi-

tude éternelle ; fonder sur un savoir historique une félicité éternelle ? » La foi de l'an 3000 pourra-t-elle reposer sur le déchiffrement d'un papyrus, sur le témoignage de quelques juifs lointains, bref : sur des témoignages ? Nous serons de plus en plus confrontés à ce problème crucial.

Il serait désirable que le moment initial se reproduise. L'histoire des saints est cette reproduction, comme était en Israël l'histoire des prophètes : cette « nuée de témoins » que cite l'*Épître aux Hébreux*. Jésus-Christ existe *hier, demain, toujours*, par une présence intemporelle. Mais il serait désirable que, parfois, en quelques lieux, se rencontrent des « phénomènes » analogues à ceux de l'origine – malgré la différence infinie qui subsistera toujours entre le Christ et ses images. Je précise encore. Il serait bon, il serait beau, qu'il y ait quelquefois sur cette terre des imitations de la Passion. L'image optique de la Passion est présente dans l'espace où elle se déplace à la vitesse de la lumière : et sans doute n'a-t-elle pas atteint les termes du cosmos ? Et on peut supposer que des êtres analogues à nous la contemplent en ce moment.

Comme serait utile qu'il existe sur la terre une nouvelle présentation, une « représentation », de ce qui peut être imité dans la Passion ! Ce que l'Église commémore, ce qu'elle reproduit mystiquement, serait alors mis sous nos regards. L'intérêt que l'on porte, depuis une vingtaine d'années, au « suaire » de Turin répond à ce besoin de racheter le temps, de nous rendre contemporain photographiquement de la Passion et de la Résurrection, sans passer par le long intervalle de la rédaction des documents, et en nous donnant la proximité du témoin. Je n'ai pas à

me prononcer sur la valeur du suaire. Je ne puis pas ne pas le comparer à Marthe Robin, qui, en ce siècle scientifique, épris de positivité, fut un suaire vivant. Mais le suaire n'est jamais qu'une étoffe que la NASA scrute comme on étudie une étoile, un fragment de matière. Marthe n'était pas une étoffe. Elle était une personne.

Sommes-nous à une période de « fin d'un temps », à une phase eschatologique ? Il me semble que la durée dans laquelle nous entrons est une durée précipitée, concentrée, aspirée par la proximité d'une fin, qu'elle ressemble à la période originelle du christianisme. Saint Paul se hâtait de terre en terre, de ville en ville, parce qu'il pensait que la fin allait venir. Lorsque j'assiste à une messe, je crois sentir qu'après la communion, on entre dans un temps précipité ; la police est là ! *Maran Atha !*

Hâtons-nous de plier bagage, comme les Hébreux à leur sortie d'Égypte. L'Église a été fondée par des esprits qui se pensaient dans une phase finale. Nous sommes plongés dans une durée du même type. Mais on ne sait jamais si nous sommes à la fin d'une époque ou dans le moment qui précède une aurore. Toute phase finale est riche d'espérance. Il m'est arrivé de causer familièrement avec le père Teilhard de Chardin, de supputer ce qu'était l'avenir de l'espèce pensante. Il me disait : « Je trouve de l'analogie entre l'état de la terre vers la fin de l'ère tertiaire et l'état religieux du monde présent. Il y a un million d'années, un observateur qui aurait observé et classé les primates eût pu induire qu'une certaine lignée de grands singes à face d'homme portait l'image de l'avenir. De même, continuait Teilhard, nous pouvons percevoir dans l'univers actuel les premières esquisses d'un christia-

nisme nouveau, ou plutôt d'une religion accomplie, qui ne serait autre chose qu'un catholicisme pleinement développé. » Il ajoutait : « A une pareille profondeur d'avenir, et en prenant comme instrument de mesure le million d'années, il est impossible de dire quelle figure aura ce catholicisme, dans sa théologie, dans sa liturgie, dans ses expériences mystiques. Ce que nous pouvons dire, c'est que, si l'humanité continue à réfléchir (si le goût de vivre n'a pas été aboli), alors la religion de Jésus sera plus vivante que jamais. »

C'est ainsi que Marthe était peut-être un des premiers exemplaires de ce que j'appelle l'homo mysticus, qui est le développement de l'*homo sapiens*. Si le monde est vraiment une « machine à faire des saints » ; si l'évolution est un *théodrome*; si le sens de l'évolution à travers les espèces est, en passant des seuils, de nous conduire à des états de plus en plus improbables ; si le but ultime de cette cavalcade est de produire quelques exemplaires d'êtres humains plus parfaits (qui, comme toute *qualité*, seraient une *quantité* à l'état naissant) – alors il se pourrait que notre humanité s'élève, qu'elle progresse. Mon vieil ami le cardinal Saliège, avec lequel je m'entretenais de Marthe, pensait à elle lorsqu'il écrivait : « que du métal humain en ébullition jaillisse un jour une paysanne ou une ouvrière qui prendrait les membres épars et sanglants de l'humanité pour en faire l'unité ».

Comparaisons ultimes

Avant de quitter Marthe, je désire la comparer avec deux de mes sœurs en esprit, qui ont vécu sans la connaître dans le même siècle, ayant expérimenté la souffrance de

ce siècle.

La première, c'est Thérèse de l'Enfant-Jésus. Souvent j'ai comparé Marthe avec Thérèse de l'Enfant-Jésus. Elle disait l'avoir plusieurs fois « vue en vision » et avoir reçu d'elle la consigne de la continuer sous une autre forme. Ceux qui ont étudié les dernières années de Thérèse ont noté qu'elle avait eu l'expérience des ténèbres, qu'elle avait participé à l'incroyance. Alors elle ne croyait plus « au ciel », à l'existence d'une vie future ; elle ne voyait devant elle que le néant.

Au moment où Thérèse donnait tout à Dieu, il semblait que son Créateur lui retirât ce tout pour ne lui faire voir que le « trou noir » du néant : « Avance, avance, réjouis-toi, disait Thérèse à son âme. Réjouis-toi de la mort qui te donnera non ce que tu espères, mais une nuit plus profonde encore, la nuit du néant. » Plusieurs ont noté qu'à l'époque où les catholiques voyaient dans l'incroyance un péché, Thérèse, devant son époque, dépassant son milieu, souffrait le mal du siècle suivant, qui est l'incroyance, la mort de toute espérance. « Quelle grâce d'avoir la foi ! disait Thérèse. Si je n'avais pas eu la foi, je me serais donné la mort, sans hésiter un seul instant. »

Marthe ne semble pas avoir eu une angoisse quelconque sur la foi. Je ne l'ai jamais entendue mettre en doute un point du catholicisme, ni (par exemple) l'existence de Jésus, que son ami Couchoud rejetait. Elle ne m'a jamais posé de questions sur ces problèmes philosophiques ou exégétiques dont elle savait qu'ils m'avaient occupé. En ce sens, elle était moins moderne que Thérèse : elle ne doutait pas. Et si le poison l'avait tentée, c'était pour échap-

per à l'intolérable épreuve, non pour se précipiter dans le néant.

Ce qui était son épreuve propre, c'était l'expérience de la « damnation », c'est-à-dire la participation à ce que pourrait être le mal infini : la privation de Dieu. « Le plus grand des événements récents : *Dieu est mort*, voilà le fait; la croyance au Dieu chrétien est devenue insoutenable, elle commence à jeter ses premières ombres sur l'Europe. Le moment est venu où tout ce qui a été bâti sur l'ancienne croyance s'ensevelira avec elle. Cette longue et dense suite de destructions, de chutes, de bouleversements que nous avons devant nous, qui osera se faire l'annonciateur de cette logique d'épouvante, d'un assombrissement, d'un enténébrement tel que jamais la terre n'en aura traversé ? » Marthe vivait une heure par semaine ce que Nietzsche décrivait dans ce texte, et dont il s'évada par le blasphème et la folie.

Il m'est arrivé aussi d'évoquer à propos de Marthe sa contemporaine Simone Weil. Elles ne se sont jamais rencontrées, elles n'ont sans doute pas entendu parler l'une de l'autre, alors qu'elles ont traversé l'époque, comme deux semblables. Perpétuellement, Simone fut hantée d'un désir d'immolation. On peut dire qu'envers et contre tout, envers et contre tous, à travers les conflits de ce siècle, elle a cherché à réaliser héroïquement cet état de *non-être* que Marthe possédait par privilège. Simone s'est « incarnée » dans les conditions les plus désastreuses, dans les circonstances les plus dures, voulant à la fin mourir d'inanition pour partager le sort de la France occupée, – toujours frappant au seuil de l'Église, mais voulant ne jamais entrer. « Je serais plutôt disposée, di-

sait-elle, à mourir pour l'Église, si elle a besoin un jour prochain qu'on meure pour elle, qu'à y entrer. Mourir n'engage à rien, si l'on peut dire : cela n'enferme pas de mensonge. »

Parfois, elle a dit qu'elle ne trouvait dans l'existence humaine que deux instants parfaitement purs, celui de la naissance et celui de l'agonie. Elle pensait qu'en offrant sa mort à l'Église, elle lui donnait du même coup sa vraie naissance. Ou encore. « Si (ce qu'à Dieu ne plaise !) je dois un jour me séparer de l'Église, ce sera au nom d'exigences qu'elle aura fait naître en moi. Je pourrai la frapper avec mes mains, mais la force même de mes mains, je la tirerai de la nourriture qu'elle aura versée dans mes entrailles. » En lisant ces déclarations de Simone et en les comparant aux paroles de Marthe, j'ai mesuré la profondeur de leur ressemblance et la profondeur de leur différence – pensant que Simone avait poussé jusqu'au bout l'idéal de la pureté, de la pureté absolue, de la pureté « cathare », et que Marthe avait encore dépassé ce stade en faisant s'évanouir la pureté dans ce que Bergson nommait « l'humilité divine ».

Qu'aurait pensé Marthe de sa sœur vagabonde ? Et elle, qu'eût-elle pensé de sa sœur immobile ? Se seraient-elles jugées ? Je crois qu'elles auraient échangé leurs regards. Simone Pétrement, la confidente de Simone Weil, a dit quelque part que Simone « voulait chercher s'il n'était pas possible aux êtres humains de vivre sans manger, en se nourrissant seulement de lumière solaire ».

Mais, parmi les comparaisons que je n'ai cessé de faire en composant chaque jour, obstinément, difficilement, l'ou-

vrage que je vais abandonner, la plus constante fut, comme je l'ai avoué au seuil de ce livre qui est aussi un « portrait », celle de Monsieur Pouget et de Marthe Robin.

Ces deux « portraits » paraissent après quarante années. Ce diptyque a pour moi une profonde signification. On ne se connaît pas soi-même, sauf par ces traces sur le sable que sont les écrits. Je me demande pourquoi je me suis tant attaché à ces deux êtres, si dissemblables. Sans doute parce que j'ai tenté, dès ma jeunesse, d'échapper à la tentation de l'intelligence, à l'École sous toutes ses formes, je veux dire : à ce qui occupe le seul cerveau et sa matière grise et morne. Or ces deux inconnus (et qui ne se sont jamais connus), ces deux aveugles au monde, ces deux proscrits, représentaient l'autre face du réel, celle que l'intellect néglige : non le ciel étoilé, mais la terre, la terre lourde et pesante, la terre des sillons, la terre, le travail de la terre, dont en définitive toute noblesse est issue.

Mais à mesure que je comparais mes deux « anges », comme j'étais porté à retrouver des types éternels dans les individus, je les sublimais, je les contemplais (comme Platon avait fait avec Socrate) au-delà, au-dessus d'eux-mêmes. Je cherchais les Idées qu'ils représentaient, qu'ils incarnaient. Et je voyais alors dans leur passage éphémère deux rayons de lumière se rapprocher sans se confondre : oui, deux rayons qui éclairent notre passage, l'un ayant plus d'éclat, l'autre plus de brûlure. J'ai nommé la *Pensée* et la *Douleur*.

Douleur, Pensée – Pensée, Douleur. Domaines distincts, mais toujours présents en nous, inspireurs des plus grandes œuvres par leur convergence, comme Proust l'a

si bien dit. Et pourtant, on ne peut pas placer la pensée et la peine sur le même plan. Ce n'est qu'un tout petit nombre d'êtres qui peuvent se vouer aux travaux difficiles de la pensée. Leur nombre est infime, si on le compare au nombre de ceux qui souffrent. Et qui ne souffre pas dans l'exercice le plus dur de la pensée, celui qui pose le problème ultime : *Pourquoi suis-je ? Où vais-je ?* Si l'on pouvait unir la pensée et la souffrance – comprendre, justifier, aimer la condition humaine – alors comme la vie serait transformée !

L'humanité avance vers l'Imprévisible. Jadis on pouvait dissocier le destin des hommes du destin de l'humanité, et se dire que, si les hommes échouaient, l'humanité progressait et n'échouait pas. Hiroshima a fait cesser cet espoir. Dès lors, l'humanité est devenue pareille à l'homme solitaire. Sa grande, sa seule inexprimable souffrance sera une souffrance de pensée : ne pas savoir sa raison d'être, et ce qui l'attend après la fin.

Je reviens à Marthe. Je me recueille près d'elle une dernière fois. Si jamais, en ce xx^e siècle, un être s'est préoccupé du problème posé par le mal sous toutes ses formes ; si un être, vivant parmi nous, ne s'est pas contenté (comme moi, et tant d'autres écrivains ou penseurs) de gloser sur le mal avec des arguments ; s'il y eut un être en ce monde qui a pris le mal à bras-le-corps et qui s'est offert généreusement, continûment, pour tenter de le diminuer (non par des plaintes et des paroles, mais dans sa chair et par son sang), c'est l'amie dont j'ai tenté de dessiner les traits.

Sartre disait que la vie est une *passion inutile*. Sartre ne croyait pas si bien dire. C'est lui qui me propose la meilleure définition de Marthe. Car la passion de Marthe Robin fut une *passion utile*.